

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

DE L'INADAPTATION À LA RÉADAPTATION À L'ÈRE DES CONFLITS
POLYCENTRIQUES : LE CORPS DES FUSILIERS MARINS EN IRAK (2003-2008)

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN SCIENCE POLITIQUE

PAR SYLVAIN MUNGER

JANVIER 2010

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement n°8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

Remerciements

L'écriture de ce mémoire se sera échelonnée sur près de deux années de réflexion, de recherche, de discussions en classe, exposé oral et rédaction de travaux de toutes sortes. On dit souvent que l'on doit être passionné par son travail pour pouvoir exceller ; je crois qu'il faut surtout être passionné *dans* son travail, car certaines activités en viennent parfois à être moins captivantes, bien que ce soit nos passions qui nous poussent néanmoins à terminer ce que l'on a commencé. Ainsi donc, maintenant que l'expérience formative, parfois frustrante d'écriture est derrière moi, je me rends compte que ce que je voyais autrefois comme étant une fin n'est en fait qu'un début, l'ouverture vers un océan de savoir que je commence à peine à saisir toute l'immensité.

De plus, ce mémoire n'aurait jamais vu le jour sans le soutien et la participation de plusieurs personnes de mon entourage. Mes premiers mots s'orientent tout d'abord vers mon directeur, Charles-Philippe David, dont la passion, l'énergie et le dévouement que j'ai eu le privilège de connaître pendant ses cours sont et resteront pour moi une grande source d'inspiration.

Merci également à mes parents, qui m'ont initié très tôt au plaisir de la lecture, à leur soutien indéfectible et à leurs encouragements dans les nombreux moments où le besoin s'en faisait sentir. Je sais qu'il n'existe pas de manuel sur l'ABC de l'art parentale, mais si tel était le cas, ils pourraient aisément en être les auteurs ! Merci à vous d'être toujours là pour moi. Merci également à tous mes camarades de classe que j'ai eu le plaisir de côtoyer pendant les nombreuses heures de cours. Votre contact n'aura jamais cessé de me pousser à exceller dans mes réflexions. Merci également à tous mes amis pour leur soutien inconditionnel et leurs conseils éclairés. Finalement, le dernier et non le moindre, un merci tout spécial à Pierre qui s'est acquitté de la tâche ingrate du travail de relecture.

TABLE DES MATIERES

RÉSUMÉ.....	p.vi
INTRODUCTION.....	p.1
CHAPITRE I	
L'INADAPTION DES FORCES ARMÉS AMÉRICAINES EN IRAK	
(2003-2005).....	p.24
A. Des bavures au service d'une stratégie déficiente.....	p.24
1.1.1 Où sont les soldats? Il faut plus de bottes sur le terrain.....	p.24
1.1.2 Des chevaliers roulants : Mad Max en Irak.....	p.26
1.1.3 Des îlots fortifiés statiques en marge du monde.....	p.28
1.2 Un nouveau Westmoreland en Irak ?.....	p.32
1.2.1 Un commandement sans direction.....	p.32
1.2.2 L'improvisation tactique :« rechercher et détruire »,« bouclage et ratissage ».....	p.36
1.2.3 Des succès tactiques à l'impasse stratégique.....	p.41
B. L'origine de l'inadaptation : la culture stratégique.....	p.45
2.1 La culture stratégique comme cadre analytique.....	p.45
2.1.1 Définitions et concepts.....	p.45
2.2 L'« American way of war ».....	p.50
2.2.1 Une préférence pour la guerre « conventionnelle ».....	p.50
2.2.2 Vitesse et technologie contournent le « brouillard de la guerre ».....	p.55
2.2.3 Malgré l'existence des guerres irrégulières.....	p.58
CHAPITRE II	
LA RÉADAPTION DES FORCES ARMÉES AMÉRICAINES EN IRAK	
(2005-2008).....	p.65
A. La stratégie américaine refaçonée par les réalités du terrain.....	p.65

3.1.3	Modifier le « search and destroy » au profit du « clear, hold and build ».....	p.72
3.2	Occuper l'espace : Projection des Forces au sein de la population.....	p.76
3.2.1	Le renseignement doit guider les opérations militaires.....	p.76
3.2.2	La guerre au sein des populations comme stratégie de « victoire » en Irak.....	p.83
3.2.3	La guerre au sein des populations : la thérapie de choc : le surge (sursaut).....	p.85
B.	Les Marines: L'équilibre exemplaire entre traditions, anticipations et adaptations...	p.89
4.1	La culture organisationnelle des Fusiliers Marins américains.....	p.89
4.1.1	Ils ne sont pas comme les autres.....	p.89
4.1.2	Culture organisationnelle de la dissidence : Définitions et concepts.....	p.91
4.1.3	L'éthos guerrier.....	p.93
4.1.4	Des innovateurs.....	p.97
4.2	De nouveaux concepts du XX ^e siècle pour la « guerre au sein des populations ».....	p.102
4.2.1	Une identité croisée pour des guerres « hybrides ».....	p.102
4.2.2	L'infanterie marine et son rôle historique de « police coloniale ».....	p.104
4.3	Le laboratoire irakien.....	p.108
4.3.1	La mise en forme de la « guerre des trois blocs ».....	p.108
4.3.2	Le nouvel art de la poliorcétique: la (re)prise de Falloujah.....	p.109
4.3.3	Penser globalement et agir localement, l'avènement d'une armée « essaim ».....	p.114
4.3.4	Le « panoptique » de l'occupation : biopouvoir à Al Anbar.....	p.117
	CONCLUSION :.....	p.122
	BIBLIOGRAPHIE :.....	p.130

LISTE DES FIGURES

Figure	page
1. La cartographie géopolitique américaine : le noyau fonctionnel et le fossé non intégré.....	p.4
2.1 Les formes de structures en réseau.....	p.81
2.2 Fragmentation d'un réseau.....	p.81

Résumé

En Irak et en Afghanistan, les Américains croyaient pouvoir appliquer le modèle du *stand off* (tir de sécurité à distance), une « culture du ciblage » conçu contre un ennemi perçu comme un ensemble de cibles dépourvues d'intelligence à détruire. Suite à ces demi-résultats de succès tactique et d'échecs stratégiques, l'Amérique se retrouve piégée, incapable d'engendrer un ordre nouveau fidèle à ses ambitions de départ : l'Irak est occupé sans être contrôlé. Le fantasme de conduire une guerre sans s'y engager se voit donc lourdement ébranlé, on doit se rendre à l'évidence : l'autre aussi est intelligent. Cette nouvelle réalité amène son flot de re-conceptualisation des définitions classiques de termes comme *Guerre, Champ de Bataille, Puissance, Victoire et Ennemis*.

L'objectif de ce mémoire est d'expliquer les mauvaises décisions stratégiques qui ont été prises au tout début de l'occupation irakienne tout en essayant de comprendre pourquoi il y a eu un changement de cap en cours de route. Pour ce faire, nous allons examiner comment les stratégies (et les organisations) militaires employées sur le terrain pouvaient « construire » des comportements aux effets négatifs ou positifs à l'égard de la population irakienne. En outre, le succès ou l'échec d'une armée d'occupation dépendra en grande partie de sa capacité à se légitimer auprès des populations locales et à isoler les groupes armés résistants, rebelles ou insurgés. Cette capacité, nous allons soutenir que les Fusiliers Marins des États-Unis (USMC-*US Marine Corp's*) la possèdent. Ceux-ci donnent un exemple d'adaptation organisationnelle et de versatilité tactique à l'ère des conflits décentralisés. En effet, d'une bande désorganisée s'apparentant presque à des bandits de grand chemin qu'ils étaient à l'origine, les Marines, forgés par leur indépendance face au danger, par leur obsession de demeurer les meilleurs et leur paranoïa face à la possibilité omniprésente de perdre ce prestigieux titre, sont devenus la force d'élite de la plus puissante des armées. Ceci fait qu'ils sont arrivés en Irak en ayant une philosophie différente de celle partagée par leurs confrères des autres services.

Mots-clés : États-Unis, Irak, organisations militaires, culture stratégique, culture organisationnelle,

INTRODUCTION

Les récents débats bien sentis dans le domaine militaire et stratégique découlant des expériences occidentales « otaniennes » en Afghanistan et américaine en Irak ont poussé vers un profond examen introspectif portant sur l'armature des Forces. Après trois semaines et demie de guerre « transformée »¹ fondamentalement dissymétrique² en Irak, se sont succédées quatre années de crise asymétrique³. La « transformation » relève généralement d'une logique de destruction en *stand off* (tir de sécurité à distance), une « culture du ciblage » conçu contre un ennemi perçu comme un ensemble de cibles dépourvues d'intelligence à détruire. Très vite cependant l'adversaire d'aujourd'hui a bien compris qu'il était de son plus grand intérêt (pour ne pas dire qu'il en allait de sa survie) de présenter face à cette armada aux capacités de ciblage « surdouées » un champ de bataille vide ou alors très fortement intriqué, noyé au sein même des populations. « La transparence du champ de bataille ne porte que sur les objets "numérisables", qui ne sont ni majoritaires, ni essentiels en guerre asymétrique⁴ ». On observe ainsi un double phénomène : l'ennemi se constitue de moins en moins en cible (puisque'il a compris que s'il en était une, il était détruit), d'une part, et, d'autre part, que la destruction semble devenir contre-performante dans son ambition de produire directement de l'efficacité politique.

Cette réalité stratégique est d'autant plus grave qu'elle se dédouble de la gestion politique incertaine des après-guerres. *De facto*, se mettent graduellement en place des systèmes de « demi-mandats »⁵ amalgamant victoires tactiques d'un côté et échecs stratégiques de l'autre. L'Amérique en Irak, en 2003, occupe alors sans contrôler, sans avoir les moyens de pérenniser l'action de sécurité initiale. Elle se retrouve piégée, incapable d'engendrer un ordre nouveau fidèle à ses ambitions de départ⁶. Les Forces

¹ Le terme « transformation » employé ici est le successeur de la RAM (révolutions dans les affaires militaires) utilisé dès la fin des années 1980.

² La dissymétrie témoigne d'un conflit opposant, de manière conventionnelle (soldat régulier et cibles militaires), deux parties de force foncièrement inégale.

³ L'asymétrie, d'un point de vue stratégique, « consiste à exploiter toutes les faiblesses de l'adversaire pour être plus nuisible », Charles-Philippe David, *La guerre et la paix, Approches contemporaines de la sécurité et de la stratégie*, Presses de Sciences PO, Paris, 2006, p. 189.

⁴ Vincent Desportes, « De la transformation à l'adaptation, nouveau paradigme ? », *Doctrine*, n° 12, mai 2007, p. 4.

⁵ Arnaud de la Grange, Jean-Marc Balencie, *Les guerres bâtarde, comment l'Occident perd les batailles du XXI^e siècle*, Paris, Perrin, 2008, p.13.

⁶ Il est intéressant de noter qu'au contraire des autres insurrections classiques où ce sont les forces « révolutionnaires » qui tentent de renverser un ordre politique jugé illégitime, la situation est inverse en Irak.

armées se retrouvent figées, pratiquement omnipotentes, victimes d'une culture ancrée dans une société de mouvement et d'action, mécaniquement pensée pour la victoire rapide et écrasante. On détraque la souveraineté de l'Irak sans apporter la stabilité, l'ingérant d'hier se voit prisonnier de son ingérence. Conséquemment, « l'accumulation de puissance technique peut bien n'être qu'une accumulation d'impuissance politique : dans le nouvel environnement, les victoires tactiques les plus brillantes peuvent déboucher sur le chaos – voir le K.O. stratégique ⁷ ». Sitôt l'issue de la brillante campagne de mars-avril 2003 bouclée, en lieu et place d'une célébration renouvelée du sacre de la toute-puissance occidentale, cette guerre qui, suivant la terminologie officielle du Pentagone, se croyait devenue « une opération autre que la guerre », s'est transformée en une guerre pire que la guerre. Un conflit sans front fixe ni bataille décisive capable d'assurer la « victoire ». Globalement, les Américains ont dépensé davantage depuis mars 2003 (en dollars absolus) que pour l'ensemble du deuxième conflit mondial, avec un résultat qui n'a bien sûr rien de comparable : dans un cas, trois puissances – l'Allemagne, l'Italie et le Japon – mises à genoux en deux ans et demi ; en Irak, une situation sécuritaire fortement améliorée, mais une stabilité politique toujours en suspens après presque six années de présence militaire musclée⁸.

La graphie de l'Amérique en croisade

En déclarant « la guerre contre la terreur » à la suite de la convulsion collective produite par les attentats meurtriers de septembre 2001, l'Amérique instaurait le premier conflit prolongé entre, d'un côté une nation, et de l'autre un réseau, exposé prémonitoire d'un des aspects majeurs de l'avenir de la guerre⁹. Un espace international coupé en deux entre, d'un côté un Occident débellicisé, et de l'autre, une zone prémoderne où violence et anarchie déferlent sur la plaine¹⁰. Ce découpage géopolitique rejoint les types d'anarchies illustrées par Alexander Wendt, le monde hobbesien qui se figure l'autre

En prônant une transformation en profondeur de la société irakienne et à terme du monde arabe, ce sont les Américains qui provoquent la « révolution », et ce sont les rebelles qui apparaissent comme les opposants conservateurs et réactionnaires.

⁷ Vincent Desportes, *La guerre probable, penser autrement*, Paris, Economica, 2008, p. 25.

⁸ Entre 1942 et 1945, l'effort annuel était équivalent à 30 % du PIB, pour environ 14 % pendant la guerre de Corée et jusqu'à 9 % pendant la guerre du Vietnam, alors que le coût cumulé des guerres en Irak et en Afghanistan équivaut à 1 % du PIB. Vincent Desportes, *La guerre probable, penser autrement, op.cit.*, p. 12.

⁹ John Arquilla, *Worst Enemy, The Reluctant Transformation of the American Military*, Chicago, Ivan R. Dee, 2008, p. 3.

¹⁰ *Les Nouvelles Relations internationales, Pratiques et théories*, Marie-Claude Smouts (dir.), Paris, Presses de Sciences PO, 1998, p. 321.

comme un ennemi et la zone lockéenne, qui perçoit ses voisins comme des partenaires¹¹. Les États-Unis, en lançant leur croisade contre ce nouveau mal, indiquaient clairement quel type de politique ils comptaient utiliser pour faire « entrer dans le rang » certains des pires membres à pacifier de cette zone périphérique. Sous le prétexte officiel de la présence d'armes de destruction massive, l'Irak se retrouve dès l'année 2001 sur l'écran radar de l'administration Bush II.

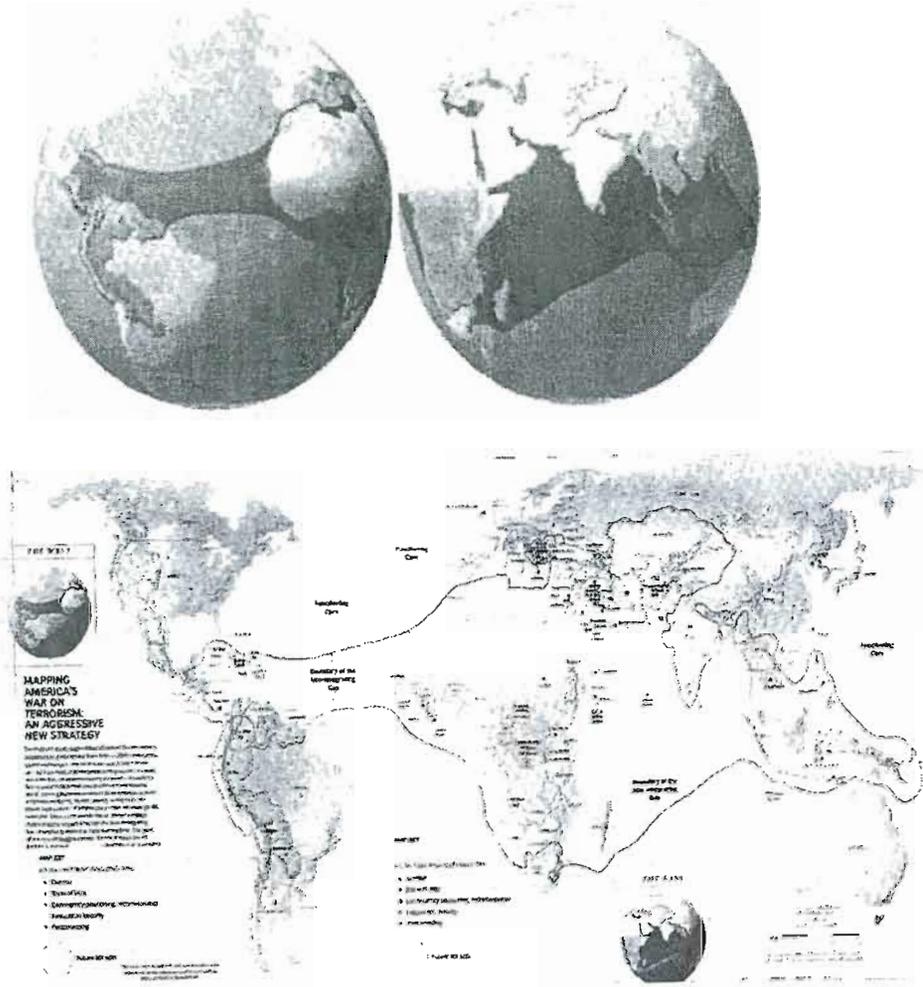
L'Irak, pays aux grandes étendues désertiques, est situé au croisement des mondes arabe, turc, persan et indien. En quatre-vingt-cinq années d'existence, l'Irak moderne est né d'une guerre mondiale, a participé à une autre, a été engagé dans cinq conflits régionaux, dont deux à son initiative, a connu sept coups d'État, des douzaines de révoltes et douze ans d'embargo international¹². C'est cette contrée empreinte de convulsions que l'administration Bush a choisi pour devenir le premier domino¹³ libéral capable d'injecter son vaccin démocratique dans les dictatures moyennes-orientales. L'objectif du « grand jeu » étant à terme la transformation de la morphologie géopolitique régionale. Dans l'un de ses derniers ouvrages en vogue, l'expert en géostratégie Thomas Barnett fait lui aussi une lecture binaire de la carte mondiale. Pour lui, l'univers se divise entre le monde « connecté » et le monde « déconnecté », c'est-à-dire celui qui ne participe pas pleinement à l'économie globalisée (à qui il attribue les sobriquets de « noyau » et de « gouffre »). Barnett procède à la reterritorialisation du monde tel que perçu par les États-Unis, en reconstruisant l'espace qu'ils occupent et en attribuant une nouvelle signification à ce qu'ils identifient comme les frontières d'influence de leur stratégie globale découlant de la nouvelle géopolitique post 11 septembre 2001. En redessinant les pourtours de la carte mondiale selon les pictogrammes du « noyau » fonctionnel de la mondialisation et d'un « fossé » non intégré à celle-ci, l'auteur procède à une « reterritorialisation idéographique » (voir la figure 1) du monde américano-centrée.

¹¹ Alexander Wendt, *Social Theory of International Politics*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999, p. 259 et 279.

¹² Pour un exposé plus détaillé sur l'histoire moderne de l'Irak, le livre de Phebe Marr fait partie de la liste de lectures obligatoires pour les officiers du 3^e Régiment de Cavalerie (Armored Cavalry Regiment, ACR) lorsque le groupe prend le commandement de la ville de Tal Afar en mai 2005. Phebe Marr, *The Modern History of Iraq*, Boulder, Colorado, Longman Publishing Group, 1984.

¹³ L'image des « dominos » est une métaphore centrale de la politique de l'endiguement communiste pendant la guerre froide. Elle a été évoquée pour la première fois par Eisenhower. Les métaphores peuvent se décrire comme des constructions cognitives schématiques ou des scripts d'images de personnes, d'objets, de situations ou d'événements qui sont emmagasinés dans un espace mémoriel, de manière à produire des souvenirs qui sont ainsi enregistrés et réinterprétés au besoin. Dans le cas du Moyen-Orient, la métaphore est inversée, il ne s'agit plus de « tenir » un front, mais plutôt de créer une vague capable de faire s'effondrer un ensemble.

Fig.1 L noyau fonctionnel (functioning core) et le Fossé non intégré (Non integrated gap)



Source : [en ligne],<http://www.thomaspmbarnett.com/published/pentagonsnewmap.htm>,(page consultée le 9 février 2009)

Le noyau central est celui comprenant les États qui acceptent les règles sécuritaires qu'implique la mondialisation économique, technologique et sécuritaire, alors que le fossé renvoie aux États du « banc des accusés » qui ne l'acceptent pas¹⁴. Barnett explique également que le fossé peut être envisagé comme « un trou dans la couche d'ozone » de la mondialisation ou de l'ordre international, des lieux dont la connectivité avec la communauté internationale et l'économie globale est absente ou ténue. Ces zones, dont fait partie la région moyen-orientale, sont caractérisées par les quatre forces ou dynamiques suivantes : la circulation des populations et des individus qui vont du Fossé au Noyau ; la circulation des ressources énergétiques du Fossé au nouveau Noyau (des pays qui se sont démocratisés et industrialisés récemment, souvent d'anciens États du Tiers-Monde qui connaissent un essor économique important) ; la circulation du capital du vieux Noyau au Nouveau Noyau (des anciennes puissances capitalistes aux nouvelles) ; l'exportation de la sécurité que seule l'Amérique peut fournir au Fossé¹⁵. L'objectif des États-Unis vise donc l'incorporation graduelle du Fossé au monde globalisé, et ce, par la force, si nécessaire. Alexandra de Hoop Scheffer qualifie cette politique de *shaping*, c'est-à-dire l'aptitude pour un État ou ses Forces armées à anticiper, à « mettre en forme », à la fois l'ennemi et le champ de bataille. Tous les moyens possibles peuvent être utilisés, y compris les manœuvres militaires, afin de « transformer » (*shape*) les régimes politiques de ces États déviants et de les « resocialiser » au sein d'un ordre international en accord avec les valeurs et les intérêts stratégiques américains¹⁶. Stanley Hoffman arrivait lui aussi à des conclusions semblables à la suite de l'expérience vietnamienne : « Les États tiennent avant tout à donner forme aux “environnements” intranationaux qui influent sur les affaires internationales [...] et, par là, à susciter un milieu international favorable¹⁷. » Le *shaping* devient un processus interactif, rétroactif, co-constitutif entre la puissance américaine et l'environnement qui l'entoure.

American way of war

Dès l'arrivée au pouvoir de l'administration Bush, on observe une volonté politique nette de rupture avec l'ère Clinton, en bâtissant la démarche de puissance

¹⁴ Thomas Barnett, *The Pentagon's New Map: War and Peace in the 21 Twenty-first Century*, New York, Putnam's Sons, 2004, p. 27.

¹⁵ *Ibid*, p. 4 à 8.

¹⁶ Alexandra de Hoop Scheffer, *Hamlet en Irak*, Paris, CNRS Éditions, 2007, p. 14.

¹⁷ Stanley Hoffmann, *Gulliver empêtré : Essais sur la politique étrangère des États-Unis*, Éditions du Seuil, 1971, p. 104.

américain autour des idées du directeur de l'*Office of Net Assessment*, Andrew Marshall, et de ses conceptions réseaux-centrées de l'innovation militaire. L'idée maîtresse est somme toute assez simple et elle se voit retransmettre par le président Bush, qui déclare, déjà en 1999 : « La meilleure façon de maintenir la paix est de redéfinir la guerre selon nos propres termes. Nos armées doivent être capables d'identifier des cibles grâce à toute une variété de moyens, puis de les détruire presque instantanément par toutes sortes d'armes, des missiles de croisière à l'artillerie à longue portée¹⁸ ». La guerre, ainsi conceptualisée, est une vision essentiellement technique, celle de la domination par la destruction. Ses idées fondatrices avaient été diffusées et banalisées en 1996, dans le document de référence *Joint Vision 2010*. Ses prédictions soutenaient qu'il deviendrait possible, « au XXI^e siècle, de trouver, suivre et cibler tout ce qui pourrait bouger à la surface de la Terre ; cette réalité émergente va changer la conduite de la guerre¹⁹ ». Ainsi, « tout ce qui peut être vu peut être touché et tout ce qui est touché peut être détruit²⁰ ». Telles sont les mots de l'amiral Owens, l'un des pères fondateurs et apôtres de la « transformation ».

L'axiome de la RMA est d'autant mieux reçu dans les cercles militaires qu'il se marie parfaitement à la vision fantasmagorique de la culture stratégique américaine, qui permet de conduire la guerre sans s'y engager, de se soustraire à la difficulté du monde réel, tout en se drapant dans l'enceinte de l'île américaine. Il s'agit de la prédominance du style « tir et oublie » (*fire and forget*), ou encore « tir mais ne constate pas », chère à la grammaire de guerre dominante de la culture états-unienne. L'aboutissement affirmé d'une Amérique rêvant d'une invulnérabilité insulaire, dotée des moyens de frapper tout adversaire au cœur, en toute impunité et sans enlèvement, l'affligeant d'un tempo ininterrompu de coups punitifs, rapides et décisifs projetés au moyen de vecteurs capables de porter le glaive au-delà des océans. L'augmentation constante de la vitesse de la boucle décisionnelle OODA (observation, orientation, décision, action) du stratégique au tactique se construit de cette manière autour de deux idées maîtresses : tir à distance de sécurité d'une part et protection d'autre part. Une sorte de retour au modèle moyenâgeux de la « motte féodale », celui d'une forteresse imprenable qui constitue l'épicentre à partir

¹⁸ Vincent Desportes, *La guerre probable, penser autrement, op.cit.*, p.106.

¹⁹ Ronald R. Fogleman, « Global Engagement: A Vision of the 21st Century Air Force », [en ligne]. <http://www.au.af.mil/au/awc/awcgate/global/nuvis.htm> (page consultée le 6 février 2009).

²⁰ Vincent Desportes, *La guerre probable, penser autrement, op.cit.*, p.109.

duquel la violence policière se projette par des lignes d'opérations punitives²¹. Il y a d'ailleurs toute une panoplie d'études américaines qui, dans l'euphorie de la chute du mur de Bagdad, en 2003, n'envisageaient plus les guerres que comme des « *Indians War* », affichant dès lors un profond mépris de l'adversaire. Le refus de l'intelligence de l'autre, le déni de sa volonté créatrice et le mépris empêchent de bien comprendre et donc de bien combattre²². Comme le met en évidence Dominique David lors d'une communication effectuée à l'Université du Québec à Montréal en 2002 :

Les États-Unis sont dans le monde quand ils s'y projettent, de manière discontinue, selon une dynamique d'allers et retours qui privilégie le critère de l'efficacité ponctuelle, et non celui de l'organisation et de la gestion d'espace [...] Les mouvements stratégiques s'organisent sur un mode discontinu de prise de gage, d'administration ponctuelle de la force : un mode prédateur²³.

Dans la même optique, Pierre Conesa remarquait à quel point « il était frappant de constater combien une société qui s'est construite sur des espaces ouverts a produit une culture (stratégique) des espaces clos, à quel point une histoire fondée sur l'assimilation a créé des mécanismes de défense contre l'extérieur²⁴ ». L'Empire ne pourrait donc exister sans sa contrepartie : les barbares. Il fonde son action sur la projection de son pouvoir à sa périphérie. En imposant le changement de régime, la dialectique du mouvement cinétique qui en résulte entraîne un retour du balancier qui génère asymétrie et chaos. C'est sous l'habillage terminologique du nom de code *Cobra II* que l'opération *Iraqi Freedom* a été lancée au mois de mars 2003, et son point final (la prise de Bagdad et la chute du régime baasiste) a été parachevé au bout de 28 jours²⁵. Les militaires américains ont su aisément s'emparer de Bagdad, mais également finir par perdre l'Irak. Les débuts de l'occupation à proprement parler se sont avérés anarchiques. L'Irak est passé près d'une « libanisation » politique, faisant même miroiter le spectre

²¹ Au moment même de la prise de Bagdad, le spécialiste de stratégies militaires Stephen Biddle, de l'Institut d'études stratégiques (SSI) de l'*US Army* (sorte de *think tank* de l'armée de terre), décrit ainsi avec euphorie ce qu'il appelle le « modèle afghan » : des bombes guidées par des commandos des Forces spéciales tuant à distance... tout ce que les alliés locaux ont à faire est de protéger et soutenir l'infiltration et la progression de ces commandos des éventuels survivants de frappes hostiles et d'occuper un peu plus tard le terrain abandonné. L'Amérique peut ainsi défaire les États paria à très longue distance avec très peu de pertes américaines et un danger réduit d'apparaître comme une puissance conquérante. Stephen Biddle, « Afghanistan and the Future of Warfare », *Foreign Policy*, vol. 82, n° 2, (mars-avril 2003), p. 36 à 46.

²² Vincent Desportes, *La guerre probable, penser autrement, op.cit.*, p. 57.

²³ *Ibid.*, p. 111.

²⁴ Pierre Conesa et Bruno Deroure, « Existe-t-il une stratégie américaine ? », dans « États-Unis : les fragilités d'une superpuissance », *La Revue internationale et stratégique*, IRIS, n° 42, (été 2001), p. 75.

²⁵ Pour une étude détaillée de la phase « conquête » de la prise de l'Irak, voir : Michael Gordon et Bernard Trainor, *Cobra II: The Inside Story of the Invasion and Occupation of Iraq*, New York, Pantheon Books, 2006.

d'un risque de guerre civile à l'horizon 2006²⁶. En effet, le niveau d'intensité de l'insurrection qui a suivi la fin des hostilités a surpris tout le monde, à commencer par les militaires présents sur le terrain. Selon Colin S. Gray, cet état de fait s'explique par deux principales raisons : la première est que les États-Unis souffrent d'un déficit stratégique persistant. Les Américains sont compétents dans la phase des combats, mais obtiennent en revanche beaucoup moins de succès lorsque ce même combat doit veiller à sécuriser les objectifs stratégiques et, par conséquent, les résultats politiques recherchés²⁷. Deuxièmement, la culture stratégique du grand public américain, tout comme celle de ses élites militaires, n'est pas très sensible aux moyens et aux méthodes nécessaires à mener un type de guerre contre des ennemis irréguliers.²⁸ Paradoxalement, cette conclusion est étonnante lorsqu'on prend acte du long passé historique des militaires américains à mener des guerres dites « non conventionnelles ».

Une histoire militaire ponctuée « d'irréguliers »

En ce qui concerne la tradition historique militaire américaine, c'est généralement le classique de Russell Weigley²⁹ qui est considéré comme le point de départ de toute discussion à propos des stratégies martiales américaines. Ce point de vue historiographique gravite autour de l'idée que depuis la guerre d'indépendance, en passant par la guerre civile et le drame psychotrope vietnamien, les éminences grises de la pensée militaire définissent et se font les avocats d'une stratégie centrale exclusive axée sur « as destruction of the enemy force and with it the complete overthrow of the enemy »³⁰. En revanche, les critiques de ce courant dominant prétendent au contraire que l'Amérique s'est engagée plus souvent dans des conflits de nature limitée ou de « petites guerres » que dans des conflits dans lesquels la destruction totale de l'ennemi constituait l'objectif. Étonnamment, au regard des faits, il est loisible de constater que les États-Unis,

²⁶ Les armées du Chaos-Études sur les évolutions des Guérillas en Irak (mai 2003 – octobre 2004), Centre de doctrine d'emploi des Forces (CDEF-armée de terre), [en ligne], www.cdef.terre.defense.gouv.fr, (page consultée le 27 novembre 2008). Publication officielle qui mentionne que la guérilla irakienne fonctionne selon les principes d'un jeu de Gô. Il n'y a pas de rois ou de reines à abattre, ni de pièces aux fonctions plus puissantes que les autres, mais une multitude d'électrons libres qui prolifèrent de manière désorganisée et qui gangrèment l'Irak. Les prédictions les plus optimistes parlent de ramener l'insurrection à un niveau gérable par les forces de sécurité locales, et les autres, plus pessimiste, indiquent que la révolte peut se transformer en une phase nouvelle de développement et devenir un mouvement de masse. L'avenir du pays est incertain.

²⁷ Colin S. Gray, « Irregular Enemies and the Essence of Strategy: Can the American way of war adapt ? », *Strategic Studies Institute*, (mars 2006), p. Vi.

²⁸ *Ibidem*.

²⁹ Russel Weigley, *The American Way of War: A History of United States Military Strategy and Policy*, New York, Macmillan, 1973.

³⁰ Randall G. Sparks, « The American way of War, Small Wars and U.S Military Transformation », *Air Command and Staff College*, Alabama, (avril 2006), p. 2.

depuis la genèse de la République, n'ont livré que 11 guerres « conventionnelles », alors que leur participation a été constatée dans 166 guerres non conventionnelles³¹. Dans son ouvrage *The Savage War of Peace. Small Wars and the Rise of American Power*, l'auteur Max Boot dégage trois périodes au cours desquelles la guerre non régulière a joué un rôle déterminant dans le développement de la puissance américaine : la période commerciale (de 1700 à 1890), celle de la « grande » puissance (de 1898 à 1941) et, finalement, l'ère de la « superpuissance ». Ce dernier laps de temps de la catégorisation de Boot s'est ouvert avec l'attaque japonaise contre la base aéronavale de *Pearl Harbor* en 1941³². Cet événement marque l'accession des États-Unis au rang d'hégémonie mondiale, accompagnée de ses vastes légions de citoyens soldats et de son réseau d'alliances et de bases extraterritoriales comme point d'appui à l'exercice de sa puissance. Pour l'auteur, cette dernière période s'est traduite par l'oubli et le dédain pour les guerres irrégulières, au profit des grandes guerres classiques. À ce titre, Boot explique :

These [small wars] had seldom been popular with those called to carry them out. It should not be hard to see why. True, many of these operations offer some chance of glory, an opportunity eagerly seized by the likes of Stephen Decatur, Fredrick Funston, and Herman Hanneken. But such glory is more fleeting than most. Whereas the generals who lead big name armies in big wars – from Sherman to Schwartzkopf – remain household names, who now remembers Smedley Butler, John Rogers, or J. Franklin Bell? True soldiers naturally want to prove their mettle fighting against other professional soldiers. True warriors would like nothing better than to take part in a clash of armies... where martial skill can be displayed in its “pure” form, without worrying about nettlesome political complications³³.

Cependant, selon les dernières tendances observées depuis la fin de la période dyadique de la confrontation avec l'URSS, il est permis de croire que cette plage spatio-temporelle jalonnée de conflits interétatiques cède la place à une nouvelle réalité : la guerre au sein des populations³⁴. La vaste majorité du public américain et des observateurs ignore les succès obtenus dans les participations aux conflits à petite échelle, mais en revanche, leur échec a toujours entraîné une fascination spéciale, comme en

³¹ Charles-Philippe David, Karine Prémont, Julien Toureille, *L'erreur, l'échec américain en Irak cinq ans plus tard*. Québec, Septentrion, 2008, p.127.

³² Max Boot, *The Savage War of Peace. Small Wars and the Rise of American Power*, New York, Basic Books, 2002, p. XVII à XIX.

³³ Max Boot, *op.cit.*, p. 282.

³⁴ C'est la thèse présentée par le général à la retraite Ruper Smith, pour qui la guerre ne se déroule plus au milieu des armées et face à d'autres forces comparables aux nôtres, mais au sein des populations, provoquant de fait une scission dans les fondements culturels de l'art de mener la guerre, tout particulièrement américaine. Dans cette optique, l'usage illimité de la force s'avère contre-productif. La guerre est d'abord un acte social. L'action militaire ne parvient plus, à lui seul, à arriver au résultat stratégique, mais il permet seulement de le préparer. Général Rupert Smith, *L'Utilité de la Force, l'Art de la Guerre Aujourd'hui*, Paris, Economica, 2007, p. X.

témoigne l'exemple de la tragique conclusion du général Custer à Little Big Horn devant les hordes Sioux³⁵. Par conséquent, l'entêtement nourri à ne faire la narration et l'éloge que des conflits à grande échelle risque d'orienter l'aveuglement stratégique nécessaire au développement de capacités à mener des opérations non conventionnelles contingentes à l'efficacité de l'emploi des Forces³⁶. Comme en témoigne la production académique et militaire découlant des expériences récentes au Moyen-Orient et en Asie Centrale, la redécouverte des insurrections et des manières de les contrer recouvre une place de plus en plus importante dans les instances militaires.

La transformation de la « transformation » – l'adaptation

En effet, les succès remportés par des opposants plus faibles au détriment des plus imposants pouvoirs militaires sont essentiels à la compréhension et l'adaptation aux conflits de basses intensités³⁷. Les menaces posées par cette « nouvelle réalité géostratégique » font en sorte que les États-Unis ne peuvent continuer d'ignorer les guerres irrégulières, plus particulièrement les manières de les combattre en regard de la défense de leurs intérêts. Par ailleurs, il existe peu d'expériences historiques où un pouvoir étranger a réussi à gagner décisivement ou a achevé ses volontés à long terme dans ce type de conflit. Le fait est que les grandes puissances perdent les guerres irrégulières parce qu'elles ne sont pas préparées à les mener³⁸. Selon Thomas Alexander Hughes, les Américains ne peuvent combattre une guerre qui dure plus de sept années par manque de patience³⁹, et cette carence constitue un désavantage flagrant dans les petites guerres contre les autres cultures. Les États-Unis ont bâti une force expéditionnaire basée donc, par impératif logistique, sur la densité et la rapidité, pour des campagnes brutales et rapides, avec la certitude que l'accélération constante de la boucle décisionnelle permettrait à elle seule de l'emporter. Cette « chronostratégie »⁴⁰ s'appuie sur l'accélération constante des tempos dans la mise en œuvre de la force militaire utile. Elle perd de son sens lorsqu'elle opère au sein de populations étrangères ou contre un ennemi qui évolue selon un autre rythme. « Different cultures clearly approach time and speed

³⁵ Custer est l'une des figures emblématiques de l'histoire militaire américaine, Max Boot, *op.cit.*, p.319.

³⁶ Randall G. Sparks, *op.cit.*, p. 4.

³⁷ Thomas X. Hammes, « Insurgency: Modern Warfare Evolves into a Fourth Generations », *Strategic Forum*, n° 214, 2005, p. 2.

³⁸ Randall G. Sparks, *op.cit.*, p. 5.

³⁹ Thomas Alexander Hughes. « The Cult of the Quick », *Aerospace Power Journal*, vol.15, n° 4, (hiver 2001), p. 5.

⁴⁰ Le concept est puisé dans un article de James Der Derian, « The Space of International Relations: Simulations, Surveillance, and Speed », *International Studies Quarterly*, Vol.34, n° 3, (septembre 1990).

with different attitudes. Use of time may call for patience instead of speed. Infatuation with speed limits military options and can give the adversary advantages in “strategy’s” temporal dimension »⁴¹. Les systèmes d’armement avancé rendent possible la destruction des Forces armées ennemies en évitant les contraintes relatives à l’occupation d’un territoire. Le problème étant que, de nos jours, les engagements extérieurs requièrent une présence à long terme, que se soit pour l’occupation ou pour la pacification d’un État en situation de transition. Les combats « conventionnels » ne deviennent qu’une partie seulement de l’ensemble du spectre d’un conflit⁴². « America must learn to fight small wars with small wars strategies⁴³ ». Devant cette nouvelle incontestabilité, les organisations militaires se retrouvent imbriquées dans une logique darwinienne qui les pousse à faire un choix : s’adapter ou disparaître⁴⁴. L’une des organisations des Forces armées américaines s’est imposée, dès son arrivée en Irak, avec une vision différente de comment mener une campagne dans ce nouveau visage de la guerre. Il s’agit du corps des Fusiliers Marins des États-Unis (USMC-*US Marine Corp’s*). Ceux-ci donnent un exemple d’adaptation organisationnelle et de versatilité tactique à l’ère des conflits décentralisés.

Selon l’étude du chercheur Adam Grisson, l’adaptation se définit par trois composantes : premièrement, une innovation change la manière avec laquelle une formation militaire fonctionne sur le « champ » de bataille, elle doit avoir un lien direct avec la praxis opérationnelle. Deuxièmement, une innovation est significative dans son étendue et dans l’impact réel qu’elle peut avoir quant aux réformes permanentes qu’elle entraîne. Finalement, une innovation est assimilée seulement si elle réussit à produire une meilleure efficacité quant à la conduite des engagements militaires⁴⁵. À la lumière de cette définition, il est encore trop tôt pour se permettre une liberté anticipatrice sur

⁴¹ Thomas Alexander Hugues, p. 11.

⁴² Frederick Kagan, « War and Aftermath », *Policy Review*, n° 120, août-septembre 2003, p. 6.

⁴³ Thomas X. Hammes, *op.cit.*, p. 1.

⁴⁴ Ce dilemme se divise en deux camps : Le premier souhaite que l’ensemble des Forces armées américaines se réoriente vers des missions de reconstruction et les conflits de basse intensité. Cela suppose une restructuration des Forces de l’armée de terre et des Marines en des groupes plus légers et mobiles : l’accent sur le renseignement humain, un jumelage avec les Forces spéciales et les affaires civiles, et une réallocation des ressources de l’*Air Force* et de la *Navy* vers l’infanterie, qui devrait comprendre beaucoup plus de soldats. Quant au deuxième groupe, il prône une réduction substantielle des Forces militaires et un abandon graduel du combat rapproché, en compensant par une plus grande utilisation des munitions intelligentes et des tirs de précision. Voir Max Boot, « The New American Way of War? », *Foreign Affairs*, Vol. 82, n° 4, (Juillet-Août), 2003, p. 41-42.

⁴⁵ Adam Grisson, « The Future of Military Innovation Studies », *The Journal of Strategic Studies*, Vol. 29, n° 5, (octobre 2006), p. 907.

l'orientation future des Forces armées américaines à la lumière de leur expérience en Irak. Ce nonobstant, l'étude des ratés des premiers mois de l'occupation fait miroiter des enjeux en matière d'évolution des appareils militaires que la première puissance mondiale ne peut se payer le luxe d'ignorer, et cela dépendra largement des résultats finaux de l'épopée en terre irakienne⁴⁶. En revanche, ce qui est clair, c'est que l'échec à s'adapter par le passé « has created a “one-size-fits-all” annihilation approach to american strategy that actually prolongs and exacerbates small wars. Doctrines prepare warriors for the next war and is often a repeat of the last war’s successful experience. But what happens when the next opponent does not follow the script⁴⁷? » Cette maxime, inquiétante dans sa normativité, mentionne simplement que la guerre, plus encore si elle est menée dans un environnement complexe, est trop chaotique pour pouvoir être réduite à de simples principes mathématiques et technologiques. Dans le cas de la guerre au sein des populations, la tactique reprend de l'importance par rapport au stratégique ; c'est de la qualité des décisions, et bien sûr de l'exécution, dont dépend *in fine* le succès des opérations⁴⁸.

C'est l'homme, autrefois écarté au profit des systèmes, qui possède la capacité naturelle d'initiative et d'adaptation. « Il est le meilleur outil à l'incertitude : il faut s'appuyer sur cette capacité. Le principe fondamental, c'est de libérer la capacité individuelle d'initiative, tout en l'encadrant pour que l'action collective conserve son sens et son but. C'est le concept de « bulle de liberté d'action », espace de liberté défini par le supérieur, et dans lequel le subordonné pourra agir librement »⁴⁹. Pour le grand stratège Liddell Hart, « l'adaptabilité est la loi qui gouverne la survie, à la guerre comme dans la vie, la guerre étant un concentré de lutte humaine contre l'environnement ; le chef doit s'assurer que les plans et les dispositifs sont souples et adaptables aux circonstances »⁵⁰. L'auteur considère également que l'une des voies privilégiées serait une sorte de « versalité », soit l'existence dans la planification et la génération des forces d'une multiplicité, au mieux, d'une dualité, au moins, de modes d'actions et d'objectifs. Autrement dit, les organisations militaires doivent être polymorphes, capables de remplir un large éventail d'objectifs. En terminant, le général Scales, concluant son analyse sur la

⁴⁶ UCKO, David, « Innovation of Inertia: The U.S Military and the Learning of Counterinsurgency », *Journal of Strategic Studies*, , vol. 34, n° 1, (mars 2008).

⁴⁷ Randall G. Sparks, *op.cit*, p. 13.

⁴⁸ Vincent Desportes, *Décider dans l'incertitude*. Paris, Economica, 2007, p. 4.

⁴⁹ *Ibid*, p. 5.

⁵⁰ Liddell Hart, *Stratégie*, Paris, Perrin, 1998, p. 331.

campagne *Iraqi Freedom* et l'occupation qui s'en est suivie, estime que « cette guerre a révélé à nouveau de manière magistrale l'évidence selon laquelle les armées victorieuses sont celles capables de s'adapter rapidement à l'inattendu ⁵¹ ».

Le cadre d'analyse

La problématique

Étant donné le recul dont nous disposons à l'heure actuelle, l'examen de l'opération militaire au service de l'occupation permet d'en arriver à un questionnement : Pourquoi les militaires américains ont-ils été capables de s'emparer rapidement de Bagdad tout en perdant l'Irak entre 2003 et 2005 et comment sont-ils parvenus à s'adapter par la suite ? À cet égard, nous croyons qu'une partie de la réponse se situe au niveau des stratégies militaires mise en place par les organisations militaires présentes sur le terrain. Nous croyons que le type de stratégie employée peut « construire » un effet négatif ou positif sur un théâtre d'opération de type contre-insurrection. En matière de conflit armé, ce type d'action demande une logique d'action différente de celle normalement dévolue aux opérations conventionnelles. Par conséquent, ce type d'entreprise ne mène pas inéluctablement à un échec. Nous ferons la démonstration que les causes explicatives de l'inadaptation des Forces américaines en Irak sont les effets d'une culture stratégique dominante. En contrepartie, il est possible pour une organisation militaire de s'adapter à l'environnement stratégique complexe que commande une insurrection. À la lumière de l'expérience irakienne, le corps des *Marines* des États-Unis constitue un excellent exemple d'adaptation, puisqu'il témoigne d'une culture organisationnelle axée sur l'anticipation et sur l'innovation. À cet effet, d'une bande désorganisée s'apparentant presque à des bandits de grand chemin qu'ils étaient à l'origine, les Marines, forgés par leur indépendance face au danger, par leur obsession de demeurer les meilleurs et leur paranoïa face à la possibilité omniprésente de perdre ce prestigieux titre, sont devenus une force d'élite de la plus puissante des armées. Non seulement témoins de l'Histoire américaine, ils ont souvent été les premiers à façonner quelques-uns de ses plus prestigieux chapitres. « Les premiers en regard de leur histoire », cette épithète revient constamment : premiers à débarquer, premiers à engager,

⁵¹ Vincent Desportes, *Décider dans l'incertitude*, op.cit., p. 94.

mais également premiers à s'adapter, premiers à évoluer⁵². Bien que plusieurs analyses soient libres d'émettre les recommandations qu'elles croient susceptibles de résoudre l'insurrection, très peu d'entre elles s'intéressent aux organisations militaires subétatiques qui mènent le combat. En effet, comment leur adaptation ou non à un environnement en changement constant peut-il expliquer la réussite ou l'échec d'une occupation ? C'est cette lacune que le présent mémoire tentera d'expliquer. Le rapport de la commission bipartite Baker-Hamilton, remis au président le 6 décembre 2006, se résume en ces termes (entraîner et se replier). Constatant la dégradation sur le terrain, le rapport vise à assurer une voie de sortie honorable au pays. S'inspirant du programme de « vietnamisation » prôné par le président Nixon lors de la guerre du Vietnam, les recommandations soutiennent la réduction par trois du contingent américain et tentent d'orienter l'effort sur l'instruction, l'équipement et l'encadrement de l'armée irakienne. Le corps expéditionnaire envisagé ne comprendrait que 20 000 instructeurs, des Forces spéciales et des unités d'intervention très mobiles. Des brigades seraient également positionnées en périphérie du pays, au Koweït et dans quelques émirats du Golfe⁵³. Ce rapport a la faveur du Congrès et du public, mais le président choisit une autre voie. Il ne fonde pas sa décision sur l'exposé de Baker-Hamilton, mais plutôt sur celui du *think tank* néoconservateur *American Enterprise Institute* intitulé *Choosing Victory*⁵⁴. À la surprise générale et contre vents et marées, Bush annonce non pas un retrait des troupes, mais au contraire un renforcement à hauteur de 21 500 combattants pendant une durée indéterminée ; le plan est baptisé *The Surge* (le sursaut). La mission première de ce contingent est la sécurisation de la capitale (12 000 morts en 2006).

Depuis cette date, l'amélioration de la situation sur le terrain, par exemple la baisse du nombre de civils tués en 2007, qui passe de près de 2 000, en janvier, à 500 en novembre, est souvent attribuée à la décision d'augmenter les troupes⁵⁵. Or, le fait est que l'explication est plus subtile. En effet, cette augmentation ne fait que retrouver son niveau de 2003, soit une fois la conquête terminée, et elle doit être liée à la réalité que l'ensemble du contingent multinational (Grande-Bretagne, Australie, Italie, etc.) passe de 25 000, en

⁵²Max Boot, « The Corps Should Look to its Small Wars Past », mars 2006, [en ligne]. <http://www.afji.com/2006/03/1813950/> (page consultée le 5 octobre 2008).

⁵³James A. Baker, Lee H. Hamilton, *Iraq Study Group Report*, 6 décembre 2006.

⁵⁴Frederick Kagan, « Choosing Victory: A Plan for Success In Iraq, Iraq », *Iraq Planning Group at the American Enterprise Institute*, janvier 2007.

⁵⁵Michael O'Hanlon et Jason Campbell, Iraq Index. « Tracking Variables of Reconstruction and Security in Post-Saddam Iraq, Brookings Institution, Washington D.C, décembre 2007, p. 5, [en ligne]. <http://www.brookings.edu/saban/iraq-index.aspx> (page consultée le 30 novembre 2008).

2003, à 15 000 en 2007⁵⁶. L'augmentation des effectifs décidée par le président Bush ne peut donc, à elle seule, expliquer l'amélioration tacite de la sécurité observée sur le terrain. L'aspect qualitatif des troupes doit lui aussi être pris en compte, notamment le changement de commandant, en la personne du général David Petraeus, qui voit là l'occasion de mettre en pratique une scrupuleuse doctrine de contre-insurrection. Comme nous l'avons déjà expliqué, les *Marines* sont arrivés en Irak en ayant une philosophie différente de celle partagée par leurs confrères des autres services. Le débat qui secoue le binôme stratégique en Irak est semblable aux contentieux sur la meilleure méthode à employer pour atteindre les objectifs stratégiques au Vietnam. Les visions sur la manière de mener le combat prennent deux formes. La première, celle d'Andrew Krepinevich, résulte d'une allergie congénitale, parfaitement incarnée pour l'occasion en la personne du général Westmoreland, à faire entrer en scène une doctrine axée sur la contre-insurrection au sud, en lieu et place d'une pratique méthodique de la guerre conventionnelle axée sur les batailles décisives et sur la puissance de feu érigée en parangon de vertu⁵⁷. Pour le général Westmoreland, il n'y avait tout simplement aucune autre alternative aux types d'opérations de « recherche et destruction⁵⁸ ».

L'autre cosmologie différente par rapport à la première est celle d'Harry Summers. Celui-ci argumente que l'échec américain au Vietnam découle d'une aversion des décideurs politiques civils à empêcher les militaires de concentrer leurs efforts sur le point décisif, le « centre de gravité » de l'adversaire, et à le frapper là où cela lui ferait le plus mal. Dans ce schéma, une invasion du Nord et la levée des restrictions sur les raids épisodiques des missions de bombardement du Nord-Vietnam devaient permettre de briser les reins de l'ennemi et de rallier les objectifs fixés par Washington⁵⁹. La même dualité s'est observée en Irak en codicille, une fois le dictateur déchu, les partisans de l'attrition d'un côté, et ceux de la conquête du cœur et des esprits de l'autre ; les acteurs

⁵⁶ Mihel Goya, *Irak : Les armées du chaos*, Paris, Economica, 2008, p.194.

⁵⁷ Andrew Krepinevich, *The Army and Vietnam*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1988.

⁵⁸ L'opposition stratégique entre le Corps des Marines et Westmoreland est très bien relatée dans le livre du général Krulak. En effet, alors que les Marines préfèrent mettre l'accent sur une présence physique dans les régions côtières peuplées du Sud, ils se feront donner l'ordre de quitter les enclaves villageoises et de partir à la poursuite de l'ennemi dans la zone intérieure du territoire, laissant ainsi la population sans sécurité et à la merci de l'infiltration vietcong. Les Marines ont représenté 21% du contingent au Vietnam, ils ont participé à 39 % des opérations (dont 35 % des plus imposantes) lancées par le commandement et ils sont responsables à eux seuls de 28 % des pertes totales de l'ennemi. Source : (Lt. Gén.) Victor H. Krulak, *First to Fight: An Inside View of the U.S Marine Corps*, Annapolis, Naval Institute Press, 1984, p. 197 à 204.

⁵⁹ Harry G. Summers, « On Strategy, Critical Analysis of the Vietnam War », New York. Presidio Press, 1982.

changent, mais les deux visions antagoniques perdurent. La guerre des visions stratégiques cache sous son chapiteau la lutte entre deux paradigmes : les conflits réguliers et les conflits irréguliers.

Les organisations militaires combattent d'abord une guerre d'idées selon les lignes de segmentarité (les traditions et les doctrines) et les lignes de fuite (les innovations). En cela, la question de l'innovation est un couteau à deux tranchants. L'armée américaine est déchirée entre le maintien de ses brigades lourdement mécanisées appuyé d'un bagage doctrinale issu de la RAM⁶⁰, et celui de la « modularisation » de ses forces ; une déconstruction nécessaire afin de les rendre plus rapides et habiles, rappelant en cela un débat qui a déjà eu cours dans la Rome ancienne⁶¹. Les recherches récentes sur les processus d'apprentissage dans les organisations militaires nous apprennent qu'elles opèrent à deux niveaux : « through bottom-up adaptation in the field and through top-down innovation at the institutional level⁶² ». Alors que le premier suggère que le changement dans les tactiques, les techniques et les procédures s'implante sur le terrain au contact d'un environnement opérationnel non familier, le second souligne que l'intégration de ces nouvelles pratiques se met en place grâce aux changements dans l'entraînement, dans les doctrines et dans la structure. Au regard de l'histoire de la contre-insurrection, la conclusion indique que les militaires américains se sont souvent adaptés avec succès sur le terrain, mais qu'ils ont échoué à institutionnaliser les leçons apprises⁶³. Les *Marines* s'inscrivent quelque peu en porte à faux de cette position. Nous ferons la démonstration que l'innovation et l'adaptation dont ils ont fait preuve en Irak trouvent leur origine à l'intérieur de leur identité, et que le changement survient en réponse à l'anticipation des nouveaux enjeux stratégiques anticipés.

⁶⁰ La RAM signifie « Révolutions dans les affaires militaires », nouvelle terminologie à la mode depuis le début des années 1990 et nouveau paradigme de la guerre moderne. Pour des définitions et des informations sur cette doctrine, voir Alberts, D. S., Garstka, J. J., Stein, F. P., « Network Centric Warfare, Developing and Leveraging Information Superiority », *CCRE Publication Series*, (Février 2000).

⁶¹ Dans la deuxième moitié du V^e siècle après Jésus-Christ, l'armée romaine décide d'abandonner une partie de l'armure qui compose l'attirail des légionnaires, pour les rendre plus mobiles à la marche et rapidement déployables. Face aux Huns, aux Goths et aux Flamands, qui excellaient dans l'art des « missiles », la nouvelle version du légionnaire « léger » les rendait extrêmement vulnérables face aux incursions barbares. Voir John Arquilla, *Worst Enemy, The Reluctant Transformation of The American Military*, Chicago, Ivan R. Dee, 2008.

⁶² Adam Grissom, *op.cit.*, p. 906.

⁶³ John Nagl, *Learning to Eat Soup with a Knife: Counterinsurgency Lessons from Malaya and Vietnam*, Chicago, IL. University of Chicago Press, 2002.

La guerre de type insurrectionnel est celle des combattants organisés en « réseaux ». L'émergence de la « netwar » :

implies a need to rethink strategy and doctrine, since traditional notions of war as a sequential process based on massing, manoeuvring, and fighting will likely prove inadequate to cope with a nonlinear landscape of conflict in which societal and military elements are closely intermingled⁶⁴.

De ce fait, la conception américaine « technophile » de la conduite de la guerre a souvent fait prendre l'habitude de la faire correspondre à l'utilisation des équipements. « Des programmes télévisés qui présentent les “armes qui ont gagné la guerre”, au lieu des “armes avec lesquelles elle a été menée”, transmettent sans ambiguïté une erreur fondamentale de compréhension de la guerre qui empêche d'en décerner les évolutions⁶⁵ ». La guerre serait ainsi entrée dans la « quatrième » génération, marquée par un monde où ce sont les cultures et plus seulement les États qui s'opposent. La guerre de la 4^e génération marque non une nouveauté, mais « un retour, spécifiquement un retour vers la façon où la guerre fonctionnait avant l'expansion de l'État⁶⁶ ». Devant pareille éventualité, pour reprendre l'expression de l'historien militaire Martin Van Creveld, les structures militaires occidentales contemporaines ressemblent à de gros dinosaures essayant d'attraper de petites souris. Comme ces reptiliens géants du Crétacé, elles sont inévitablement appelées à disparaître⁶⁷. C'est devant cet impératif que le 31 juillet dernier, le secrétaire à la Défense Robert Gates énonce la nouvelle politique du Pentagone, qui consiste à acquérir une maîtrise de la guerre irrégulière comparable à celle de la guerre conventionnelle⁶⁸. Un conflit tel que le connaissent les militaires américains en Irak entre dans cette catégorie ; l'insurrection est par nature « hybride », et pour y faire face, les professionnels des armes doivent agir comme des caméléons. La frontière entre réguliers et irréguliers s'efface, la guerre devient multicéphale, et les militaires « conventionnels » empruntent aux « irréguliers » (forces spéciales). « Hybrid war incorporates a range of different modes of warfare including conventional capabilities, irregular tactics and formations, terrorist act including discriminate violence and

⁶⁴ John Arquilla et David Ronfeldt, *The Advent of Netwar*, Santa Monica, RAND Corporation, 1996, p. vii.

⁶⁵ Colin S. Gray, *La guerre au 21^e siècle, un nouveau siècle de feu et de sang*, Paris, Economica, , 2007, p. 81.

⁶⁶ William S. Lind, « Understanding Fourth Generation War », janvier 2004, [en ligne]. <http://www.lewrockwell.com/lind/lind3b.html> (page consultée le 30 novembre 2008).

⁶⁷ Martin Van Creveld, *La transformation de la guerre*, Paris, Éditions du Rocher, 1998, p. 39.

⁶⁸ Mike Nizza, « Gates Plan for the Post-Gates Pentagon », *New York Times*, 31 juillet 2008.

coercition, and criminal disorder⁶⁹. » L'émergence sur la scène stratégique des réseaux insurgés a démontré leur capacité à mener une guerre efficacement contre un État-nation, et ce, avec un certain succès (Iraq, Afghanistan, Liban). L'étendue des options, de la capacité d'adaptation et d'innovation disponibles aux réseaux leur permet de couvrir l'entièreté du spectre conflictuel. D'ailleurs, cela n'est pas sans injecter un flou significatif entre les frontières de démarcation traditionnelles entre l'insurrection, le terrorisme ou la guerre⁷⁰. Il y a désormais une fusion entre les trois :

« the boundaries between “regular” and “irregular” warfare are blurring. Even non-state groups are increasingly gaining access to the kinds of weapons that were once exclusive preserve of states. And even states will increasingly turn to unconventional strategies to blunt the impact of American power. »⁷¹

Face à cette nouvelle réalité stratégique, le Corps des *Marines* est lui aussi un organisme hybride dans son genre, puisque ses soldats font preuve d'une maîtrise à la fois des guerres conventionnelles (assauts amphibies et guerre de manœuvre) et non conventionnelles (anti-insurrection)⁷².

L'approche théorique

Comme nous venons de l'expliquer dans les lignes précédentes, plusieurs auteurs se sont consacrés à l'étude de la stratégie militaire en Irak (Biddle ; O'Hanlon ; Barnett ; Krepinevich ; Cassidy ; Hammes ; Boot ; Hoffman ; Nagl ; Kagan ; Tomes ; Ucko ; Melshen, etc. Leurs études s'inscrivent dans la période suivant la prise de Bagdad, des débuts de l'occupation jusqu'à aujourd'hui. Dans la plupart des cas, elles se sont penchées sur les questions de l'innovation et de l'adaptation des Forces armées. À ce titre, les études de Hammes, de Boot, de Hoffman, de Nagl et surtout celles d'Ucko sont les plus exhaustives et les plus récentes, d'autant plus qu'elles traitent toutes de la spécificité des *Marines*. Depuis la fin de la Guerre Froide, le paradigme de la RAM, et son nouveau corollaire de *Net Centric Warfare* (guerre en réseau infocentrée), nominalement illustré par Rumsfeld, se sont implantés comme un véritable paradigme. Un bureau spécial a été créé à cet effet en octobre 2001, *Office of Force Transformation*,

⁶⁹ Frank G. Hoffman, « Conflict in the 21st century, The Rise of Hybrid Wars », *Potomac Institute for Policy Studies*, Arlington, Virginia, (décembre 2007), p. 20.

⁷⁰ John Arquilla, « The end of war as we knew it: Insurgency, counterinsurgency and lessons from the forgotten history of early terror networks », *Third World Quarterly*, vol.28, n°2, (mars 2007), p. 369.

⁷¹ *Ibid*, p. 33.

⁷² James A. Warren, *American Spartans: The U.S Marines, a Combat History from Iwo Jima to Iraq*, New York, Pocket Books, 2005.

dont le mandat est de soutenir le processus de transformation militaire suivant les lignes de direction de la nouvelle doctrine du Pentagone et du secrétaire à la Défense Rumsfeld. Le fait est que l'expérience irakienne ait été l'occasion d'un profond exercice d'introspection sur l'avenir des Forces armées. En effet, la guerre peut se mener dans quatre dimensions : terre, mer, air, cyberspace, et... espace ? Or, le fait est que les populations, elles, ne vivent que sur une seule de celles-ci : la terre. Dominer l'ensemble du spectre des opérations par une supériorité technologique et informationnelle écrasante ne permet pas d'assurer le contrôle sur les populations⁷³, le « contrôle du milieu », c'est-à-dire de présence au sol, en nombre, dans la durée. Dans le contexte d'intervention au sein des populations, toute opération, majeure ou mineure, est d'abord à concevoir comme une opération de communication. Comprendre devient dès lors plus important que savoir, c'est à l'intérieur de la phase de stabilisation (phase décisive des opérations) que se construisent les conditions nécessaires au succès stratégique. Effectivement, procurer la sécurité devient le critère de base essentiel à tout effort de reconstruction, autant politique qu'économique, et de rétablissement du contrat social, préambule nécessaire à toute entreprise de *nation building*⁷⁴.

Il s'agira, dans le cadre de notre mémoire, de savoir dans quelle mesure les approches du constructivisme critique offrent des pistes interprétatives afin de mieux expliquer notre problématique. L'approche retenue nous permettra d'abord de vérifier : a) s'il y a une aversion culturelle des militaires américains à mener une guerre de contre-insurrection en Irak ; b) s'il est possible de s'adapter à un théâtre d'opération donné au contact de l'insurrection. Ainsi, cette recherche théorique s'avère nécessaire pour répondre à notre problématique, à savoir qu'une mauvaise stratégie militaire peut amplifier un mécontentement populaire alors qu'une doctrine orientée vers le « cœur et les esprits » peut, elle, favoriser une issue plus positive. Au regard de la littérature sur les acteurs organisationnels ou non étatiques, très peu de cadres théoriques existent pour en traiter. L'approche bureaucratique, élaborée par Graham Allison ou Morton Halperin,

⁷³ Barry Posen, « Command of the Commons », *International Security*, Vol. 28 n° 1, (juin 2003).

⁷⁴ Il est à noter que, connaissant le temps nécessaire à la construction de leurs propres nations, les Européens préfèrent l'expression « state building » à « nation building ». Quant aux Américains, ils n'utilisent que cette dernière. La différence provient essentiellement du fait que, pour les États-Unis, État et nation ne font historiquement qu'un, voire que l'État pour eux a précédé la Nation. Cette différence culturelle explique aussi en partie cette tendance américaine à chercher à reconstruire d'abord, de manière très volontariste, les institutions en estimant que la Nation s'agrègera autour. Vincent Desportes, *De la transformation à l'adaptation, nouveau paradigme?*, op.cit, p. 5.

considère que les choix stratégiques sont tributaires des intérêts corporatifs de l'institution militaire et le résultat d'un compromis entre ses différents services⁷⁵. Interprétées de la sorte, les organisations militaires auraient des intérêts stables, indépendamment de tout contexte social. Néanmoins, cette approche ne permet pas de remonter à la source des intérêts, lacune que la théorie constructiviste peut combler. Pour elle, les intérêts sont variables et dépendants de la culture organisationnelle. Les études constructivistes postulent qu'il n'existe pas nécessairement de rapport déterminé entre structures « objectives » – l'environnement du système international – et comportement stratégique. Dans cette perspective, les mêmes structures matérielles, et le même théâtre d'opérations (dans notre cas), peuvent être différemment interprétés et, de ce fait, engendrer une pluralité de choix. Les préférences stratégiques traduisent une certaine vision du monde, relativement constante et pas nécessairement réceptive aux changements de la « réalité objective »⁷⁶. Plus particulièrement, l'approche perceptuelle nous permettra de compléter le modèle de co-constitution entre l'agent et la structure voulant que, parfois, au contact d'un théâtre d'opération à la nature mouvante comme en Irak, une organisation comme les *Marines* puisse se dissocier du paradigme culturel dominant et élaborer ses doctrines et concepts opérationnels mieux adaptés.

Le constructivisme (critique)

Bien qu'il puisse y avoir maintes variantes du constructivisme, nous nous arrêterons sur l'ontologie du constructivisme plus critique. La thèse centrale de l'approche constructiviste consiste en l'affirmation du caractère « socialement construit » de la réalité⁷⁷. Cette thèse est introduite dans le domaine des relations internationales au cours des années 1980 par les travaux d'auteurs comme John Ruggie, Nicholas Onuf, Alexander Wendt et Friedrich Kratochwill. En revanche, il est à souligner qu'elle est à ce jour très peu développée en ce qui concerne les acteurs non étatiques, comme le sont par exemple les organisations militaires, ce qui nous forcera à puiser quelques concepts d'analyse complémentaires dans la discipline de la sociologie. Le constructivisme tient

⁷⁵ Graham Allison, *The Essence of Decision: Explaining the Cuban Missile Crisis*, Boston, Little Brown, 1971; Morton H. Halperin, *Bureaucratic Politics and Foreign Policy*, Washington, Brookings Institution Press, 1974.

⁷⁶ Katzenstein, *The Culture of National Security, Norms and Identity in World Politics*, New York, Columbia University Press, 1996, p. 5.

⁷⁷ Peter Berger, Thomas Luckmann, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Armand Colin, 2006.

pour acquis que les agents fabriquent la société ou la « structure » et, qu'en réponse, cette structure refaçonne également les agents.

Le processus continu d'interactions entre les *agents* et la *structure*, dans lequel les actions des agents influencent les significations partagées qui à leur tour structurent, contraignent ou façonnent les comportements des agents en même temps que cette structure est en train d'être relégitimée, modifiée ou transformée par les comportements des agents⁷⁸.

Ainsi, il y aurait un processus de co-constitution entre l'agent et la structure. « Agents make choices in a variety of situations. Rules help to define every such situation from agent's point of view. In many situations, rules are directly responsible for presenting agents with choices⁷⁹ ». À l'intérieur de cet exercice de choix, l'agent agit *sur* et non pas seulement *dans* le contexte où il opère. Collectivement, il peut changer la fonction institutionnelle et les significations qui sont produites à l'intérieur par le biais des actes de langage. Ceux-ci définissent l'acte de parler sous une forme qui pousse quelqu'un d'autre à agir. Répétés assez fréquemment, les autres agents en viennent à percevoir cela comme signifiant et s'ils répondent positivement, cela deviendra des normes⁸⁰. Peter Katzenstein distingue deux types de normes qui influent sur les comportements des agents : les normes constitutives, qui sont l'expression identitaire d'un acteur, et les normes régulatrices qui, elles, définissent un standard de comportement approprié⁸¹. Le constructivisme fait la démonstration que les règles proviennent, travaillent, et sont dépendantes des actes de langage. Le langage et les règles deviennent le médium avec lequel les agents et la structure (institution, organisation) se constituent mutuellement⁸². La démarche des constructivistes critiques prend la forme de l'étude des « modes de raisonnement » des acteurs, c'est-à-dire de la manière dont certaines représentations du monde, des intérêts et des problèmes politiques sont possibles, en soulignant le caractère intersubjectif plutôt qu'individuel de ces modes de raisonnement

⁷⁸ Dan O'Meara, « Le constructivisme. Sa place, son rôle, sa contribution et ses débats », dans A. Macleod et D. O'Meara (dir.), *Théories des relations internationales : contestations et résistances*, Montréal, Athéna, 2007, p. 205-206.

⁷⁹ Nicolas Onuf, « Constructivism: A User's Manual », dans Kubalkova, Vendulka, N. Oluf et P. Kovert (eds), *International Relations in a Constructed World*, New York, M. E. Sharpe, 1998, p. 60.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 66.

⁸¹ Peter J. Katzenstein, *Cultural Norms and National Security: Police and Military Power in Postwar Japan*, New York, Ithaca, 1996, p. 18 et 19.

⁸² Vendulka Kubalkova, « A Constructivist Primer », dans Vendulka Kubalkova, *Foreign Policy in a constructed World*, New York, M.E Sharpe, 2001. p. 64.

qui se rassemblent autour du concept « d'articulation » et « d'interpellation »⁸³. Par ailleurs, le concept d'identité sépare le constructivisme conventionnel de sa variante plus critique. Par exemple, Maja Zehfuss se distancie de la conception de l'identité de Wendt, lui reprochant notamment le caractère « fixe » qu'il utilise. Selon Wendt, « daily life of international relations politics is an on-going process of states taking identities in relation to Others, casting them into corresponding counter-identities, and playing out the result »⁸⁴. Bien que centrale dans sa théorie, la question de l'identité n'est pas problématisée dans son schéma. Le fait est que cette conception de l'identité s'avère trop restrictive ; il est impossible de comprendre la complexité de l'identité en la restreignant ultimement à une question de frontière, de règles, d'agence ou de structure en oubliant la culture et l'histoire interne des agents⁸⁵. L'élément clé de l'analyse de Zehfuss est que l'identité n'est jamais « donnée », mais plutôt qu'elle agit, est développée, maintenue ou transformée au moyen des interactions avec les agents eux-mêmes, leur histoire et leur environnement⁸⁶.

L'identité est une forme particulière d'existence sociale des différents agents comprise comme un processus continu (intersubjectif et contesté) de définitions, par les agents eux-mêmes, d'une triple image collective : de soi, de soi en relation avec son environnement et de la différence entre soi et les autres⁸⁷.

L'identité est fondamentale dans la formation et l'identification des intérêts des agents :

The "I", or subject, who formulates preferences, wants, interests, is linguistically placed prior to the action satisfying them. What kind of entity I am is made to

⁸³ « The term "articulation" refers to the process through which meaning is produced out of extant cultural raw materials or linguistic resources. Meaning is created and temporarily fixed by establishing chains of connotations among different linguistic elements. In this way, different terms and ideas come to connote or to "summon" one another, to be welded into associative chains that make up an identifiable, if not logically consistent (...) With their successful repeated articulation, these linguistic elements come to be seen as though they are inherently or necessarily connected, and the meanings they produce come to seem natural, come to seem an accurate description of reality. » Ce processus d'articulation est complété par celui de l'« interpellation » : « Interpellation refers to a dual process whereby subject positions or identities are created and concrete individuals are interpellated by, or "hailed" into, those subject positions. (...) Each subject position or identity carries with it particular ways of functioning in the world, is located within specific power relations, and is characterized by particular interests. » Voir Jutta Weldes, « Bureaucratic Politics: A Critical Constructivist Assessment », *Mershon International Studies Review*, n° 42, (1998), p. 98-99-103-104.

⁸⁴ Alexander Wendt, *Social Theory of International Politics*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999, p. 21.

⁸⁵ Maja Zehfuss, « Constructivism and Identity: A dangerous Liaison », *European Journal of International Relations*, Vol. 7, n° 3, (2001), p. 333.

⁸⁶ Maja Zehfuss, *Constructivism in International Relations: The Politics of Reality*, New York, Cambridge University Press, 2002, p. 2.

⁸⁷ *Ibid*, p. 57.

determine what kind of wants I have. What we want follows from what we are. This is an anti-behaviourists way of expressing the issue⁸⁸.

Notre réflexion nous conduit à établir un raisonnement en deux temps, intégrant dans chacune des parties les éléments théoriques, soutien empirique que nous présentons, permettant d'expliquer les ratés de l'occupation américaine en Irak et la ré-adaptation qui s'ensuit. L'inadaptation de la culture stratégique dominante, qui conduit les Forces armées vers une série de mesures qui feront pratiquement sombrer l'Irak dans une guerre civile, la mise en place d'une doctrine de contre-insurrection pilotée par un nouveau commandant et l'adaptation organisationnelle des Marines à ce type de conflit formeront les trois piliers qui nous aideront à articuler notre démonstration.

⁸⁸ Bill McSweeney, *Security, Identity and Interests. A Sociology of International Relations*, New York, Cambridge University Press, 1999, p. 126.

CHAPITRE I

L'INADAPTATION DES FORCES ARMES AMERICAINES EN IRAK (2003-2005)

A. Des bavures au service d'une stratégie déficiente

1.1 Un maximum de protection pour un maximum d'exposition

1.1.1 Où sont les soldats? Il faut plus de bottes sur le terrain.

Le péché originel se traduit par le vide de l'interstice créé par le manque de sécurité et l'effondrement du gouvernement. Rapidement, la route est ouverte aux pillages et au début d'une insurrection qui place rapidement les militaires américains devant l'obligation de combattre l'hydre de l'anarchie. Le 10 avril, au lendemain de la conquête de Bagdad par la coalition, les pillards envahissent la ville. Les Américains sont frappés de stupeur¹. Il leur faut une semaine pour finalement imposer un couvre-feu et ramener un peu d'ordre. Durant cette période, les soldats se sont contentés de regarder avec un certain mépris les « Ali Baba » (surnom donné aux pillards) saccager la ville et dévaster ses trésors culturels. Les seules mesures prises dans l'immédiat ont consisté à protéger le ministère du Pétrole et à désarmer les civils, privant de ce fait les gardiens de musée de tout moyen d'affronter les voleurs². Traditionnellement, la sécurité demandée par le peuple irakien était toujours venue du haut, soit du gouvernement, ou par défaut, de cette machine militaire américaine qui s'était révélée si efficace³. La raison est fort simple : occupant le pays, les Forces armées perdent l'initiative stratégique. La promotion du

¹ Le scénario auquel les militaires s'attendaient le plus était un exode massif de réfugiés dans les rues et des besoins humanitaires conséquents.

² Michel Goya, *op. cit.*, p. 21.

³ La perception populaire face à l'occupant s'est fortement dégradée au cours de cet épisode. En effet, si les Américains étaient capables d'expédier un homme aux confins de l'astre lunaire, ils étaient en mesure d'apporter sécurité et autres services de base essentiels comme l'électricité à la population. Les attentes étaient alors les suivantes :

- 1- La loi et l'ordre dans les rues ;
- 2- Des progrès rapides et visibles dans la reconstruction ;
- 3- Un nouveau gouvernement ;
- 4- La liberté de l'information.

Voir Hilary Sinot, « State-building in southern Iraq » *Survival*, Vol.47, no2, (juin 2005), p. 35-36.

désordre devient un objectif logique pour l'insurgé. Comme l'a écrit le stratège de la contre-insurrection David Galula, le désordre gêne l'activité économique et donc produit de l'insatisfaction. De plus, le désordre revient beaucoup moins dispendieux à créer qu'à combattre :

Si l'insurgé fait sauter un pont, il faut faire garder tous les ponts ; il lui suffit de lancer une grenade dans un cinéma pour qu'il faille fouiller toutes les personnes entrant dans un endroit public. Lorsque les insurgés brûlent une ferme, tous les fermiers demandent une protection ; s'ils n'en reçoivent pas, ils peuvent être tentés de négocier chacun de leur côté avec les insurgés. En lançant de simples alertes à la bombe par coup de téléphone anonyme dans une bagagerie d'aéroport, l'insurgé peut bouleverser le trafic aérien et terroriser les voyageurs⁹².

A contrario, les forces de sécurité doivent supporter une double charge : celle du maintien de l'ordre à travers le pays et celle de développer l'économie. Ils doivent s'assurer de la coordination d'une multitude d'acteurs différents : responsables civils alliés, décideurs politiques irakiens, et du développement de l'armée et des forces de police locale, de la gestion de la logistique, etc. Une fois que tous les objectifs initiaux ont été pris ou détruits, et que le pays est tenu, que reste-t-il aux Forces à réaliser aux points de vue stratégique et opérationnel ? L'initiative, la possibilité de créer un avantage glissent du côté de la population occupée, qui n'a d'autre choix que de collaborer ou non⁹³. Dans l'ensemble, l'organisation manque cruellement d'effectifs nécessaires pour générer les capacités essentielles afin de soutenir l'effort de sécurité requis. En raison de la situation qui se détériore, les fonctionnaires civils ne peuvent circuler librement dans le pays. Leurs déplacements doivent s'effectuer par le biais de véhicules blindés camouflés à l'intérieur des convois. La demande d'accompagnement en convoi dépasse les capacités effectives de l'armée, de sorte qu'un délai de plusieurs jours devient la norme, sans aucune garantie d'une disponibilité quelconque⁹⁴. Le choix des décideurs et de l'État-major d'envoyer le tiers du nombre de soldats que la coalition a dépêchés en Irak en 1991, aura donc permis aux insurgés de s'organiser et de manœuvrer librement avant que les Forces ne puissent se positionner en conséquence. Il n'y avait tout simplement pas suffisamment de bottes sur le terrain pour assurer le déroulement adéquat des opérations. La réduction croissante du nombre de troupes en situation de défense « statique » consume de rarissimes ressources humaines (estimé à 56 %), ce qui empêche la capacité

⁹² David Galula, *Contre-insurrection : Théorie et pratique*, Paris, Economica, 2008, p. 20.

⁹³ Général Rupert Smith, *op. cit.*, p. 264.

⁹⁴ Nora Bensahel, « Mission Not Accomplished: What went wrong with Iraqi reconstruction », *Journal of Strategic Studies*, vol. 29, n° 3, (juin 2006), p. 464.

de l'ensemble du contingent de se lancer dans des opérations offensives ou encore d'assurer une présence physique constante⁹⁵. L'initiative stratégique s'est évaporée tel un gaz dans l'atmosphère, les stratèges de la coalition se retrouvant prisonniers d'une posture stratégique défensive et réactionnaire, au détriment d'une stature proactive. Selon l'expert sur l'Irak au sein de l'organisation du Conseil de sécurité nationale (NSC) Zalmay Khalilzad, c'est près de 500 000 soldats qu'il aurait fallu déployer pour assurer la sécurité et les opérations de reconstruction en Irak⁹⁶. Or, depuis le début de l'invasion, le nombre de soldats américains présents en Irak tourne autour de 150 000. En spécifiant que la moitié seulement de ce contingent est composé de troupes de combats et en y ajoutant la rotation pour les quarts de travail de huit heures chacun, cela ne laisse que 23 000 fantassins disponibles en permanence pour pacifier un pays de 24 millions d'habitants. En guise de comparaison, la ville de New York compte 39 000 policiers pour maintenir l'ordre sur un territoire beaucoup plus petit, significativement moins peuplé (10 millions) et opérant au sein d'une population qui parle la même langue et de même culture.⁹⁷

1.1.2 Des chevaliers roulants : Mad Max en Irak

Parallèlement à ce manque d'effectifs, les forces de la coalition font face très tôt sur le terrain à ce qui constituera leur plus gros cauchemar : celui des engins explosifs improvisés (IED). Ce type d'arme tirée à distance par l'intermédiaire d'un véhicule, radiocommandée ou portée directement par un Kamikaze, voire disposée à l'intérieur de maisons piégées, devient rapidement l'arme favorite des insurgés. Dans ce registre, la voiture piégée fait figure de « reine du conflit irakien », totalisant plus de 1500 « frappes stratégiques » depuis le début de l'occupation américaine⁹⁸. Une campagne de ce type, particulièrement bien ciblée, menée par Abou Moussab al-Zarqaoui au courant d'août 2003, a permis, en trois attentats répartis sur une vingtaine de jours, de réduire en miettes

⁹⁵ *Ibid.*, p. 352.

⁹⁶ Cette position est également vigoureusement défendue par le chef d'état-major du moment, le général Eric Shinseki, qui soutient avoir besoin de plusieurs centaines de milliers de soldats pour occuper l'Irak. Avis rejeté par Donald Rumsfeld et par Paul Wolfowitz, respectivement secrétaire et sous-secrétaire à la Défense, qui ont accusé le général de vouloir faire la guerre avec les idées du passé. Le chiffre de 500 000 est basé sur une étude de la RAND, le ratio soldats/citoyens devant se situer à 20 soldats et ou policiers par 1000 habitants. Voir James Dobbins, « America's Role in Nation Building : From Germany to Iraq ». *Survival*. n° 45, (hiver 2004), p. 87-110.

⁹⁷ Michael Mann, « Impérialisme américain : des réalités passées aux prétextes présents », *Études internationales*, vol. XXXI, n° 4, (décembre 2005), p. 462.

⁹⁸ À titre d'exemple, de juillet 2003 à juin 2005, avec une moyenne de 30 attaques mensuelles, on note des pertes de l'ordre de 2 818 morts et 6 349 blessés. Quant aux soldats américains, c'est plus de la moitié des pertes qui sont relayées à cette arme, très largement en tête devant les victimes par balles. James Dunigan, « Why the car bomb is king in Iraq », 26 juin 2006, [en ligne]. <http://www.strategypage.com/dls/articles2005/200562614746.asp> (Page consultée le 1er mars 2009)

des pans entiers de la politique américaine en Irak. La destruction du quartier général de l'ONU et de son chef de mission, le brésilien Sergio Vieira de Mello⁹⁹ en constitue sans doute le plus grand aboutissement. Ce faisant, c'est tout l'ensemble du dispositif des Nations-Unies qui se retire d'Irak, laissant la coalition seule face aux problèmes multiples de la reconstruction¹⁰⁰. Cette létalité nouvelle oblige les Américains à répondre de deux façons : trouver une parade¹⁰¹ et restreindre les opérations (par exemple le nombre de patrouilles à pieds) qui les mettent à découvert, ce qui produit l'effet combiné d'enrayer les contacts « personnels » avec la population. Face à cette exposition physique dangereuse, doublée de l'omniprésence des risques d'embuscades, le premier axe d'effort a porté sur la protection et l'organisation des convois, qui deviennent rapidement de véritables « phalanges de la route »¹⁰². Les engins blindés qui n'avaient pas encore été utilisés en temps réel sur un théâtre d'opérations comme les véhicules de reconnaissance NBC (nucléaires-bactériologiques-chimiques), ont été récupérés, convertis et intégrés aux convois. « Tous les soldats en Irak, et non plus seulement ceux des unités de combat, sont désormais munis de gilet pare-balles efficace et de matériels divers comme des lunettes de protection ou des gants¹⁰³ ». Ces petites modifications dans la cuirasse américaine permettent de réduire partiellement les effets des IED, mais au sacrifice d'une mobilité et d'une tenue de route moins bonnes, donc sources d'accidents. Les convois logistiques sont également organisés et entraînés comme des missions de combat¹⁰⁴. Au final, ces

⁹⁹ Arnaud de la Grange, Jean-Marc Balencie, *op. cit.*, p. 62.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 63.

¹⁰¹ Devant l'urgence de la situation, le Pentagone entreprend d'augmenter le blindage de ses 22 000 Humvees et lance un vaste programme de mobilisation scientifique de recherche visant à contrer la menace, la JIEDDO (*Joint IED Defeat Organisation*). L'effort financier que le projet commande est vertigineux : 6 milliards de dollars sont dépensés de 2004 à 2006, une dépense presque comparable, en valeur équivalente en dollars, au coût du projet Manhattan (4 milliards). La procédure de recherche accouche finalement d'un prototype : le MRAP (*Mine Resistant Ambush Protected*). La production de ces nouveaux véhicules, quatre à cinq fois plus sûrs que les véhicules Humvees surblindés, est lancée à la fin de l'année 2007. Au final, la commande comprend 23 000 véhicules se rattachant à une somme de plus de vingt milliards de dollars sur quatre ans. Un des effets indirects de cette course à « l'armure parfaite » est l'augmentation exponentielle de la consommation de carburant, qui double de 2004 à 2007. Voir Robert Bryce, « The multi-billion dollars IED boondoggle continue », *The Washington Spectator*, 24 septembre 2007.

¹⁰² La phalange est une colonne de lanciers lourdement armés conçus pour anéantir l'infanterie ennemie lors du choc ; elle trouve son origine dans l'Antiquité grecque.

¹⁰³ Michel Goya, *op. cit.*, p. 151.

¹⁰⁴ Un convoi comporte au moins cinq véhicules pour développer suffisamment de puissance de feu et être capable de soutenir une riposte tout en exécutant une mission de secours aux blessés. La vitesse est maximale (la moyenne passe de 60 à 100km/h) afin de constituer des cibles plus mobiles et difficiles à atteindre. Le véhicule de tête est avant tout un véhicule d'observation utilisant tous les moyens possibles (phares, jumelles, caméras optiques) pour surveiller les abords des routes, les abris potentiels pour les embusqués ou encore les civils suspects (ceux qui téléphoneraient près d'un point de passage obligé). Il s'agit souvent d'un camion plus lourdement blindé (*guns trucks*), sorte de forteresse embryonnaire roulante hérissée de mitrailleuses (voir photos en annexe). Les convois les plus importants comportent plusieurs de ces « super camions » qui ne transportent rien d'autre que de l'armement, des soldats, du blindage et de la puissance de feu. Idéalement, une section de chars d'assaut lourds M1 Abrams se trouve en tête du convoi, prêt à servir de garde du corps

« phalanges de la route » transforment les voies de communication irakiennes en de véritables images du film de science-fiction *Mad Max*¹⁰⁵. Ce sont les pointes de la lance, protégées par une armure, se projetant à travers l'environnement anarchique et violent. Des convois fonçant dans les agglomérations à toute vitesse sans s'arrêter, sans sortir de la bulle de confort procuré par le véhicule, ne respectant aucune signalisation, ouvrant le feu au moindre signal, contribue à la mauvaise image des troupes américaines.

1.1.3 Des îlots fortifiés statiques en marge du monde

Parallèlement, le choix d'installer de grandes bases à l'écart de la population viole l'un des principes fondamentaux de la contre-insurrection, en séparant les forces de la population hôte. Comme le fait remarquer la *Quadriennial Defense Review 2006* : les soldats vivent dans des camps fortifiés et éloignés de la population. La plupart de leurs contacts face à face avec les Irakiens s'établissent...durant les barrages, les fouilles ou les points de contrôle des véhicules¹⁰⁶. Au lieu de vivre au milieu des Irakiens, les unités américaines s'installent à la sortie des villes, dans des « bases d'opérations avancées » (*Forward Operating Bases, FOB*). Cet archipel fortifié est en fait l'expression d'une représentation stratégique américaine qui met en forme l'espace et le temps d'une manière particulière. Notamment, en recréant à l'étranger des espaces « clos », véritables enclaves imperméabilisées de l'environnement, traduction de leur réalité géographique basée sur la protection corrélative de l'insularité.

Les États-Unis sont caractérisés, contrairement à l'Europe, par une géopolitique de l'insularité. Ce sont les grandes conceptions de la géopolitique de Mahan et Mackinder qui n'ont cessé d'inspirer, depuis le début du 19^e siècle, la représentation que les Américains se font du monde. Il est presque inévitable en effet que, plus que tout autre peuple, la nation américaine se représente comme une île, isolée sur un continent neuf, sans voisins redoutables et protégée par des océans. (...) Cette

pour encaisser les explosions qui risquent de se produire, et les points dangereux du trajet sont occupés au préalable par des unités d'infanterie ou surveillés des airs. En cas d'attaque, les soldats agissent par réflexes conditionnés (l'entraînement à l'escorte de convois est réalisé dans des bases à partir de système de simulation électroniques), ils ont deux secondes pour identifier la menace et ouvrir le feu. Voir Rupert Pangelley, « Armed Forces Drive Advanced Solutions to Convoy Protection », *Jane's Intelligence Review*, vol. 39, (mars 2006).

¹⁰⁵ C'est le titre d'un film réalisé par George Miller en 1979. Il s'agit d'un *road movie*, le lieu de l'intrigue est la route elle-même et non pas les lieux qu'elle traverse. L'univers du film est un pays ayant une société organisée décadente et de grands espaces déserts occupés par des hordes sans foi ni loi qui se déplacent et combattent par le biais de véhicules fortifiés. Pour voir un exposé et des photographies à l'appui de l'analogie avec le film et l'Irak, voir Simon Chambers, [en ligne]. <http://strikehold.wordpress.com/2009/02/02/mad-max-style-diy-armour-in-iraq/> (Page consultée le 3 mars 2009.),

¹⁰⁶ DOD, *Quadriennial Defense Review (QDR)*, Washington, DC : U.S Government Printing Office, (février 2006), p. 9.

situation d'invulnérabilité est une représentation fixe de la pensée stratégique américaine¹⁰⁷.

L'idée de « sanctuarisation » constitue un argument récurrent de la rhétorique politique autant que militaire. Ce mythe global forge l'histoire militaire et se lit sur le chemin de l'expansion vers l'ouest. De ses forts construits progressivement sur la route menant vers le Pacifique, dans laquelle on s'enferme en toute protection entre deux raids en terrain ouvert contre les Amérindiens. Cette tradition séculaire de la vie militaire en enceinte de sécurité demeure sur le continent comme sur les territoires étrangers où séjournent les troupes américaines. Se protéger des forts d'où l'on conduit les raids ou protéger l'Amérique d'où l'on projette la force ; la démarche est fondamentalement la même, évoluant seulement grâce aux avancées technologiques des raids de représailles. Graduellement, on passe de l'emploi de troupes vers celui de l'usage de la force à distance de sécurité selon le modèle qualifié parfois de « diplomatie du Tomahawk »¹⁰⁸. Dans l'enceinte de ses bases, surnommé *Little Americas*, véritable « oasis »¹⁰⁹ militaire, un effort colossal est consenti pour créer des conditions de vie agréables aux soldats déroutés par la tournure des événements : cafés, bars, variétés de nourriture, crème glacée et Internet. La plupart vivent dans des conteneurs aménagés pour deux à quatre personnes desquels, avec un peu de chance, ils peuvent capter une centaine de chaînes télévisées grâce à la magie des antennes paraboliques. Sinon, ils ont toujours l'option de prendre le bus pour se rendre au cinéma de la base, suivre des cours de salsa, d'aérobic ou encore assister au concert hebdomadaire de jazz¹¹⁰. Il s'agit d'un véritable confinement à une « mentalité d'enclavés », selon les termes du colonel Goulding, effet pervers de la guerre en *stand off* menant au détachement progressif du soldat de la réalité de la guerre¹¹¹. Une authenticité fondant l'image que les soldats ne partagent pas le même sort que la population civile, qu'ils bénéficient de la sécurité et de plusieurs commodités « de luxe », les Irakiens vivant dans l'insécurité et se battant pour l'accès aux denrées de base. Alors

¹⁰⁷ Alain Joxe, *L'Amérique mercenaire*, Petite bibliothèque Payot, 1995, p.108-109.

¹⁰⁸ Vincent Desportes, *L'Amérique en Armes : Anatomie d'une puissance militaire*, Paris, Économica, 2002, p. 75.

¹⁰⁹ À 70 km au nord de Bagdad, la base de Balad est aussi grande que la ville de Falloudja, avec un périmètre de défense long de 20 kilomètres. Elle possède deux pistes capables de recevoir des avions cargos géants C5 Galaxy. Deux cents hélicoptères y sont entreposés, et 25 000 hommes et femmes y vivent. Site Internet Global Security, [en ligne]. [http :www.globalsecurity.org/military/world/iraq/balad-ab.htm](http://www.globalsecurity.org/military/world/iraq/balad-ab.htm) (Page consultée le 2 mars 2009.)

¹¹⁰ David J. Morris, « Inside the Iraqi Forces Fiasco », 22 août 2006, [en ligne]. http://www.salon.com/news/feature/2006/08/14/military_advisors/index.html (Page consultée le 2 mars 2009).

¹¹¹ Vincent G. Goulding, « From Cancellorsville for Kosovo, forgetting the art of war », *Parameters*, (été 2000), p. 11.

qu'ils perdaient en moyenne cinq kilos durant leur premier séjour en Irak, les soldats ont, selon les constatations du diététicien de la base de Balad, plutôt tendance à grossir à partir de 2005¹¹². Russ Vaughn surnomme la population militaire vivant à l'intérieur de ces bases les « Fobbits » qui, à l'instar des « Hobbits » du Seigneur des Anneaux de Tolkien¹¹³, évoluent tranquillement dans leur village sous la terre sans jamais en sortir.

Like Hobbits true Fobbits live in buildings protected by dirt. The earth is packed into sand bags or Hesco barriers. More fortunate Fobbits have concrete blast walls around their dwellings. The Fobbits quiet lives are only disrupted by the occasional rocket or mortar attack. The more adventuresome of the species ventures out into the world driving a wide assortment of wheeled and tracked armor.¹¹⁴

L'armée américaine communique peu avec la population irakienne. Son nombre d'interprètes est minime. Les Irakiens sont de cette façon contrôlés, sans véritable communication « verbale ». Les soldats sont alors perçus davantage comme des occupants que comme des libérateurs. Ce manque de contact influence également l'attitude des soldats américains. En effet, il n'est pas rare de les entendre dire que le seul moyen de communiquer avec les Irakiens est l'étalage de la « force ». Cependant, devant les besoins impératifs en matière de sécurité : la protection des nombreux convois logistiques¹¹⁵, la protection des infrastructures critiques et des travaux de reconstruction, et le refus de la passivité face à la guérilla, imposent cependant de sortir des FOB. Au courant de 2003, les unités de l'Army mettent en place un système de quadrillage urbain à l'aide de patrouilles, de points de contrôle (check points) fixes et mobiles, de bouclages, de fouilles et de forces de réaction rapide (Quick Reaction Force, QRF). Les raisons sous-jacentes à l'instauration de ces méthodes sont de rassurer la population, de reprendre l'initiative contre l'insurrection en essayant de la dissuader et, si elle n'est pas dissuadée, de la détruire. Ces actions sont directement héritées des missions dans les Balkans, et les

¹¹² Thomas E Ricks, *Fiasco.L'aventure américaine en Irak* Paris, Michalon , 2008, p. 417.

¹¹³ Tolkien ayant rédigé momentanément son œuvre après son expérience de la Première Guerre mondiale, on peut constater dans sa série d'ouvrages l'influence de son passage dans les tranchées.

¹¹⁴ Russ Vaughn, « Letters From Iraq: Fobbits! », novembre 2006, [en ligne]. <http://www.armchairgeneral.com/letters-from-iraq-part-4.htm> (Page consultée le 2 mars 2009.).

¹¹⁵ Le système de bases et de convois enfla les capacités logistiques. Afin de maintenir l'approvisionnement à la même cadence que pour assurer la rotation des pièces de rechange ou encore du carburant, c'est un flux continu d'environ 8 000 camions en provenance du Koweït qui est nécessaire chaque jour. Cette véritable marée mécanique doit être escortée par des convois militaires, ce qui draine de précieuses ressources pour la sécurisation du pays. La division multinationale Centre-Sud, alors sous commandement polonais, est obligée de consacrer plus de 20 % de ses forces à la seule protection des axes routiers et des convois provenant du Koweït. On a bien tenté de remplacer cet approvisionnement routier par l'usage important de moyens aériens. La mobilisation de tous les avions-cargos tactiques disponibles ne pouvait guère économiser plus de 350 camions par jour (soit un peu plus de 10 % du total). Voir Thomas E. Ricks, *op. cit.*, p. 256.

patrouillent sont surnommées « *DABing* », pour « *Driving Around Bosnia* » (circuler à travers la Bosnie).

La préférence très marquée pour des patrouilles en véhicule plutôt que pour des patrouilles à pieds, l'attitude rigide des soldats américains, la mise en joue systématique des passants, les conversations sans ôter ses lunettes de soleil, le port systématique du casque (pour des questions d'assurances-vie) rendent cependant le volet « immersion dans la population » très superficiel et même contre-productif¹¹⁶.

Par ailleurs, les particularités culturelles de la population irakienne sont peu respectées. En outre, il est très rare que les soldats aient reçu une formation de base sur l'histoire arabe et irakienne et sur leurs aspects culturels. La formation des soldats américains au contrôle des personnes civiles était rudimentaire. Dans la majorité des cas, ils appliquaient aux civils les procédures opérationnelles valables pour le contrôle des soldats ennemis, comme l'habitude de mettre un pied sur la tête de la personne qui se voit contrainte de s'allonger par terre¹¹⁷. Alors que les Britanniques patrouillaient à pied, faiblement armés et en béret, arme pointée vers le sol et suivant le leitmotiv « fire, smile, fire », les Américains le font avec leurs véhicules, casques et gilets pare-balles ainsi que leurs armes pointés à hauteur de la poitrine ou du visage des enfants¹¹⁸. Malgré leur supériorité matérielle, les soldats se trouvent dans une situation de sérieuse infériorité informationnelle. Ils ne parlent pas la langue, ne comprennent pas la culture et, le plus souvent, ne découvrent l'ennemi que lorsque celui-ci lui tire dessus. Les mouvements américains sont connus, ceux de l'opposant non, réalité qui n'est pas sans provoquer une certaine « paranoïa » chez les soldats, qui ne savent jamais d'où la menace peut surgir. En témoigne l'exemple d'une déclaration de Jeremy Hinzman, déserteur célèbre réfugié au Canada, qui mentionne : « À Bagdad, au printemps 2003, par crainte d'un attentat suicide, tout véhicule qui ne s'arrêtait pas après un simple signe de la main ou un tir d'avertissement était mitraillé¹¹⁹ ». D'après lui, son unité aurait, par cette pratique, tué une trentaine de civils en deux jours. Ce constat est surprenant si l'on considère que le fait qu'un militaire présente la main, paume ouverte, en signe de stop à un *check-point*, signifie dans le langage gestuel irakien : Bienvenue, avancez ! Le nombre de civils ayant

¹¹⁶ Michel Goya, *op. cit.*, p. 23.

¹¹⁷ Thomas Lindemann, « Des guerriers pour faire la paix, l'armée américaine en Irak », *Culture et Conflit*, #67

automne 2007, [en ligne]. <http://www.conflicts.org/index3114.html> (page consultée le 5 avril 2009)

¹¹⁸ Pierre Servant, *Les guerres modernes, racontées aux civils et aux militaires*, Paris, Buchet Castel, 2009, p.29

¹¹⁹ Voir le site personnel du soldat Jeremy Hinzman, [en ligne]. <http://www.jeremyhinzman.net/> (Page consultée le 6 mars 2009).

payé de leur vie cette « ignorance » culturelle de base est impossible à chiffrer¹²⁰. L'armée américaine reste donc une force impersonnelle et distante, non seulement géographiquement, mais aussi culturellement. Ce constat rejoint l'un des « paradoxes » identifiés dans le nouveau manuel de contre-insurrection conjoint de l'*Army* et des *Marines*, qui énonce sur un ton éminemment prophétique : « plus vous protégez vos forces, moins en sécurité vous serez ». « If military forces remain in their compounds, they lose touch with the people, appear to be running scared, and cede the initiative to the insurgents, if risks shared with the populace, the contact are maintained.¹²¹ »

1.2 Un nouveau Westmoreland en Irak ?

1.2.1 Un commandement sans direction

Parallèlement, à la mi-mai 2003, le commandement des Forces de la coalition en Irak change de main. Le général quatre étoiles Tommy Franks (qui ne s'est pas préoccupé outre mesure de l'après-Saddam) quitte la scène en laissant derrière lui deux pièces de théâtre (*Enduring Freedom* et *Iraqi Freedom*) aux parcours pratiquement parfaits, et dont les représentations peuvent sans complexe rejoindre les étagères de l'histoire. Son remplaçant, le général trois étoiles de division blindée Ricardo Sanchez est considéré comme l'un des officiers supérieurs les plus « conventionnels ». En effet, sa provenance institutionnelle (les blindés) n'a pas contribué à lui faire développer les sensibilités culturelles et humaines nécessaires au bon déroulement d'une campagne de contre-insurrection¹²². Le cœur de son état-major est formé de celui du V^e corps d'armée, stationné pendant des décennies en Allemagne pour préparer la lutte contre l'armée soviétique et fer de lance de l'opération « *Desert Storm* » de 1991. Sanchez voit l'Irak avec les yeux du militaire d'expérience qu'il avait été durant les guerres passées : un conflit de mouvements. Il y a, d'un côté, une partie des troupes en position de défense stationnaire à proximité des bases et, de l'autre, des forces engagées et concentrées dans des opérations massives de recherche et de destruction des éléments armés ennemis. L'étendue du terrain et les restrictions en hommes rendaient impossibles l'occupation et le maintien en permanence des soldats une fois la conquête d'une région terminée ; tout l'art reposait sur une utilisation fluide d'opérations coups de poing rendues possibles par

¹²⁰ Pierre Servant, *op.cit.*, p.32

¹²¹ David Petraeus (dir.), *The U.S Army/Marine Corps Counterinsurgency Field Manual*, Chicago, University of Chicago Press, 2008, p. 48.

¹²² Thomas E. Ricks, *op. cit.*, p. 172.

l'extrême mobilité de l'équipement américain¹²³. Comme Westmoreland, son baromètre du succès est métrique, il mesure les avancées en fonction des chiffres : nombre d'opérations lancées, d'insurgés tués ou capturés, de villes ou de villages nettoyés au lieu d'une stratégie d'ensemble. Au Vietnam, le critère principal du succès était le « body count » (décompte des cadavres amis et ennemis). En Irak, on y ajoute le nombre d'attaques de la rébellion et aussi, à l'occasion, les investissements économiques réalisés. Si ces chiffres ont le mérite d'offrir une lecture claire à l'opinion publique et aux décideurs politiques, ils ont aussi tendance à se substituer à une vision stratégique et à devenir une fin en soi. « They can develop appropriate algorithms to « disaggregate » sloppy questions, produce probabilities for various « options », and create endless « scenarios » for assorted tactical contingencies¹²⁴ ». Cette tendance à tout vouloir « mesurer » s'observe même jusqu'en 2007, date à laquelle *l'Integrated Crisis Early* (ICEWS) prend du service¹²⁵.

Un autre exemple concret caractéristique des dérives du commandement de Sanchez est la conférence de presse du général Swannack, chef de la 82^e division de parachutisme, en mars 2004, au sujet des résultats de son « tour de garde » en charge de la province d'Al Anbar (sunnite). En effet, le résumé de la situation qu'il dresse immédiatement avant d'être relevé par les *Marines* ressemble en tous points au bilan comptable d'une grande entreprise. Son principal motif de satisfaction est que ses soldats l'ont emporté sur les rebelles dans tous les accrochages. Il procède ensuite à l'étagage des actions menées par ses 18 000 hommes : 600 opérations du niveau minimum de la compagnie, 32 000 patrouilles, participation à la formation de 16 bataillons de garde-frontières ou de la garde nationale irakienne, enfin 46 millions de dollars investis dans les projets économiques. Les résultats obtenus ne font pas exception à ce festival de chiffres : arrestations de 30 cibles « à haute valeur » et de 3 500 suspects, dont 700 ont été internés (ce qui signifie que 80 % des suspects ont été arrêtés sans motif valable)¹²⁶. Devant cette

¹²³ *Ibid* p. 167.

¹²⁴ Loren Baritz, *Back Fire A History of How America Culture Led Us Into Vietnam and Made Us Fight the Way We Did*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1998, p. 47.

¹²⁵ Ce logiciel informatique est un système mis au point par la DARPA, l'agence d'innovation technologique du Pentagone. Il est capable de prévoir et de modéliser les facteurs d'instabilité et d'insurrection. Avec une marge d'erreur qui ne devrait pas dépasser les 20 %, ce logiciel doit permettre aux grands commandants de gérer leurs théâtres d'intervention. Arnaud de la Grange, Jean-Marc Balencie, *op. cit.*, p. 145.

¹²⁶ Général Swannack, « 82nd Airborne Division Commanding General's Briefing from Iraq », 10 mars 2004, [en ligne]. <http://www.defenselink.mil/transcripts/2004> (Page consultée le 4 janvier 2009)

avalanche de résultats chiffrés, les choses semblent aller dans le bon sens en Irak, puisqu'elles témoignent de dollars investis et d'impacts concrets.

En revanche, ce que ces chiffres ne disent pas, c'est qu'au cœur de la zone de responsabilité du général Swannack, soit la ville de Falloujah, ses troupes ne peuvent circuler à moins de six véhicules de combat ni stationner plus de trente minutes au même emplacement sans se faire attaquer. Ses troupes avaient pris l'habitude d'éviter la municipalité et de la surveiller de manière effacée et téléguidée. Une armée de drones *Predator*, pilotés à distance par des ordinateurs portables, en fournissait des prises de vues cinématographiques. Les sentinelles robotiques remplacent ici les éléments humains. Elles sont la traduction fidèle de cette volonté de contrôle à « distance » de sécurité exercée au moyen d'une technologie qui, par la même occasion, devient la préférence pour recueillir de l'information. « The U.S Army instinct was to seek means, including technology, to minimise frequent close contact with the local population, in order to enhance force protection, but this served further to alienate the troops from the population¹²⁷ ». Dès lors, le général Sanchez a tendance à verser dans la micro-gestion de théâtre, au lieu d'adopter une vue d'ensemble¹²⁸. La nature de son commandement est foncièrement décentralisée, de sorte qu'il n'y a pas de directive générale à laquelle tous les commandements régionaux peuvent se référer. Chaque commandant a son propre style, la planification, qui commande souvent de longues heures en réunion, a tendance à se focaliser sur les procédures plutôt que sur les effets, résultant en une structure hiérarchique hautement centralisée. Sans direction stratégique et doctrinale claire, les militaires se retrouvent sans capitaine au gouvernail.

It as if American football teams were working without playbooks, having instead to draw up impromptu unpracticed plays in the middle of the game. Without a shared operational understanding of how to deal with the situation, it was unsurprising that every unit was doing its own thing¹²⁹.

Selon un représentant du département d'État, le général est « un excellent logisticien », mais un esprit distrait qui a tendance à ne voir que des arbres et non l'ensemble de la forêt, il ne possède pas les qualités politiques et stratégiques nécessaires

¹²⁷Nigel Aylwin-Foster, « Changing the Army for Counterinsurgency Operations », *Military Review*, (novembre-décembre 2005), p. 6.

¹²⁸Thomas E. Ricks, *op. cit.*, p. 174.

¹²⁹Brian Burton, John Nagl, « Learning as we go: the US army adapts to counterinsurgency in Iraq », *Small Wars and Insurgencies*, Vol.19, n° 3,(décembre 2006),p. 313.

à un commandant américain dans cette partie du monde¹³⁰. Par extension, les relations civiles-militaires sont très tendues pendant les quinze premiers mois de l'occupation, et ce, particulièrement entre Sanchez et l'administrateur civil Paul Bremer¹³¹. Comme au Vietnam, le manque d'unité dans le commandement demeure un obstacle pour les troupes militaires présentes sur l'ensemble du territoire puisqu'il mine les besoins d'intégration des sphères politiques, économiques et militaires particulièrement nécessaires dans une situation d'insurrection¹³². Il s'établit en Irak, comme au Vietnam auparavant, une double chaîne de responsabilités entre l'action civile et l'action militaire. Les deux fonctionnant selon des lignes d'opérations distinctes sans véritable coopération, évoluant chacune dans sa propre sphère selon sa propre logique sans unification des efforts ou énergie consentis. Se combinant avec cette carence, les fonctionnaires du CPA (*Coalition Provisional Authority*), que certains rebaptisent ironiquement *Can't Provide Anything*, sont aux prises avec un roulement constant de personnel. Non seulement sont-ils confinés, pour des raisons de sécurité, à une zone extrêmement fortifiée de la capitale (la « Zone Verte »), ce qui rend la communication entre la capitale et le « terrain » difficile, mais ils sont déployés en Irak pendant une période de seulement trois mois, soit un laps de temps trop court pour pouvoir se targuer d'une quelconque efficacité : « key specialist areas left with gaps or, frequently, no succession at all. This inevitably led to loss of momentum and experience, and to confusion and dismay on the part of the Iraqis we were trying to assist¹³³ ».

Un peu plus tard, à l'été 2003, le commandement américain, avec l'aval de Sanchez, essaie de reprendre l'initiative contre l'adversaire en planifiant et en autorisant de vastes opérations à grand renfort de bouclage, de ratissage et de nettoyage, en frappant ce qu'on croit être son « centre de gravité » : son réseau de commandement, formé par les survivants de l'ancien régime. Par exemple, les opérations *Peninsula Strike*, *Desert Scorpion*, *Sidewinter* et *Soda Mountain* entrent en scène à l'été 2003. Elles comportent une série de raids qui doivent permettre, à terme, d'éradiquer des bastions présumés de loyalistes baasistes et de miliciens illégaux disséminés un peu partout dans les agglomérations urbaines et suburbaines du « triangle sunnite », identifié pour l'occasion

¹³⁰Thomas E. Ricks, *op. cit.*, p. 175.

¹³¹Rajiv Chandrasekaran, *Dans la zone verte: Les Américains à bagdad*, Éditions de l'oliviers, 2008, p. 39.

¹³²Paul Melshen, "Mapping out a Counterinsurgency Campaign Plan: Critical Consideration in Counterinsurgency Campaigning", *Small Wars and Insurgencies*, Vol.18. n° 4, (décembre 2007), p. 680.

¹³³Hylary Sinott, *op. cit.*, p. 37.

comme l'épicentre de l'insurrection. Le commandement est à la recherche de « résultats rapides », l'option des « raids » répond alors parfaitement aux résultats militaires tangibles et expéditifs qu'on recherche. Le 11 avril 2003, le général Vincent Brooks, directeur adjoint des opérations des Forces armées en Irak affirme d'emblée qu'à « aucun moment nous ne voyons les militaires américains devenir véritablement une force policière. Ce que nous faisons c'est semer les actions (militaires) nécessaires pour créer les conditions de stabilité¹³⁴ ». De passage à Bagdad en avril 2005, Donald Rumsfeld souligne que les États-Unis visent une stratégie de victoire en Irak¹³⁵. Une stratégie qui, sur le terrain, se traduit par des succès militaires à court terme au détriment des objectifs à long terme.

1.2.2 L'improvisation tactique : « rechercher et détruire », « bouclage et raiissage »

D'emblée, la machine militaire américaine déployée en Irak repose sur deux piliers qui orientent les comportements tactiques en conséquence. Le premier rejoint une réponse célèbre du général Westmoreland questionné lors d'une conférence de presse au sujet de sa réponse à l'insurrection vietcong : puissance de feu¹³⁶ ! D'ailleurs, ce n'était pas là la seule position partagée par le général en chef, puisque l'un de ses conseillers d'ajouter : « The solution in Vietnam is more bombs, more shells, more napalm...till the other side cracks up and gives up¹³⁷ ». Le deuxième pilier est celui du maintien des capacités de projection (staying power), qui implique aux troupes de rester proactives, c'est-à-dire de garder le contrôle des événements¹³⁸. Ce sont ces deux piliers qui sont à l'origine du choix de ne pas rester inactif face à la montée en force de l'insurrection qui s'observe dès l'été 2003. La revue *Quadriennial* de 2006 admet qu'il y avait à ce moment au sein de l'armée une préférence pour « la manœuvre cinétique à grande échelle » et une focalisation sur « l'élimination des insurgés » et non sur la « protection » de la population¹³⁹. Ces deux options sont considérées comme les deux voies possibles à adopter lors d'une situation d'insurrection. De 2003 à 2005, c'est clairement le choix d'une offensive orientée vers les insurgés qui est identifiée comme la clé du succès.

¹³⁴ Thomas Lindemann, *op. cit.*

¹³⁵ « National Strategy for victorien in Iraq », novembre 2005, p. 3, [en ligne]. <http://www.washingtonpost.com/wp-srv/nation/documents/Iraqnationalstrategy11-30-05.pdf> (Page consultée le 4 novembre 2008.).

¹³⁶ Max Boot, *op. cit.*, p. 292.

¹³⁷ Randall G. Sparks, *op. cit.*, p.16.

¹³⁸ Alexandra De Hoop Scheffer, *op. cit.*, p. 75.

¹³⁹ DOD, *Quadriennial Defense Review*, *op. cit.*, p. 10.

L'approche directe ou « cinétique » vise à cibler les capacités militaires de l'adversaire, à mener ou à poursuivre le combat, ou encore à entacher sa détermination à résister¹⁴⁰. Au final, l'objectif qui est poursuivi vise l'attrition de l'opposant. Au Vietnam, les commandants militaires désignaient l'attrition comme « le point de non retour », celui où le nombre d'ennemis tués outrepassa les capacités de l'adversaire à les remplacer ou encore cause suffisamment de pertes à l'ennemi, de manière à lui faire comprendre que toute résistance supplémentaire est vaine, lui faisant miroiter l'inaccessibilité d'une victoire¹⁴¹.

L'attrition alimente une analyse qui tente l'imposition d'un coût, d'une punition pour quiconque rejoint les rangs des rebelles ou embrasse leur cause. Cette stratégie privilégie un puissant rapport de force dans le bras de fer militaire qui l'oppose aux insurgés. La guerre d'attrition se veut une offensive constante, régulière et indéfiniment répétée. Elle accable l'adversaire par un feu continu, où l'on essaie de gagner par la répétition inlassable du roulement des opérations ce qu'on ne saurait gagner en une fois contre l'ennemi, pariant sur son extinction lente plutôt que son effondrement soudain. Lors d'une entrevue à ce sujet, les propos véhiculés dans la bouche du président ne laissent aucune ambiguïté : « Si certaines personnes en Irak pensent que les conditions sont telles qu'ils peuvent nous attaquer, ma réponse est claire :Tentez pour voir¹⁴² !» Les méthodes employées principalement par l'armée de terre ou encore par l'armée de l'air sont de parfaits exemples de « search and destroy » ou de ce qui pourrait nominalement être qualifié de tactique du *Terminator*, avatar de science-fiction issue de l'imaginaire de James Cameron. Le *Terminator* est un organisme cybernétique programmé pour rechercher sa cible coûte que coûte et la détruire. Les comportements tactiques que cela présuppose impliquent « a strong focus on raiding, cordon and search and sweep ops throughout : the one day brigade raid is the preferred tactic¹⁴³ ». La figure emblématique du « raid » devient la prescription tactique livresque des opérations de stabilisation. Les raids permettent de combiner la puissance de feu, l'effet de choc, de surprise et d'initiative, la vitesse d'exécution et la sûreté. Les « raids » sont une fidèle exécution de « l'école de la frontière fermée » (*close-border school*), adepte des missions punitives à

¹⁴⁰ Jeffrey Record, « Why the Strong Lose », *Parameters*, Vol.35, (hivers 2005-2006), p. 19.

¹⁴¹ Dale Andrade, « Westmoreland was right: learning the wrong lessons from the Vietnam War », *Small Wars and Insurgencies*, vol. 12, n° 2, (juin 2008), p. 163.

¹⁴² Thomas E. Ricks, *op. cit.*, p. 172.

¹⁴³ Nigel Aylwin-Foster, *op. cit.*, p. 5.

distance sans occupation du terrain à long terme. On observe une préférence pour des actions telles que : l'investissement des maisons, des arrestations indiscriminées de masses et la détention en grand nombre de personnes suspectées de participer ou de fournir un havre aux rebelles¹⁴⁴. Le problème avec ce genre d'opérations agressives est qu'elles sont imprécises, offensives, impopulaires chez la population hôte et contre-productives. De plus, elles permettent d'assurer un contrôle transitoire, aléatoire et non permanent du territoire. Elles débouchent sur une exaspération perverse qui oxygène la violence insurgée. Selon le capitaine Brian Healy, commandant d'une compagnie d'infanterie à la fin de l'été 2003 :

Les dernières six semaines, nos patrouilles sont devenues plus agressives, plus fréquentes. Au lieu de rechercher qu'une seule maison, nous recherchons et frappons la rue entière. Lorsque vous conduisez un raid ou une opération de nettoyage, en cours de route vous détruirez les portes à coups de pied en plein milieu de la nuit afin de mettre la main sur le mauvais garçon convoité. Le fait est qu'en violant de la sorte l'espace privé des civils irakiens (d'autant plus s'il s'agit de la mauvaise porte et de la mauvaise maison), vous vous trouvez à humilier l'homme de l'endroit sous les yeux de sa famille dans une culture où l'honneur familial se trouve au premier plan¹⁴⁵.

Dans ce type de société, l'homme ainsi spolié et déshumanisé n'a d'autre choix que de réclamer restitution, et l'un des moyens possibles consiste à joindre une cellule insurgée et à se porter volontaire pour placer une bombe sur le bas-côté de la route. « Aux yeux de l'armée, les Irakiens n'étaient pas des être humains mais des terroristes, des kamikazes, des bougnoules du désert et de la racaille. Un capitaine admet avoir toujours inculqué à ses soldats que tuer n'est pas répréhensible pour l'idéal de la liberté¹⁴⁶ ». Certains commandants présents sur le terrain s'avèrent particulièrement imbibés de cette philosophie militaire classique inscrite dans le bagage génétique de la philosophie guerrière des États-Unis. L'un des apôtres de cet évangile a sans nul doute été le major général Ray Odierno, commandant de la 4^e Division d'infanterie, qui embrasse une posture combative dans ses zones de déploiement. Il s'agit de l'un des regroupements militaires qui se distinguera le plus par sa brutalité. C'est la division « frustrée » de l'*US Army* qui n'a participé à aucune opération américaine majeure depuis trente ans¹⁴⁷. La Deuxième guerre du golfe devait être pour ses hommes une occasion de grande gloire. Si ce n'eut été du refus turc de laisser utiliser son territoire par les Américains pour l'invasion, cette décision a obligé la division à se faire transférer au sud et à intervenir

¹⁴⁴ Alastair Finlan, *op. cit.*, p. 11.

¹⁴⁵ Thomas E. Ricks, *op. cit.*, 2006, p. 238.

¹⁴⁶ Thomas Lindemann, *op. cit.*, p. 8.

¹⁴⁷ Michel Goya, *op. cit.*, p. 28.

une fois l'action passée. Alors qu'elle procède à son déplacement du sud vers le nord une fois la conquête terminée, elle adopte une position très agressive, frisant la manœuvre de combat. Aussi, les *Marines* qui occupent la ville de Tikrit sont-ils frappés de stupéfaction d'observer les hélicoptères de la 4^e DI tirer sur du matériel ennemi abandonné, et ce, même lorsqu'il est proche des populations ou encore des forces « amies »¹⁴⁸. L'artillerie, fidèle à l'idée que la puissance de feu constitue la réponse appropriée, est systématiquement utilisée, notamment pour riposter aux tirs de mortier¹⁴⁹. Le comportement d'Odierno sera même sujet de litige avec le commandant du corps des *Marines*, le major général James Mattis, qui emploie le terme « cow-boy » lorsqu'il est appelé à commenter l'attitude de son congénère¹⁵⁰. Odierno transmet quelques-unes de ses idées dans un article de la revue *Field Artillery*, en 2004. Il y fait mention du fait que ses troupes ont été l'objet de trois fois plus d'attaques entre juin 2003 et janvier 2004 que le reste du théâtre irakien combiné. Sa réponse est claire : puissance de feu.

Nous avons utilisé notre Paladin (un obusier de 155 millimètres autopropulsé de la compagnie Howitzer) tout le temps où nous y étions. La plupart des nuits, nous pratiquions des tirs de « harcèlement » et « d'interdiction » destinés à priver l'ennemi de l'initiative de se déplacer et d'opérer librement sur les zones de contrôle de nos troupes. Voilà ce que j'appelle une contre-insurrection proactive¹⁵¹.

Ses conclusions défendent l'idée que l'artillerie joue un rôle important dans les opérations de pacification en Irak. Cela traduit limpидement les règles d'engagement américaines dans ce pays. Lorsque les troupes sont attaquées au mortier par des tireurs embusqués ou encore par des lance-roquettes RPG, elles font usage d'un radar de location ou encore d'un laser pour retracer la provenance de l'attaque. Une fois l'origine du coup de feu quadrillé, elles font appel à l'artillerie pour arroser la zone identifiée, et ce, même si l'endroit en question est densément peuplé ou s'il s'agit d'un quartier résidentiel¹⁵². En somme, le général Odierno s'inscrit dans la plus pure tradition des officiers américains ; sa mission première et son objectif prioritaire sont la protection de ses propres troupes, même au détriment de la sécurité de la population irakienne. Les pratiques et les vues énumérées ci-haut ne sont pas là les seuls apanages du général Odierno. Comme le signale Colin Gray, elles font même partie d'une longue tradition de la culture militaire américaine voulant qu'une machine puisse remplacer l'humain. « It has long been the

¹⁴⁸ Thomas E. Ricks, « It looked weird and felt wrong », *Washington Post*, 24 juillet 2006.

¹⁴⁹ *Ibidem*

¹⁵⁰ Thomas E. Ricks, *Fiasco*, *op.cit.*, p. 233.

¹⁵¹ *Ibid*, p. 234.

¹⁵² Alastair Finlan, *op. cit.*, p. 12.

American way in warfare to send metal in harm's way in place of vulnerable flesh [...] U.S artillery very extensive practice of conducting unnamed harassment and interdiction fire¹⁵³».

Ces « dérives » sont observées par une multitude d'acteurs autres que ceux de la 4^e division. Par exemple, la mise en place, dans la plupart des *check points* ou des bases avancées américaines d'une localisation franche de 100 pieds, baptisée « zone d'exclusion » ou *kill zone*. Ces lieux défendent à toute personne de s'en approcher sous peine de mort immédiate sans aucun magistrat ni juré, seulement soumis au courroux du bourreau faisant office de spadassin. Ainsi, sont instaurées en Irak des « *free-fire zones* » où il s'agit simplement de tirer à vue sans cible clairement identifiée, dans l'espoir que le vecteur (balles, obus, bombes) puisse toucher un ennemi dans la foulée¹⁵⁴. Des statistiques révèlent qu'il faut une moyenne de 300 000 cartouches pour tuer un seul rebelle en Irak¹⁵⁵. Le 12 septembre 2003, à Falloujah, au cours d'une patrouille de nuit, une section de parachutistes américains se croit en danger et tire des milliers de cartouches pendant une heure et tue huit policiers irakiens, pris dans le feu de l'action pour des agresseurs¹⁵⁶. Pour reprendre l'expression du journaliste Sean Rayment, les Américains « tirent d'abord et posent les questions ensuite »¹⁵⁷. En novembre 2004, lors d'une autre opération de nettoyage, l'armée américaine tire quarante coups d'artillerie de calibre 155 mm. La plupart des armées considèrent parcel tir comme « significatif ». En revanche, lors du briefing de l'opération, le commandant local de la force en charge de l'opération considère cette action comme mineure, au point de ne même pas en faire rapport au commandement central¹⁵⁸. Lors du siège de la première bataille de Falloujah, un « sniper » rebelle réussit à bloquer une compagnie de *Marines* pendant six heures en demeurant embusqué dans un bâtiment administratif. Pour en venir à bout, il faudra 30 000 munitions de petit calibre, 10 obus de 120 mm de char Abrams, 35 obus d'artillerie de 155 mm et 4 bombes larguées depuis un F-18¹⁵⁹.

¹⁵³ Colin'S Gray, « Irregular enemies and the essence of strategy : can the American way of War adapt ? », *Strategic Studies Institute*, mars 2006, p. 11, [en ligne]. <http://www.strategicstudiesinstitute.army.mil/> (Page consultée le 20 mars 2009.).

¹⁵⁴ Max Boot, *op. cit.*, p. 301.

¹⁵⁵ Michel Goya, *op. cit.*, p. 24.

¹⁵⁶ *Ibidem*.

¹⁵⁷ Sean Rayment, « US Tactics condemned by british officers », *The Daily Telegraph*, 11 avril 2004.

¹⁵⁸ Nigel Aylwin-Foster, *op. cit.*, p. 4.

¹⁵⁹ Michel Goya, *op. cit.*, p. 111.

1.2.3 Des succès tactiques à l'impasse stratégique

Cette application brutale et meurtrière trouve l'occasion de s'exprimer dans la ville de Falloujah. En avril 2004, après le lynchage de quatre sous-traitants de la firme de sécurité privée *Blackwater*, 1 300 Marines coordonnent l'assaut de la ville, qui doit permettre, à terme, de redonner la souveraineté et le contrôle effectif au gouvernement de l'autorité provisoire. Falloujah est le symbole du dégoût et du rejet de l'occupation. Le quadruple homicide sanctionne l'opinion que la ville doit être châtiée. Depuis avril 2003, l'Amérique fonde son pouvoir sur la possession et non sur la relation. Une autorité coercitive implique l'habileté à poursuivre et à détruire les fragments toxiques. L'épopée des *Marines* dans les contrées des marécages urbains de Falloujah canalise, en avril 2004, tout ce qui fonctionne mal dans la stratégie américaine privilégiée jusqu'alors. Elle est l'œuvre accomplie de la toile anti-insurrectionnelle qui joue ici sa représentation maximale ; l'heure est à un premier vernissage. Une fois les nouvelles de la tuerie passées à la télévision américaine, l'ensemble du corps politique du pays, combiné à la volonté de Bremer, accordent leurs voies pour plaider pour une contre-attaque massive et vigoureuse¹⁶⁰. Comme le relate le général Bing West dans son ouvrage *No True Glory*, Bremer, Sanchez, Abizaid (responsable du commandement central du CENTCOM), la Maison-Blanche et le CAP ont réagi d'une manière émotionnelle en ordonnant une attaque à grande échelle, et ce, malgré l'avis contraire des *Marines*. En effet, Mattis désire une opération de police échelonnée sur un laps de temps plus flexible, le renseignement disposant des photos, noms et adresses de quelques responsables présumé¹⁶¹. Ce qui se passe dans la cité irakienne séditeuse est perçu par Washington en termes de capacités militaires et de rapports de force. Dans cette perspective, la force physique est le seul moyen utilisé pour punir ou modifier les permutations de l'environnement politique. L'habileté à influencer, à protéger ou à user de coercition est interdépendante et complémentaire à celle de réprimer, de détruire ou d'intimider, les uns devenant les moyens des autres¹⁶². L'opération *Vigilant Resolve* est lancée le 4 avril. Après trois jours de combats, la coalition ne contrôle que 25 % de la ville. Il faut cinq jours d'assauts avant qu'un cessez-le-feu ne soit proclamé, le 9 avril. L'offensive sur la cité occasionne la perte de 31 *Marines* et d'un nombre estimé entre 600 et 800 insurgés, à

¹⁶⁰ Thomas E. Ricks, *op. cit.*, 2006, p. 332.

¹⁶¹ Bing West, *No True Glory, A Frontline Account of the Battle for Falloudja*, New York, Bantam Books, 2005, p. 58.

¹⁶² Alice Hills, « Fear and Loathing in Falloudja », *Armed Force and Society*, (juillet 2006), vol. 32, n° 4, p. 629.

partir duquel il est difficile de départager le nombre de civils. La bataille a eu lieu sans cautionnement de l'autorité provisoire irakienne et sans la moindre consultation avec les alliés internationaux. La guerre qui s'y livre en est une qui se gagne rue par rue et maison par maison¹⁶³, la résistance des insurgés étonnant beaucoup¹⁶⁴. Comme le mentionne Carter Malkasian dans son article, l'offensive américaine démontre toute l'inefficacité de ce qu'il nomme le « signal resolve », soit la propension à résoudre les problèmes par de massives opérations coups de poing. Effectivement, l'attaque a pour conséquence de galvaniser le mécontentement populaire de la population envers la présence américaine. Devant ce soulèvement de masse, même les membres du gouvernement de l'autorité provisoire condamnent vivement l'opération¹⁶⁵.

À la lecture du bilan final des deux premières années d'occupation et d'opérations de pacification, il est révélateur d'observer un engorgement du système carcéral. Les différentes opérations entraînent des arrestations de masse de plusieurs milliers de civils irakiens, dans le but de poursuivre une poignée d'insurgés, alors que le ratio historique enseigne que la proportion des insurgés présents parmi la population est de moins de 5 %¹⁶⁶. Ainsi, les milliers de raids entraînent plusieurs milliers de détentions aléatoires et arbitraires. Après seulement huit mois d'occupation, c'est près de 30 à 40 000 Irakiens qui sont détenus dans les centres de détention. Le ratio gardien/prisonniers varie entre un pour dix et un pour vingt, alors qu'il est de 1,4 pour 1 dans la paisible geôle de *Guantanamo Bay*. À la seule prison d'Abu Ghraib, symbole de la persécution tortionnaire de l'ancien régime spécialement ré-inaugurée pour l'occasion par manque d'espace pour « stocker » les indésirables, 85 à 90 % des détenus le sont sans aucune preuve tangible en provenance du renseignement ou encore des interrogatoires. Le

¹⁶³ Le 2 avril, les trois bataillons de Marines mettent en place des *checkpoints*, de manière à établir un cordon de sécurité tout autour de la ville. Seules les fournitures médicales sont permises d'entrée, et les hommes en âge de combattre peuvent quitter la ville seulement s'ils sont accompagnés de leur famille. Les bulldozers débutent l'édification de monticules de terre aux points d'accès clés de la zone. Pour un exposé détaillé de la bataille de Falloudja, voir Vincent Foulk, *The Battle for Falloudja, Occupation, Resistance and Stalemate in the War in Iraq*, Caroline du Nord, McFarland and Company Publisher, 2007, p. 22 à 27.

¹⁶⁴ Les Marines constatent que les insurgés se servent d'ambulances ou de voitures de police comme transports de livraison pour les munitions ou encore pour véhiculer des troupes vers les positions de combat. Sur la centaine de mosquées de la ville, 77 d'entre elles ont servi d'entrepôt ou de forteresse. Les rebelles font manœuvre en groupe, variant d'une dizaine d'individus à une centaine, coordonnant leur attaque, appuyant leurs offensives ou leurs retraites par des tirs de mortiers ou de roquettes RPG et érigeant des barrages de voitures à dessin de gêner l'avancée des chars d'assaut et autres véhicules blindés de soutien aux troupes. Voir Bing West, *op. cit.*, p. 66.

¹⁶⁵ Carter Malkasian, "Signaling resolve, democratization, and the first battle of Fallujah", *Journal of Strategic Studies*, Vol.29, n° 3, (2006), p. 424 et suivantes.

¹⁶⁶ Kalev I. Sepp, « From Shock and Awe to Hearts and Minds: The Fall and Rise of US Counterinsurgency Capability in Iraq », *Third World Quarterly*, vol. 28, n° 2, (mars 2007) p. 219.

numéro deux de la *Military Intelligence* en Irak, le colonel Noltz, indique clairement qu'il faut briser les prisonniers rebelles afin de protéger les soldats américains d'attaques futures¹⁶⁷. On rapporte des viols, des prisonniers battus, l'obligation pour les détenus de simuler des pratiques homosexuelles (interdites par la loi islamique) ou l'emploi de chiens (animaux impurs) pendant les séances d'interrogatoires¹⁶⁸. En fait, les prisons irakiennes deviennent des fabriques en série d'insurgés¹⁶⁹.

D'un point de vue global, les opérations de pacification lancées au courant de l'année 2003 et 2004 sont grandement réactionnaires. Sur quelques 127 missions enregistrées entre mai 2003 et mai 2005, 94 % de ces actions l'ont été en réaction aux activités insurgées, seulement 6 % d'entre elles ont été spécifiquement dirigées afin de créer un environnement sécuritaire pour la population¹⁷⁰. Pour autant, malgré ces coups de force consommés par l'armature militaire insurgée, la guérilla ne semble pas fléchir. Il est même observé une augmentation du nombre d'attaques au courant de 2004 et de 2005 : 400 par semaine au printemps 2004 à plus de 600 à la fin de 2005. La stratégie d'attrition projetée sur les rebelles est pourtant significative : d'août 2004 à janvier 2005, ces derniers ont perdu chaque mois plus de 2500 tués ou prisonniers¹⁷¹. L'insurrection estimée à un volume constant de 15 à 20 000 combattants a été détruite plusieurs fois depuis mai 2003, date à laquelle les grandes opérations de nettoyage commencent. Il y a donc une régénération constante de l'hydre, autre paradoxe relevé dans le manuel de contre-insurrection : « parfois, plus vous utilisez la force, moins efficace elle devient¹⁷² ». Un usage disproportionné devient contreproductif dès lors qu'il crée la possibilité pour les insurgés de transformer l'action militaire initiale en opération de propagande qui n'a de cesse de renforcer ses cohortes de volontaires. L'entêtement à se cantonner dans une vision traditionnelle du champ de bataille a mené l'Irak au bord de la guerre civile. Parallèlement au siège de Falloujah, les soldats américains attaquent l'armée du Mahdi de Moqtada al Sadr, des combats font rage à Ramadi, à Bagdad, Kut et Najaf. L'ensemble du triangle sunnite semble hors de contrôle et laisse en suspend une question déterminante: Quelle sera la suite des événements ? En raison de cette cascade

¹⁶⁷ Thomas E. Ricks, *op. cit.*, p.277.

¹⁶⁸ Gregory Hooks, Clayton Mosher, « Outrages against personal dignity: rethinking abuse and torture in the war of terror », *Social Forces*, Vol. 83, n° 4, (juin 2005).

¹⁶⁹ Thomas E. Ricks, *op. cit.*, 2006, p. 199 et 261.

¹⁷⁰ Nigel Aylwin-Foster, *op. cit.*, p. 5.

¹⁷¹ The Brookings Institution, *op. cit.*

¹⁷² David Petraeus (dir.), *op. cit.*, p. 48.

de mauvaises décisions et d'une vision stratégique erronée, il convient d'examiner quelques pistes d'explications qui pourraient permettre de comprendre pourquoi les militaires américains, principalement l'armée de terre, se sont avérés aussi inadaptés à la nature du conflit. Un premier élément de réponse se trouve peut-être dans la culture stratégique dominante foncièrement axée sur la guerre conventionnelle.

B. L'origine de l'inadaptation : la culture stratégique

2.1 La culture stratégique comme cadre analytique

2.1.1 Définitions et concepts

Comme nous l'avons mentionné dans les lignes précédentes, les premiers mois de l'occupation américaine en Irak ont été ponctués de plusieurs erreurs qui ont mené à l'élaboration de stratégies contre-productives. L'un des arguments qu'il est possible de défendre pour expliquer ces errances est celui de l'effet d'attraction de la culture stratégique qui domine tous les échelons de l'ensemble de l'establishment militaire des États-Unis. Comme nous le verrons, cette culture stratégique a un effet normatif sur l'ensemble des organisations qui composent l'arborescence du département de la Défense, particulièrement pour l'Army et l'Air Force. Il existe un foisonnement d'approches et de définitions différentes lorsqu'il est question de culture stratégique¹⁷³. La culture stratégique n'est pas une variable neutre mais plutôt un instrument de contrôle, un outil qui assure la fixité d'un système mental. Elle s'infiltré lentement, tel un serpent, entre les espaces cognitifs de la communauté à qui elle s'adresse, la couronnant apathiquement de ses dogmes somnifères.

L'hégémonie touche à la production de la légitimité, à la cooptation des rivaux, à la domination de la bourgeoisie et à la construction d'un réseau culturel intégratif par lequel les classes laborieuses et les groupes subalternes sont absorbés dans une structure politique qui fait le pont entre les antagonismes historiques au sein de la société¹⁷⁴.

À l'intérieur de cet esprit, la culture n'est pas une variable neutre ; elle est l'effet réflexif des rapports de pouvoir et de domination qui structurent la société¹⁷⁵. Dans cette perspective, la culture fonctionne comme une idéologie pour neutraliser la prémonition du danger et convertir cette peur en une source de puissance et de profit pour ceux qui contrôlent les institutions sous lesquelles nous vivons¹⁷⁶. Quant à elle, l'école causale ou « culturaliste », celle que nous utiliserons pour notre mémoire, est influencée directement par l'école constructiviste des relations internationales. Dans ce diagramme :

¹⁷³ Pour un panorama complet de ces différentes approches, voir le chapitre 1 du livre de Stéphane Roussel. Stéphane Roussel (dir.), *Culture stratégique et politique de défense : L'Expérience Canadienne*, Montréal, Athéna, 2007

¹⁷⁴ Bradley S. Klein, "Hegemony and strategic culture: American Power Projection and Alliance Defense Politics", *Review of International Studies*, Vol. 14, n° 2, (1988), p. 134.

¹⁷⁵ Stéphane Roussel (dir.), *op.cit.*, p. 26.

¹⁷⁶ Robin Luckham, "Armement Culture", *Alternatives*, Vol.10, n° 1, (été 1984), p. 4.

les racines profondes du comportement sont moins le fruit de conditions dites « objectives », c'est-à-dire technologie, capacités matérielles, niveau de la menace extérieure ou même structure organisationnelle, que de facteurs intersubjectifs, comme l'identité et les interactions sociales, lesquelles structurent les institutions et les intérêts des acteurs¹⁷⁷.

À ce titre, Alexander Wendt, Peter Katzenstein et Ronald Jepperson considèrent que l'environnement culturel ne détermine pas seulement les motivations derrière des comportements différents de la part des États, mais aussi le caractère fondamental de ceux-ci, à savoir l'identité¹⁷⁸. L'identité s'appuie, d'une part, sur la perception des intérêts des acteurs dans un contexte donné et, d'autre part, elle tente de définir les moyens qui seront jugés nécessaires pour parachever la défense de ses nécessités. Au final, la culture stratégique peut être analysée d'après trois niveaux d'analyse : national : l'unité qui est privilégiée est celle de l'État ou de la « nation » dans son ensemble ; subnational : dans lequel la culture est perçue comme l'attribut d'un groupe plus restreint qui s'organise à l'intérieur de l'État (les organisations militaires) ; international : qui, par exemple, tend à démontrer l'impact et le rôle d'une culture politique globale sur le comportement des États en matière de sécurité¹⁷⁹. Pour les besoins de notre étude, le niveau subétatique sera privilégié.

Le concept de culture stratégique avance que les différentes communautés ont différentes préférences stratégiques enracinées très tôt dans l'expérience normative de l'État. Elle est influencée à différents degrés par la philosophie, la politique, et différentes caractéristiques cognitives de l'État et de ses élites¹⁸⁰. Il n'y a pas de pénurie de définitions du terme « culture ». Plusieurs d'entre elles la ramènent à une série d'images semi-conscientes ou inconscientes permettant de produire des « codes » ou des « scripts » qui filtrent la définition de l'environnement extérieur. Ces codes, ces images et ces scripts constituent le bastion du concept de culture, que Clifford Geertz's définit comme « a system of inherited conceptions expressed in symbolic form by which men communicate, perpetuate and develop their knowledge and attitudes towards life¹⁸¹ ». Dans pareille conceptualisation schématique, la culture est une carte mentale capable d'influencer les

¹⁷⁷ Stéphane Roussel (dir.), *op.cit.*, p. 28.

¹⁷⁸ Peter J. Katzenstein, *Cultural Norms and National Security: Police and Military Power in Postwar Japan*, New York, Ithaca, 1996, p. 33

¹⁷⁹ Stéphane Roussel (dir.), *op. cit.*, p. 30 à 33.

¹⁸⁰ Alistair Johnston, *Thinking about Strategic Culture*, International Security, (printemps 1995), p. 34.

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 44.

comportements. Elle le fait en limitant les options et en déterminant comment les membres (les agents) comprennent et réagissent à leur environnement respectif. En situant l'argumentation au niveau stratégique, la culture est un milieu idéationnel qui limite les choix comportementaux, elle module certaines actions préétablies et favorise une certaine forme de combat ou de culture organisationnelle. La définition de la culture stratégique donné par Alistair Johnston peut se résumer en ces quelques mots : un système de symboles intégrés (structures argumentatives, langages, analogies, métaphores) qui agit pour établir l'omniprésence stratégique de longue durée en formulant des préférences de concepts en ce qui a trait au rôle et à l'efficacité de la force militaire dans les affaires internationales avec une telle aura d'efficacité que les préférences stratégiques semblent particulièrement réalistes et efficaces¹⁸².

Par conséquent, la culture stratégique peut être influencée par une large gamme de facteurs : le style national, la technologie, la géographie ou encore les modes de pensée et d'actions à l'égard de l'utilisation de la force. De ce fait, les élites socialisées, par le biais de différentes cultures stratégiques, choisiront des options différentes face à des paramètres identiques, puisque la manière dont cette communauté interagit avec son environnement s'avère « construite ». Construire est toujours en même temps reconstruire en décalant, et toute répétition se fait dans la différence : que cela s'appelle « se reproduire » ou « autopoïèse », c'est un continuum, un ensemble d'événements qui se succèdent de façon continue¹⁸³. En somme, la culture stratégique peut être représentée par une sorte de « matrice » produisant une vision du monde commune pour ceux qui y sont connectés. Dans leur ouvrage sur l'impact soulignant l'interaction entre la technologie et l'humain, les auteurs Jan Li. Harris et Paul A. Taylor utilisent le concept de « matrice », entendu dans le sens culturel du terme. Dans pareil cas de figure, la matrice se définit comme « the substance, situation or environment in which something has its origin, is embedded or takes its form from the womb [from mater (mother) also providing the source of matter]¹⁸⁴ ». L'identité qui s'y dégage en est une qui provient du collectif, un

¹⁸² *Ibid.*, p. 46.

¹⁸³ Le terme autopoïèse vient du grec *auto* (soi-même) et *poiësis* (production, création). Il définit la propriété d'un système de se produire lui-même (de se maintenir et de se définir lui-même). Le terme fait référence à la dynamique des structures en équilibre instable, c'est-à-dire des états organisés (appelés structures dissipatives) qui restent stables pendant de longues périodes, en dépit de la matière et de l'énergie qui passe au travers.

¹⁸⁴ Jan Li. Harris et Paul A. Taylor, *Digital Matters: Theory and Culture of the Matrix*, New York, Routledge, 2005, p. IX.

code source¹⁸⁵ définissant un paradigme hégémonique. Selon le philosophe des sciences américaines Thomas Kuhn, un paradigme « représente tout l'ensemble des croyances, des valeurs reconnues et des techniques qui sont communes aux membres d'un groupe donné »¹⁸⁶. Il s'agit d'un concept qui est universellement reconnu et qui, pendant un certain temps, fournit à toute une communauté de professionnels (les militaires) des modélisations de problèmes et de solutions. Un paradigme se diffuse à l'intérieur d'une communauté, il en est le message dominant, celui à qui tous les membres doivent adhérer. Cependant, comme l'explique Kuhn, un paradigme tient jusqu'à ce qu'il soit remplacé par un autre. Le message, l'agence culturelle qui le soutient, est donc un lieu où le changement est possible. De ce fait, la matrice de la culture stratégique compose un réseau neuronal interconnecté qui présuppose l'existence d'un émetteur, d'un message et d'un récepteur. La société, les individus et les messages qui sont produits composent un système évolutif qui, grâce à un processus de différenciation et de stabilisation, s'adapte et évolue¹⁸⁷.

La matrice culturelle stratégique est une composition de différentes pièces, cartes mémoires et sous-systèmes dont la fonction est basée sur un travail coopératif, un accès libre au programme source qui peut modifier sa composition¹⁸⁸. À ce titre, la nature du changement peut se faire de manière endogène : par des « entrepreneurs » de réformes qui s'avèrent plus sensibles que les autres à percevoir le changement, ou encore par une anomalie qui vient bousculer les habitudes des pratiques établies, ce que Kuhn affuble du terme « révolution ». Dans le sens militaire du terme, une révolution peut survenir après une victoire désastreuse ou encore par l'arrivée nouvelle d'une arme qui change toute la donne, par exemple la bombe atomique. Comme le souligne John Arquilla, la question du changement et de l'innovation dans les milieux militaires est souvent l'effet de l'utilisation de nouvelles armes ou tactiques sur le terrain.¹⁸⁹ Cette matrice culturelle, ce « réseau » en vient à acquérir une vie qui lui est propre, s'offrant même l'aptitude à la reproduction logicielle :

¹⁸⁵ Le code source employé ici se rapporte au sens informatique du terme : Le code source est la représentation dans un langage humainement compréhensible du fonctionnement d'une œuvre. Le langage est choisi initialement par l'auteur. Il peut également être standardisé, normalisé ou tout au moins reconnu et utilisé de la même manière par un ensemble de personnes.

¹⁸⁶ Thomas Kuhn, *La Structure des Révolutions Scientifiques*, Paris, Flammarion, 1983, p. 238.

¹⁸⁷ Jan L.I. Harris et Paul A. Taylor, *op.cit.*, p. 142.

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 183.

¹⁸⁹ John Arquilla, *Worst Enemy, The Reluctant Transformation of The American Military*, Chicago, Ivan R. Dee, 2008, p. 210.

passé un certain seuil de connectivité », la membrane dont les réseaux informatiques recouvrent la surface commence à « prendre vie ». Des logiciels indépendants vont bientôt « constituer des communautés computationnelles encore plus complexes, où ils traiteront l'un avec l'autre, commanderont, se disputeront les ressources, se féconderont et enfanteront spontanément des programmes¹⁹⁰.

Le réseau ainsi décrit pourrait traduire une technologisation de la pensée et des intérêts stratégiques. La spectralisation conflictuelle américaine centrée sur les conflits de haute intensité serait le fruit de « l'imaginaire sécuritaire » des forces armées, ou plutôt de ce que Joseph Henrotin désigne par un « imaginaire technologique¹⁹¹, voire une mythologie découlant de l'utilisation des technologies. Comme l'indique Jutta Weldes dans son ouvrage sur les missiles de Cuba, les intérêts émergent d'une construction des représentations d'un acteur. Les agents (États, organisations) orientent leurs comportements en fonction de leurs intérêts, qui sont eux-mêmes formés à partir d'une matière culturelle brute. Aussi, « l'imaginaire sécuritaire n'est autre qu'une construction de significations et de relations sociales bien établies à partir desquelles sont créées une représentation du monde et des relations sociales »¹⁹². On se trouve ici au cœur de ce que Cornelius Castoriadis appelait « l'imaginaire social », soit « an original investment by society of the world and itself with meaning that attributes to these real factors a particular importance and a particular place in the universe constituted by given society¹⁹³ ».

Or, le constat qui s'en dégage met en scène une technologie qui *devient* la stratégie, une stratégie qui est en train de *se technologiser*. Puisque l'objet de la puissance militaire américaine est destiné aux États nations, la technologisation apparaît telle une tension, d'autant plus permanente que le champ de l'univers des possibles technologiques ne cesse de progresser, recréant *de facto* de nouveaux imaginaires technologiques. Les victoires récentes s'étalant de la Première guerre du golfe en passant par le Kosovo et le démantèlement du régime irakien en 2003 ont contribué à réifier cet imaginaire technologique propre à la culture militaire états-unienne : des campagnes qui ne désignent plus pour les stratèges des conflits d'un temps et d'un contexte spécifiquement définis, mais un vivier nécessaire à refonder le présent, se jouant les prophètes de la post-

¹⁹⁰ Pierre Musso, *Critique des réseaux*, Paris, Presses Universitaires de France, 2003, p. 345.

¹⁹¹ Joseph Henrotin, *La technologie militaire en question : Le cas Américain*, Paris, Economica, 2008, p. 8.

¹⁹² Macleod, Alex et O'Meara, Dan, *op.cit.*, p. 205.

¹⁹³ Jutta Weldes, *Constructing National Interest: The United States and the Cuban Missile Crisis*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1999, p. 10.

modernité. Dans le monde social des chancelleries gouvernementales, les chefs militaires, les responsables politiques et les conseillers spéciaux sont les représentants officiels chargés de formuler les politiques de défense et les stratégies à employer en cas de guerre. Dans le cas qui est concerné, les élites créent un « langage officiel », un discours xénophobe à l'endroit des stratégies alternatives. Une norme émerge et s'impose, balisant des comportements socialement construits qui traduisent certaines valeurs et attentes. Ainsi, il existe un style national de la stratégie, une métanarration traduisant une *American Way of War* hautement incrustée dans la culture.

2.2. L'« American way of war »

2.2.1 Une préférence pour la guerre « conventionnelle »

Selon l'auteur Colin Gray, le recul historique du passé guerrier des États-Unis permet d'éclairer une certaine scissiparité d'un style national de la guerre. Cette culture stratégique se concrétise par un art de la guerre, une science jalousement conventionnelle. Par ailleurs, elle est agrémentée de plusieurs caractéristiques : elle est a-politique, a-stratégique, a-historique, confiante dans la résolution des problèmes, culturellement ignorante, dépendante technologiquement, centrée sur la puissance de feu, accoutumée à de bonnes conditions de vie, profondément conventionnelle, impatiente, logistiquement excellente et viscéralement allergiques aux pertes¹⁹⁴. La préférence pour les « courtes guerres rondement menées » fait son lit sur l'appréhension que ce type de conflit soit plus humain et moins destructif que les longues guerres qui s'éternisent. Les colonnes grecques de cette cosmologie particulière produisent le socle sur lequel toute l'architecture de la philosophie guerrière de l'Amérique s'érige. La puissance industrielle et la technologie sont les oxygènes de cette mentalité ; la combinaison de la « masse qui crée l'inertie » en est le catalyseur. Les doctrines de guerre deviennent des solvants dans lesquels ses différents éléments fusionnent dans un embrouillamini périodique qui renforce « l'esprit de l'offensive »¹⁹⁵. Les soldats américains sont génétiquement programmés dans leur approche et leur vision pour livrer des guerres régulières conventionnelles. Comme le souligne Colin Gray, ils sont presque essentiellement préparés pour la vraie guerre, c'est-à-dire contre une armée régulière fondamentalement symétrique¹⁹⁶, la symétrie représentant des forces armées qui combattent avec plus ou

¹⁹⁴ Charles-Philippe David, Karine Prémont, Julien Toureille, *op. cit.*, p. 123.

¹⁹⁵ Kalev I. Sepp, *op. cit.*, p. 226.

¹⁹⁶ Colin Gray, « National Style in Strategy: The American Example », *op. cit.*, p. 31.

moins les mêmes moyens et selon les mêmes règles. D'après le spécialiste Andrew Krepinevich, la vision américaine dominante des militaires de faire la guerre se base sur la perception de l'Army. Les répercussions de ce discernement s'observent directement sur la posologie de comment les troupes s'organisent et s'entraînent en vue du combat. Les caractéristiques de l'Army se divisent en deux : un ciblage sur la guerre d'intensité moyenne ou conventionnelle d'une part, et la dépendance sur un haut volume de puissance de feu dans le but de diminuer les pertes en vies humaines¹⁹⁷. Le modèle paradigmatique qui s'en dégage est celui d'une structure métaphysique géométrique qui impose une vision de la guerre en la verrouillant par le biais de stratégies classiques. L'armée accède à son intelligence depuis une physique des forces mécaniques, la bataille a sa vérité depuis une géométrie des lignes et des positions sur un front défini.

Cette vision de la guerre *transformée* n'envisage pas l'intervention contre un ennemi qui ne soit pas, peu ou prou, symétrique. Traditionnellement, le seul type de conflit qui vaille vraiment la peine d'être livré par les États-Unis est la Grande Guerre (*The Nation War*), le reste constituant des « opérations autres que la guerre » (*Operations Other Than War*), tout juste bonnes à transférer aux nations subsidiaires, afin de préserver la vraie puissance pour les engagements où ils peuvent se servir de tous leurs avantages technologiques. Il s'agit de conduire des opérations de frappes techniquement parfaites, plutôt que de savoir transformer ces opérations en succès stratégique ou, formulé autrement, il s'agit d'une fixation sur le combat plutôt que sur la guerre. L'obsession de la bataille conduit à se concentrer sur ses composantes techniques et tactiques plutôt que sur la finalité.

En aval, la planification de défense prend racine dans l'étude des capacités, se concentre essentiellement sur les équipements optimisant la mobilité, la frappe et les communications ; dépourvue de profondeur politique, cette mode capacitaire est conçue pour gagner les batailles, non pour gagner les guerres¹⁹⁸.

Fidèle à son esprit missionnaire ou « wilsonien »¹⁹⁹, selon la terminologie de Walter Russel Mead, l'engagement militaire américain suppose la croisade, et celle-ci, en retour, exige l'exaltation. Une exaltation ne peut tenir indéfiniment, puisqu'elle est soumise aux lois qui dominent l'érosion du temps. À partir de ce constat se forge le style de guerre auquel se trouvent contraints les États-Unis : il faut l'emporter vite, mobiliser les forces

¹⁹⁷ Paul Melshen, *op. cit.*, p. 674.

¹⁹⁸ Vincent Desporte, *La guerre probable, penser autrement, op. cit.*, p. 110.

¹⁹⁹ Walter Russell Mead, *Sous le signe de la Providence*, Paris, Odile Jacob, 2003.

nécessaires, frapper fort et brutalement, gagner, revenir, démobiliser²⁰⁰. Le peuple américain reste pragmatique et soucieux de la rentabilité. Selon Stanley Hoffman, pour consentir à son soutien, il doit avoir le sentiment que les résultats correspondent aux coûts de l'engagement²⁰¹. Pour les Américains, la guerre ne peut être « la continuation de la politique par d'autres moyens », fidèle à la prescription clausewitzienne. Par contre, elle leur apparaît plutôt « comme un mal à abolir, comme quelque chose dont il faut sortir le plus vite possible, un moyen de punir celui qui a osé troubler la paix²⁰² ». Selon les commentaires de Samuel Huntington, cette position s'accompagne d'attitudes extrémistes vis-à-vis de la guerre : soit que l'Amérique l'embrace avec passion, soit qu'elle la rejette totalement. La guerre y étant condamnée, jugée incompatible avec les objectifs libéraux cimentés dans la constitution ou, au contraire, justifiée comme un soutien à ceux-ci²⁰³. Si la nation prend la décision d'entrer en guerre, elle le fera en mobilisant l'ensemble de ses forces contre une autre dans un immense sursaut de vie. Il faut gagner vite donc, en aval, construire des modèles de forces qui permettent l'action rapide et brutale ; la victoire militaire rapide par l'offensive, le coup fulgurant (l'uppercut) et le retour aux préoccupations habituelles.

La formule qui se dessine se performe en puissance, visant à submerger l'ennemi sous le nombre : prendre pied, déverser la force et la puissance de feu. « D'où un concept pur de guerre comme un effort maximal de la volonté qui poursuit un anéantissement maximal de l'adversaire avec le maximum de moyens de destructions²⁰⁴ ». La technologie, loin d'amenuiser ce comportement, accentue au contraire l'effet par la rapidité de l'exécution du coup : « l'uppercut s'accroît en efficacité, parce que "l'énergie cinétique", le rapport "énergie déversée/temps d'action" s'améliore²⁰⁵ ». Cette analyse rejoint celle de Bruno Colson, qui voit dans cette puissance technologique et industrielle l'une des raisons expliquant pourquoi l'armée américaine a traditionnellement négligé l'art opérationnel : sa puissance de feu lui a toujours permis de pratiquer une stratégie de destruction²⁰⁶. Le général Jones, ancien chef d'état-major, concluait sur la question : « par

²⁰⁰ Vincent Desportes, *L'Amérique en Arme : Anatomie d'une puissance militaire*, Paris, Économica, 2002, p. 80.

²⁰¹ Stanley Hoffman, *Decisive Force*, Praeger, Westport, 1996, p. 32.

²⁰² Vincent Desportes, *L'Amérique en Armes : Anatomie d'une puissance militaire*, op.cit., p. 34.

²⁰³ Samuel P. Huntington, *The Soldier and the State*, Cambridge MA, The Belknap Press of Harvard University Press, 1998, p. 151.

²⁰⁴ Frédéric Gros, *États de violence, Essai sur la fin de la guerre*, Paris, Gallimard, 2006, p. 94.

²⁰⁵ Vincent Desportes, *L'Amérique en Armes : Anatomie d'une puissance militaire*, op. cit., p. 150.

²⁰⁶ Bruno Colson, *La culture stratégique américaine, L'influence de Jomini*, Paris, Economica, 1993, p. 258.

le passé, nous avons toujours gagné en étant plus gros, pas plus intelligents [et il expliquait] que la taille et non l'intelligence constituent notre avantage comparatif : c'est elle que nous devons exploiter²⁰⁷ ». Le principe qui se profile est clair : si vous y allez, allez-y avec tout ce que vous pouvez (*go in big*). L'un des effets synthétiques de cette émulation est l'établissement de la doctrine Weiberger-Powell présentée au secrétaire de la Défense en 1984. L'esprit qui s'y manifeste se résume à la foi des décideurs politiques et militaires que la guerre conventionnelle, avec sa clarté morale et son potentiel de résolution rapide et décisive. Flanquée de son soutien populaire et n'agissant que lorsque les intérêts des États-Unis sont clairement menacés, la doctrine est la réponse politique à la frilosité culturelle de l'Amérique à ne plus répéter le scénario du cancer vietnamien aux objectifs politiques nébuleux²⁰⁸. Faisant écho à George Washington, conseillant à ses généraux de ne s'engager dans la bataille que lorsqu'ils ont la certitude de gagner, cette doctrine stipule en particulier que l'Amérique ne doit user de la force militaire que si elle est véritablement décidée à y investir la quantité de forces nécessaires.

Pas de demi-mesure à l'avenir : si l'on prend la décision d'intervenir, de s'investir militairement, ce sera en tirant parti de l'avantage comparatif américain : la puissance et le volume. Ils devront le faire brutalement, en rassemblant d'emblée une force irrésistible, afin d'éviter le danger de ces montées en puissance graduelles qui se traduisent presque toujours par l'emploi de force insuffisante²⁰⁹. Par ailleurs, le choc et la masse sont toujours considérés comme les seules façons de parvenir à des résultats rapides lorsque l'on prend acte des postulats conceptuels de l'*Army* en 1999 : on y emploie les termes de « puissance écrasante » capable de relâcher une « létalité submergeante »²¹⁰. Le document s'inscrit en continuité avec le trait caractériel auquel on se réfère ici : le fantôme d'une machine de guerre mettant en branle une puissance non retenue mise en œuvre pour une conquête totale, empreinte digitale directement héritée de la guerre de Sécession et des guerres contre les Indiens²¹¹. L'accent placé sur la « force

²⁰⁷ Vincent Desportes, *L'Amérique en Armes : Anatomie d'une puissance militaire. op.cit.*, p. 195.

²⁰⁸ Steven Metz, "America Defense Transformation: A Conceptual and Political History", *Defense Studies*, vol.6 n° 1, (mars 2006), p. 4.

²⁰⁹ Caspar W. Weinberger, « The Use of Military Power », *National Press Club*, Washington D.C., (novembre 1984), p. 5-6.

²¹⁰ US Department of the Army, « Army Strategic Planning Guidance 99 », 1999, p. 14-15.

²¹¹ Weigley le note, les guerres indiennes ont toujours été, de part et d'autre, une lutte pour la survie. Les propos des chefs militaires sont sans ambiguïté. « Nous devons agir avec la plus grande ardeur contre les Sioux, et ce, jusqu'à leur extermination, hommes, femmes et enfants », affirme le général Sherman. Donnant consigne à ses troupes, le général Grant, encore commandant en chef de l'armée, fait savoir qu'il faut coûte que coûte maintenir les Indiens dans leurs réserves, « même si l'élimination de toutes les tribus indiennes est

écrasante »²¹² se reflète non seulement par sa présence à l'intérieur de la culture stratégique, mais aussi par son insertion dans la culture sociale.

Dans un excellent article paru dans le périodique *Armed Force Journal*,²¹³ les auteurs font remarquer les ressemblances entre la culture stratégique américaine et la popularité du jeu de football. En effet, on y retrouve (comme pour la guerre conventionnelle) les mêmes principes de direction et d'exécution centralisée : l'idée fondamentale de rassembler ses forces pour parvenir à transpercer les lignes de l'adversaire ; cet esprit expéditif de concentration de violence canalisée, orienté et encadré par des règles strictes ; s'exécutant sur un espace éminemment « fermé » et ralenti par un équipement lourd limitant la mobilité des exécutants. Paradoxalement, les « équipes de soccer » (configuration de guerre non-conventionnelle) évitent les concentrations et dispersent leurs joueurs sur le terrain, de manière à tirer parti des espaces « ouverts ». Les jeux de passes qui s'effectuent chez quatre ou cinq joueurs sèment alors la confusion chez l'adversaire. Les équipiers s'adonnent à toute une panoplie de menaces diverses, d'attaques surprises improvisées et de patience, les initiatives individuelles forçant en permanence la reconfiguration et le remodelage du jeu global par une simple action isolée. Contrairement au football, ce n'est pas la puissance qui l'emporte, mais la finesse, le mouvement libéré dans un flux continu, dynamique, permanent, la déception de l'adversaire et le maintien de la certitude visant à créer des occasions stratégiques. Dans ce jeu fluide, c'est Sun Tsu qui s'applique et non Jomini ; il permet de créer un « potentiel de situation »²¹⁴ qui évite les lignes de concentration de force.

nécessaire pour parvenir à ce résultat ». Avant la campagne de l'automne 1868, le général Sherman précise davantage ses vues : « Plus nous en tuons cette année, moins nous aurons à en exterminer l'an prochain, parce que plus je vois ces Indiens, plus je suis convaincu qu'ils doivent être tués. Leur prétention à la civilisation est tout simplement ridicule. » Le même pouvoir politique, les mêmes militaires qui venaient de se battre pour l'abolition de l'esclavage dans leur société reprenaient contre les Indiens le même schéma de guerre absolue. Les citations reprises et traduites ici sont extraites du chapitre 8 de Russel Weigley, *op.cit.*

²¹² Force utilisant les capacités économiques et technologiques afin d'engager la surpuissance de la manière la plus directe et rapide possible ; devant être appliquée de façon « décisive », menée fermement au bon endroit, au bon moment – conduit à la destruction de la capacité de combattre de l'ennemi, soit que ses forces, soit que ses moyens de les commander aient été détruits. Stanley Hoffman, *Decisive Force, op. cit.*, p. 1.

²¹³ Joel F. Cassman, David Lai, « Football vs Soccer : American Warfare in a Era of Unconventional Threats », *Armed Force Journal*, (novembre 2003), p. 49 et suivantes.

²¹⁴ Le potentiel de force permet les attaques cachées, indirectes et soudaines, décidées brutalement par des joueurs qui appliquent, plus qu'un plan centralisé, une doctrine de jeu établi à l'entraînement. Le jeu est toujours ouvert, et le défenseur ne connaît jamais vraiment l'origine de l'attaque. On retrouve ici les caractéristiques de l'adversaire irrégulier qui cherche à contourner l'avantage du fort en attendant patiemment l'occasion, par des tactiques qui amalgament les feintes et les leurres, d'aller marquer son but profondément en territoire tenu par l'adversaire au moment opportun.

2.2.2 Vitesse et technologie contournent le « brouillard de la guerre »²¹⁵

Le mode d'action pragmatique américain est largement teinté d'un certain scientisme : l'approche de l'intelligence d'un ingénieur qui circonscrit un problème à une variable très précise, dans le but de réparer la pièce défectueuse. C'est une vision cartésienne du monde, qui découpe la réalité en un puzzle de pièces interchangeables et où tout peut être mesuré, quantifié et catégorisé. Stanley Hoffmann identifie cette propension par « la pensée experte, soit « l'attrance particulièrement forte à recourir à la technique pour résoudre des problèmes d'ordre politique²¹⁶ ». La pensée experte cautionne le triomphe de la vision propre à un ingénieur. Elle vise l'efficacité, tâchant de parvenir au but par les voies les plus directes et les plus courtes, un peu à la manière d'une flèche. Ce tableau cartésien de la vision d'une problématique renforce l'absolutisme des principes : « une fois la flèche décochée (vers sa cible) toute proposition visant à en modifier la trajectoire est rejetée comme préjudiciable, sinon impossible. Et la confiance dans la flèche mène à croire qu'elle finira par atteindre sa cible même si l'on constate qu'elle a dévié de sa course²¹⁷ ».

L'exploitation de la machine est indissociable de la culture stratégique américaine. L'Amérique est une terre fertile en merveilles technologiques et elle pousse les pays à inventer et à user de machines comme substituts aux muscles²¹⁸. Les avions, pilotés ou non, les salves d'artillerie ou encore les véhicules blindés lourds ; la guerre, pratiquée de cette manière, ne devient qu'une question de procédure et de presse bouton. L'attitude des militaires américains à l'endroit de la technologie est celle d'une confiance aveugle²¹⁹. Dans ce rapport incestueux envers le monde cybernétique, l'homme devient un véhicule de transmission de la reproduction technologique²²⁰. Il y permet fécondation et évolution vers de nouvelles formes de plus en plus évoluées comme la RAM

²¹⁵ Le brouillard est employé ici selon l'utilisation qu'en a donnée Clausewitz cherchant à qualifier le caractère imprévisible de la guerre. Pour le général prussien, l'incertitude marque l'action militaire toujours entourée d'un brouillard plus ou moins épais. La multiplicité des variables, l'enchevêtrement chaotique de leurs effets, engendrent l'imprévisibilité tandis que les impondérables, les frictions, se rajoutent à l'incertitude pour faire de la guerre un phénomène non maîtrisable par les seuls effets de l'esprit et de la volonté humaines, une entreprise dans laquelle toute activité se conduit dans un milieu résistant. Vincent Desportes, *Comprendre la guerre*, Paris, Économica, 2001, p. 211.

²¹⁶ Stanley Hoffmann, *Gulliver empêtré : Essais sur la politique étrangère des États-Unis*, Édition du Seuil, 1971, p. 226.

²¹⁷ *Ibid.*, p. 217.

²¹⁸ Colin Gray, *op. cit.*, p. 29.

²¹⁹ Michael Adas, *Dominance by Design: Technological Imperatives and America's Civilizing Mission*, Massachusetts, Cambridge University Press, 2006, p. 335.

²²⁰ Jan L.L. Harris et Paul A. Taylor, *op. cit.*, p. 6.

(*Revolution in Military Affairs*) ou le *Net Centric Warfare* de Rumsfeld, dernières émules en date de cette excroissance vers ce « tout » technologique²²¹. Dans cette optique, plusieurs auteurs ne manquent pas d'examiner les apports de la « cybergologie » au domaine militaire. « Ils estiment alors que l'homme est en train de s'allier à la machine, posant ainsi la question d'une perte de contrôle de la technologie par l'informatique et l'information [...] Se dessinerait alors aussi, peu à peu une "pensée machine"²²² ». Cette situation ne va d'ailleurs pas sans inquiéter certains représentants officiels du Pentagone, comme Franklin Spinney, qui exprimait ouvertement ses inquiétudes en mai 2001 :

Comme les techno-théoristes qui ont conçu la ligne Maginot française, les penseurs du New Age voient la guerre comme un problème technique d'ingénierie que l'on peut résoudre par des merveilles techniques et non grâce à une savante concoction mal prévisible d'imagination, de hasard et de nécessité. Comme leurs prédécesseurs pendant la guerre du Vietnam, les gourous jurent que leurs technologies vont transformer la nature de la guerre [...]. Pourtant, les échecs à venir de cet élixir de techno-révolution déconnecté de la réalité du combat apparaissent clairement lorsque l'on constate notre incapacité à toucher des cibles tactiques au Kosovo²²³.

Cette croyance en la technologie permettant de percer l'immensité opaque du brouillard clausewitzien a permis aux commandants militaires de s'enivrer des images d'un champs de bataille à l'air pur, aux conditions climatiques idéales et aux données topographiques claires.

This has given us the precision strike and high-altitude unmanned aerial vehicles, and it has given some clever idea that it is within our grasp to know everything about any given 200 kilometers square, and that by so doing, we can dominate the outcome of a battle with minimal risk and central control, with a couple of smart people making the key calls²²⁴.

Ainsi, dans l'acception américaine de la science du combat, la guerre implique la mise en place d'une grille de capteur géré dynamiquement et qui tendrait à faire entrer les forces qui l'emploient dans une logique cherchant la pénétration du système décisionnel adverse, voire, ultimement, à mener une *Command and Control Warfare*. L'accent est alors mis sur les projections politicostratégiques du temps, une chronostratégie qui se traduit par l'émergence et la diffusion à grande échelle des technologies informatiques qui permettent de compresser le temps de diffusion des informations stratégiques.

²²¹ Pour des définitions et des informations sur les deux doctrines, voir Alberts, D.S., Garstka, J.J., Stein, F.P., « Network Centric Warfare, Developing and Leveraging Information Superiority », *CCRE Publication Series*, Février 2000.

²²² Joseph Henrotin, *op.cit.*, p. 55.

²²³ Vincent Desportes, *L'Amérique en Armes : Anatomie d'une puissance militaire*, *op.cit.*, p. 176.

²²⁴ Wesley Clark, *Waging modern War*, Cambridge, MA, Public Affairs, 2001, p. 433.

L'information devient une aide à la décision permettant de comprimer le temps dévolu à cette dernière²²⁵. Il faut agir et penser plus vite que l'adversaire. Selon les travaux de John Boyd, menés à la fin des années 1980, il faut créer un cycle OODA (observation, orientation, décision, action) qui cherche à contourner la loi fondamentale de la guerre, celle de l'action réciproque. Épousé de la sorte, le conflit devient la somme de l'interaction de la multitude des cycles OODA. Celle-ci reflète alors l'adaptation ou l'inadaptation des systèmes militaires antagonistes dans un continuum d'esprit, de temps et d'espace.

Celui qui a le meilleur contrôle du flux d'informations peut observer, orienter, décider et agir de façon plus opportune et mieux appropriée et, par là même, manœuvrer à l'intérieur de la boucle OODA de l'adversaire. Ce contrôle donne l'opportunité de paralyser et/ou d'exploiter les moyens d'information de l'ennemi tout en protégeant les siens propres²²⁶.

Cela ouvre la porte à une stratégie capable de littéralement prendre l'adversaire de court, de détruire ou de dilater sa boucle OODA, ralentissant et invalidant systématiquement ses réponses. L'ennemi se retrouve « désadapté » de son propre environnement. L'esprit techniciste standardise des moyens vers l'achèvement de résultats prédéterminés. La technologie commande la rationalité en lieu et place de l'individualité. Elle est un moyen visant une fin. La projection du champ de bataille se complaît dans une vision idéalisée. L'idéalisme, d'après la perspective constructiviste, se définit comme « une réalité sociale mise en place, maintenue et changée par et à travers les actions conscientes des agents humains dans le cadre de leur compréhension partagée d'eux-mêmes, de leur place dans le monde social et de leur relation avec d'autres agents humains »²²⁷. Or, comme le souligne Robert Cassidy, le fait est que l'élément de base dans la guerre est l'homme, et que, par définition, un homme sera toujours plus complexe et imprévisible que tout type de machine. « A man has intelligence, emotions and willingness²²⁸ ». Le maintien du paradigme dominant a fortement contribué à l'élaboration d'une grande maîtrise sur les champs de bataille utopiques de l'Europe et des grandes étendues désertiques du Moyen-Orient.

²²⁵ Joseph Henrotin, *op. cit.*, p. 101.

²²⁶ *Ibid.*, p. 32.

²²⁷ Macleod, Alex et O'Meara, Dan, *op. cit.*, p. 205.

²²⁸ Robert Cassidy, *Counterinsurgency and Global War on Terror, Military Culture and Irregular Warfare*, London, Praeger Security International, 2006, p. 27.

En revanche, ces caractéristiques n'ont pas produit les institutions et les cultures pouvant afficher une propension à mener des conflits de contre-guérilla ou non conventionnels. De plus, dans son étude comparative entre la culture organisationnelle de l'armée américaine et celle des Britanniques, John Nagl conclut que les Américains font preuve d'une remarquable résistance aux changements, ce dernier n'apparaissant qu'à la suite de la mise à jour d'une faiblesse particulièrement humiliante et traumatisante²²⁹. Les prédispositions organiques qui facilitent la destruction de l'ennemi plutôt que sa reconstruction, sont en fait les rayonnements ionisants de deux penseurs stratégiques qui diffusent l'oracle conceptuel et philosophique de la guerre qui imbibe la culture stratégique américaine. Le premier, un prussien nommé Carl Von Clausewitz, pense que la finalité du dessin stratégique est de déterminer le « centre de gravité » de l'ennemi pour le désarçonner ou pour l'anéantir. Le centre de gravité est primordial, puisqu'il forme « le pivot maître autour duquel dépend toute la force et les mouvements » de l'adversaire, son talon d'Achille et donc le point « contre lequel toutes les énergies doivent être dirigées²³⁰ ». Alors que pour Clausewitz la défensive est plus forte que l'offensive, l'autre père philosophique de la pensée militaire états-unienne, le suisse Antoine-Henri Jomini, est plutôt partisan du contraire : la défensive amène la dissémination de ses propres forces²³¹. L'objectif stratégique de ce dogme offensif est clair : la destruction de l'armée ennemie sur le champ de bataille. « Il faut masser vos propres moyens en un point décisif de manière à défaire une fraction de l'armée adverse en usant de la quasi-totalité de vos troupes dans l'optique d'arracher une victoire décisive²³² ». Jomini croyait en la capacité de l'homme de maîtriser le phénomène de la guerre, à le réduire à des règles d'application générales, une sorte de « *engineering mentality* »

2.2.3 Malgré l'existence des guerres irrégulières...

Ce qui est omniprésent chez l'intelligentsia militaire, c'est que l'Amérique n'a pas une grande expérience en matière de conflits irréguliers. C'est bien là le paradoxe du résultat vietnamien. Cette épreuve a été perçue comme un anathème au paradigme dominant ; les leçons apprises au cours de cette guerre n'ont pas été intégrées à la

²²⁹ Marck T. Berger, Kenneth Burgess, James Mauldin, Michael P. Sullivan, « *Déjà Vu All Over Again: Counterinsurgency and the American Way of War* », *Intelligence and National Security*, (décembre 2007), Vol. 22 n° 6, p. 921.

²³⁰ Harry G. Summers, *op. cit.*, 1982, p. 177.

²³¹ Bruno Colson, *op. cit.*, p. 196.

²³² John Nagl, *Learning to Eat Soup with a Knife: Counterinsurgency Lessons from Malaya and Vietnam*, Chicago, IL, University of Chicago Press, 2002, p. 18.

mémoire institutionnelle de l'armée²³³. Par conséquent, le mantra qui ressort de l'expédition vietnamienne est : plus jamais de Vietnam et concentration sur l'Europe. Les militaires américains se narrent une définition artificielle de la guerre qui ne se colle pas au monde réel de leur propre héritage d'ambiguës petites guerres²³⁴. Même le Vietnam ne réussit pas à changer les prérogatives de l'armée en ce qui concerne son entêtement à se préparer aux guerres générales de types européens²³⁵. Depuis la rupture constituée par cette expérience, le modèle du soldat polyvalent est devenu caduc. Cette guerre a laissé l'impression à l'armée américaine qu'elle avait été employée dans des missions pour lesquelles elle n'était pas faite. Le consensus qui en ressort est le suivant : la mission du soldat est de servir et de préparer les grandes guerres de la nation²³⁶. Un ouvrage comme celui du colonel Summers conclut que les problèmes connus au cours de cette guerre résultent d'une déviation temporaire de l'approche « à grande échelle » de la guerre au profit d'une distraction temporaire et incomplète d'une tentative de mener une stratégie de contre-insurrection²³⁷. Or, le fait est que le livre d'Harry Summers s'est retrouvé sur la liste des lectures obligatoires du *Command and General Staff College* (CGSC), sur celle de *l'Army War College* et finalement sur celle de *l'Army Professional reading list*²³⁸. Il y a donc un régime de vérité qui réussit à s'imposer, à s'autoentretenir et à se diffuser à l'intérieur de la matrice. Il dessine les pourtours du modèle idéal de la manière de conduire la guerre et balise les frontières qui mettent en place son paradigme dans une communauté donnée :

[...] c'est-à-dire les types de discours qu'elle accueille et fait fonctionner comme vrais ; les mécanismes et les instances qui permettent de distinguer les énoncés vrais ou faux, la manière dont on sanctionne les uns et les autres ; les techniques et les procédures qui sont valorisées pour l'obtention de la vérité ; le statut de ceux qui ont la charge de dire ce qui fonctionne pour vrai²³⁹.

Autre exemple de la marginalisation du système de pensée à l'endroit des petites guerres, des opérations qui s'assemblent dans l'emballage hétéroclite des missions de

²³³ Robert Cassidy, *op. cit.*, p. 99.

²³⁴ Carl Builder, *The Mask of War: American Military Style In Strategy and Analysis*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1989, p. 38.

²³⁵ James Dewar, Debra August, Carl Builder, *Army Culture and Planning in a time of Great Change*, Santa Monica, RAND Corporation, 1996, p. 26 à 28.

²³⁶ Karen O. Dunivin, « Military Culture: Change and Continuity », *Armed Force and Society*, Vol. 20, n° 4, (été 1994), p. 532.

²³⁷ Harry Summer, *op. cit.*

²³⁸ Rober Cassidy, *op. cit.*, p. 117.

²³⁹ Michel Foucault, *Dits et écrits 1954-1988*, Paris, Gallimard, 1994, p. 158.

paix, humanitaires ou de conflits ethniques sont désignées par une nouvelle expression au Pentagone dans les années 1990 : MOOTW (opérations militaires autres que la guerre). La discrimination est figée à l'intérieur même de la terminologie qui est employée pour les désigner : il ne s'agit pas de « vraies » guerres, mais de quelque chose d'autre. Cette distillation terminologique, véritable balayage d'une réalité ne collant pas avec celle emmurée à l'intérieur du barrage conceptuel, améliore l'amnésie institutionnelle des militaires à l'endroit de la guerre. Ceux-ci préfèrent se cantonner dans la croyance que chaque génération se trouve en face d'un problème unique auquel les expériences passées n'offrent qu'un faible guide. « Because it was never a significant colonial power, United States never developed robust integrating mechanisms in the government or the colonial Affairs²⁴⁰ ».

En outre, un bref survol des articles publiés dans la revue spécialisée *Military Review* entre 1975 et 1989 fait découvrir que sur 1400 périodiques parus, seulement 43 étaient consacrés aux conflits de basse intensité²⁴¹. C'est pour cette raison que depuis l'épisode vietnamien, les opérations de contre-insurrection ont été « ghettoisées » (renfermées sur elles-mêmes), à l'extérieur du courant de pensée principal, au commandement des forces spéciales (SOCOM). Seule cette composante s'est sérieusement intéressée aux manières de combattre la guerre révolutionnaire, l'insurrection et le contre-terrorisme²⁴². Au final, une étude récente menée auprès des élèves de West Point démontre que les cadets de première année ont encore une vision globalement positive des opérations de maintien de la paix. Mais cette approbation décline rapidement au fur et à mesure des années. Le pourcentage d'élèves présentant des symptômes de « l'esprit de combat » augmente, jusqu'à atteindre 65 % en dernière année, alors qu'il n'est que de 39 % à l'entrée dans cette école²⁴³. Dans l'ouvrage sur la « virtualité » de la guerre du politologue James Der Derian, il y est fait mention de l'émergence d'une nouvelle alliance virtuelle qualifiée de *military-industrial-media-entertainment network*²⁴⁴. Ce nouvel amalgame conceptuel est basé sur le postulat que les militaires se préparent à la guerre de la même façon qu'elle est « vécue » par les citoyens.

²⁴⁰ Frank G. Hoffman, "Small Wars Revisited: The United States and Nontraditional Wars", *Journal of Strategic Studies*, Vol. 28 n° 6, (décembre 2005), p. 916.

²⁴¹ Robert Cassidy, *op. cit.*, p. 117.

²⁴² James S. Corum, *Rethinking US Army Counter-Insurgency Doctrine*, Contemporary Security Policy, (avril 2007), Vol. 28 n° 1, p. 129.

²⁴³ Thomas Lindeman, *op. cit.*, p. 11.

²⁴⁴ James Der Derian, *Virtuous War*, Boulder CO, Westview Press, 2001, p. XI.

C'est-à-dire, diluée, aseptisée, hygiénique, par les prismes déformants des jeux vidéos interactifs, d'images provenant de supports télévisuels, cinématiques ou des ordinateurs personnels et d'un système de surveillance globale et de communication *high tech*. La guerre virtuelle se libère des discours politiques encombrants, pour se pencher exclusivement sur la mécanique inhérente au champ de bataille ; elle permet de tuer sans en contracter les responsabilités. L'action de détruire ne devient dès lors qu'une question de calcul de la position d'une cible, de tracer les coordonnées d'une trajectoire, de commander l'action à distance, « téléguidée ». Il s'agit de la guerre des « écrans plasma », dans laquelle l'ennemi n'a plus de visage, mais devient simplement un clignotement lumineux vague sur un écran. Pour le faire disparaître, il ne suffit que d'une compétence technique : celle de presser sur un bouton. La guerre virtuelle combine les concepts « d'automates » des années cinquante à l'avènement du « cyberspace » propulsé par l'écrivain William Gibson dans les années quatre-vingt. L'automatisation telle qu'elle est explicitée trouve par ailleurs des relais académiques, le futurologue Kurzweil indiquant que l'humain ne pourrait bientôt plus représenter l'espèce la plus intelligente sur terre²⁴⁵.

Dès les années 1980, on pouvait voir dans des revues spécialisées des impressions d'artistes montrant des zones de bataille totalement automatisées, où l'intelligence était systématiquement supérieure à celle de l'humain. Ces visions sont totalement pétries de fantasmes technologiques qui font espérer des opérations entièrement déconnectées de la réalité. La guerre qui s'y passe s'exalte toujours de façon fluide, rapide, sans aucune friction. L'adversaire est totalement « victimisé » : il ne semble jamais réagir ou s'adapter aux frappes qui le touchent. À la fin, on peut même se demander s'il existe, certains estimant que la technique, qui sert ici de support au dépassement des limites du possible (la « pensée machine »), a très vite déshumanisé un combattant mécanisé par la répétition permanente d'actes destructeurs. Elle induirait une routine mécanisante des offensives qui produirait une anomie du combattant, placé en situation de stress, en rupture avec son environnement réel immédiat²⁴⁶. En cherchant la paralysie adverse à travers les figures de la décapitation ou de la paralysie stratégique²⁴⁷, les États-Unis projeteraient ainsi sur

²⁴⁵ Ray Kurzweil, *The Age of Spiritual Machines: When Computers Exceed Human Intelligence*, Viking, New York, 1999.

²⁴⁶ Joseph Henrotin, *op. cit.*, p. 54.

²⁴⁷ La paralysie stratégique est un concept surtout créé par l'armée de l'air. Elle nourrit une représentation du dispositif adverse comme un « système de systèmes ». Chaque composante (infrastructure civile, équipements de communication, forces armées, etc.) devient, en quelque sorte, des organes de commandement par lesquels transitent les influx nerveux de la colonne vertébrale du commandement. C'est une vision essentiellement

leurs adversaires leurs propres vulnérabilités. La guerre devient donc une « hallucination consensuelle », un univers qui partage une relation d'isomorphisme, en brouillant les frontières naturelles entre l'irréel, le réel et l'hyperréel.

And like reality most intimate counterpart, the dream, virtuous war requires a critical awakening if we are not to sleepwalk through the manifold travesties of war, whether between states or tribes, classes of castes, genders or generations. Call it a dream-state, a symbolic realm, or merely an illusion, virtuous war projects a mythos as well as ethos, a kind of collective unconscious for an epoch's greatest aspirations and greatest insecurities²⁴⁸.

La culture stratégique américaine s'édifie comme une simulation virtuelle de ce qu'est une guerre et comment la mener. Elle opère une symbiose entre le monde technologique moderne et celui de la mythologie symbolique imbibée d'héroïsme et de puissance. Elle plonge les militaires américains dans une version tronquée de la réalité. C'est un monde qui peut être celui que les militaires adoptent sans questionnement apparent, endormis qu'ils sont dans une vision universelle de projections qu'on superpose à leur regard, afin de les empêcher de voir la réalité. Synchroniquement, devant l'impuissance du faible face au fort, la guerre s'est forgée un chemin où elle a pu évoluer, se transformer, s'exprimer, libre de toute contrainte stratégique cartographiée par les puissances occidentales. Comme la fable de Borges le relate, « dans son expression la plus parfaite, la cartographie résulte dans la production d'une carte qui réussit à éclipser le terrain »²⁴⁹. C'est désormais la construction abstraite de la carte qui préfigure le territoire, qui le précède et le génère. L'élévation paradigmatique de la guerre interétatique amalgamant les principes de masse et de puissance de feu pousse encore et toujours plus loin l'éloignement de son objet principal. Le paradigme passe en apesanteur, celui d'un état somnolent, « simulé », coupé de plus en plus de la réalité des paramètres qu'il cherche à reconstituer. La simulation se réalise dans une succession d'étapes. Elle est d'abord le reflet d'une réalité profonde, après quoi elle commence à dénaturer et à masquer cette réalité, pour ensuite effacer l'absence de réalité, se libérer de tout lien qui la lie avec le monde extérieur, de manière à devenir une pure simulation²⁵⁰. L'éloignement des plates-formes de lancement et des forces d'interventions, remplacées

hiérarchisée et technocentrée du corps organique de l'ennemi, qui devient vulnérable à une multitude d'attaques ciblées servant d'ablation d'organes clés qui conduisent à la mise hors d'état de combattre de l'adversaire, le problème étant que les guerres irrégulières sont fondamentalement « décentralisées ». De ce fait, son mode d'organisation est tentaculaire, et le commandement y est fragmenté et informel. Il n'existe alors aucun plan et il est difficile d'identifier des points stratégiques vulnérables.

²⁴⁸ *Ibid.*, p. XVII.

²⁴⁹ Jean Baudrillard, *Simulacres et Simulations*, Paris, Galilée, 1981, p. 11.

²⁵⁰ *Ibid.*, p.11.

par des projectiles furtifs, automatés et « intelligents », réduit le risque de victimes parmi les troupes, puisqu'elles restent hors de portée de l'ennemi. L'imposante cuirasse militaire états-unienne qui a fait du concept de « zéro mort »²⁵¹ un dogme, un catéchisme inaliénable, s'érige telle l'armature d'un bâtiment surpuissant, mais dépourvu de paratonnerres adaptés dans une situation asymétrique. À cet effet, l'asymétrie oppose un rival sans État, sans armée, sans armement sophistiqué, sans structure centralisée. Un opposant revenu à des pratiques artisanales utilisées hier lors des guerres coloniales : terreur, kamikazes, emploi de civils comme levier militaire, d'actions indirectes et psychologiques, une guerre à petit coût militaire et à grands coûts médiatiques²⁵². Dans ce cas de figure, l'asymétrie n'est pas une stratégie en soi, mais elle devient bel et bien *la stratégie*. À travers une nouvelle forme de course au saint graal technologique, les États-Unis mèneraient en réalité cette incursion contre eux-mêmes et leurs propres représentations de l'efficacité stratégique. Effet de cette satellisation complète de l'idéal guerrier, fruit d'un imaginaire technologique inadapté, l'Amérique s'est enfoncée dans les sables de Mésopotamie, les yeux couverts de cette muqueuse incapacitante enhardie de certitudes ; une approche culturelle bondée de concepts tels que : lignes d'opérations, points décisifs ou de centres de gravité. Un succès qui quantifie par des « victoires décisives », de lignes ennemies traversées, d'objectifs saisis, de bombes larguées ou encore d'adversaires tués, le barème victorieux.

L'imaginaire technologique encodé dans la matrice culturelle des militaires a conforté le rôle de la puissance dans sa version la plus simple et valorisé l'acte militaire dans ses dimensions destructrices, rejetant dans l'ombre le traitement social des conflits. Ce faisant, ils ont ôté aux armées une dimension qui leur est pourtant essentielle : l'homme s'est progressivement retiré du cœur de l'efficacité militaire²⁵³. Il s'est éloigné du champ de bataille, pour devenir une simple pièce de la machine militaire « technologisée », alors que, longtemps, l'arme n'avait été qu'un des outils du soldat au contact, prioritairement humain, de l'Autre. Une armée aux conceptions rigides qui privilégie la science de la guerre au lieu de l'art de la guerre, une adhérence étroite à des

²⁵¹ Le concept de « zéro mort » est l'expression militaire signifiant que la guerre moderne peut se faire plus « proprement » que par le passé. Le ciblage de précision et le tir à distance de sécurité permettent d'obtenir un ratio de pertes très inférieur par rapport à ce qui pouvait se faire par le passé. Par conséquent, en combinant toutes les opérations militaires auxquelles l'Amérique a participé depuis la guerre froide, on obtient un chiffre inférieur à 1000 morts au combat, ceci excluant les pertes subies une fois la fin officielle des combats conventionnels.

²⁵² Pierre Servant, *op.cit.*, p. 11.

²⁵³ Vincent Desportes, *La guerre probable, op. cit.*, p. 17.

principes généraux directeurs et à des préjugés contre l'initiative individuelle²⁵⁴. Les plans de guerre ne résistent jamais très longtemps aux premiers combats : celui articulé autour de la doctrine de « choc et de stupeur » (*Shock and Awe*) appliqué lors de l'intervention *Iraqi Freedom* s'est lui aussi trouvé inadapté²⁵⁵. Pareille schématisation conceptuelle ne fait qu'éloigner les militaires de tout l'objet de la guerre au sein des populations : l'impératif de s'y mêler. En lieu et place, ils en sont physiquement éloignés et « déconnectés ». Le besoin de rapprochement avec les populations locales est un pré requis nécessaire à toute réorientation stratégique lors d'une contre-insurrection. Ce sera l'objet de notre prochain chapitre.

²⁵⁴ Deborah Avant, *Political Institution and Military Change: Lessons From Peripheral Wars*, New York, Cornell University Press, 1994, p. 28-29.

²⁵⁵ Comme l'écrit le général de corps d'armée Caldell dans la *Military Review* de juin 2008 : « Après l'opération *Shock and Awe*, nous avons dû faire face à des populations qui n'étaient ni choquées par notre victoire ni effrayées par notre présence. » Vincent Desportes, *La guerre probable*, *op. cit.*, p. 126.

CHAPITRE II

LA READAPTATION DES FORCES ARMEES AMERICAINES EN IRAK (2005-2008)

A. La stratégie américaine refaçonée par les réalités du terrain

3.1 La nouvelle doctrine de contre-insurrection des Forces armées américaines

3.1.1 Une nouvelle direction stratégique s'impose

Contrairement aux postulats « fixistes », nous sommes d'accord avec le point de vue de Thomas Lindemann voulant que l'hostilité irakienne envers les troupes américaines n'était pas inscrite dans le marbre. En réalité, l'animosité irakienne a constitué une sorte de prophétie autoréalisatrice : les soldats américains, en traitant les Irakiens comme des ennemis potentiels, ont contribué à ce qu'ils se perçoivent comme des autres ou ennemis¹. En effet, à la lecture des sondages d'opinion de BBC et d'ABC NEWS réalisés entre 2004 et 2007, force est de constater que la confiance des Irakiens envers leurs occupants n'a cessé de se détériorer. Alors qu'en 2004, encore 49 % des personnes interviewées estimaient toujours l'intervention américaine en Irak au printemps 2003 comme justifiée ou partiellement justifiée, seulement 37 % exprimaient la même opinion en août 2007². Or, il est possible, par le biais d'une stratégie adéquate, pour une force d'occupation de créer des identités et des comportements positifs à l'égard des populations qu'elle côtoie. De l'approche constructiviste, nous acceptons l'idée que les identités ne sont pas exogènes aux interactions sociales. Elles se forment notamment par les rapports aux « autres significatifs »³. Cela signifie que les identités sont intégralement dépendantes de ce que les autres en font. Grâce à des comportements coopératifs répétés, des identifications positives peuvent émerger entre les Forces armées et les populations civiles. La pertinence de cette argumentation s'appuie (telle que définie dans l'introduction) sur la prémisse que les identités sont en mutation constante. Alors que l'administration Bush souhaitait impulser un « changement de régime » en Irak par la

¹ Thomas Lindemann, « Des guerriers pour faire la paix. L'armée américaine en Irak. », *op.cit.*,

² *Ibidem.*

³ *Ibidem.*

génération d'une force intrusive impliquant l'élimination au passage de toute opposition, c'est plutôt une modification cognitive organisationnelle et stratégique qui a résonné à l'intérieur des organisations militaires. Au contact de l'insurrection, il y a eu co-constitution entre les organisations militaires et le théâtre des opérations. « La violence et les stratégies des acteurs locaux rétroagissent sur la doctrine américaine du *shaping*, qui se trouve ainsi transformée, reconfigurée, au contact des forces réactives locales²⁵⁹ ». La force, et plus encore l'outil militaire qui en constitue le bras armé, tire sa puissance d'une énergie puisée à même son effet sur les autres : la force doit impressionner. La force visible d'une puissance est indissociable de l'image qu'elle projette. Elle doit sans cesse corroborer cette image. Il faut être sans cesse à sa hauteur. L'identité du « soldat combattant », de celui qui gagne les guerres en recourant aux armes lourdes et de la force maximale, est naturelle pour les militaires américains. Les identités constituent les intérêts des acteurs. Pour paraphraser Alexander Wendt, les institutions militaires ne peuvent savoir ce qu'elles veulent sans comprendre qui elles sont ou qui elles veulent être²⁶⁰. Un soldat qui cultive sa « différence » par rapport aux civils ou encore qui ne cherche qu'à surpasser constamment son identité combattante aura un plus grand « intérêt » à riposter brutalement face à des provocations hostiles, mineures ou non²⁶¹.

La force qui cherche à impressionner se doit de rassurer, sans quoi l'adversaire s'en nourrira. Dans l'opposition naturelle à cette puissance qui « submerge », la violence sociale réussit perpétuellement à défricher des sources d'énergie redoutables pour sa vitalité. Plus elle est réprimée, plus elle se renforce. « À mesure qu'elle subit la puissance dissymétrique, elle se durcit, s'éloignant des expressions que la puissance traditionnelle sait combattre²⁶² ». Pour connaître le succès dans une entreprise d'occupation, il faut accepter le risque calculé du fait que les soldats américains (étant donné la supériorité de leur entraînement, combiné à leur matériel dernier cri) conservent une excellente chance de survie advenant une situation où l'ennemi ouvre le feu en premier. Globalement, il appert même plus désirable d'abandonner l'initiative du premier geste à l'adversaire. Le fameux apophtegme du « see-first-shoot-first » n'est pas le comportement tactique optimal dans une guerre irrégulière²⁶³. Par conséquent, cela rejoint un autre paradoxe

²⁵⁹ Alexandra de Hoop Scheffer, *op. cit.*, p. 80.

²⁶⁰ Alexander Wendt, *op. cit.*, chap. 4.

²⁶¹ Thomas Lindemann, *op. cit.*

²⁶² Vincent Desportes, *La guerre probable, op. cit.*, p. 15.

²⁶³ Randall G. Sparks, *op. cit.*, p. 25.

constaté dans le manuel conjoint de la nouvelle doctrine de contre-insurrection de l'Army et des *Marines* : « parfois, plus vous utiliserez la force, moins efficace elle deviendra ».

The more force applied, the greater the chance of collateral damage mistakes. Using substantial force also increases the opportunity for insurgent propaganda to portray lethal military activities as brutal. In contrast, using force precisely and discriminately strengthens the rule of law that needs to be establish [...] the key for counterinsurgents is knowing when more force is needed and when it might be counterproductive²⁶⁴.

Comme nous l'avons discuté antérieurement, la première bataille de Falloujah a été l'occasion d'un constat, une oraison qui a traduit un substratum introspectif pouvant même être qualifié de « tournant ». À la lecture des données sur les pertes civiles irakiennes et américaines au courant de l'année 2005,²⁶⁵ l'opinion publique, les dirigeants politiques et les militaires présents sur le terrain commencent à s'interroger sur la viabilité de la stratégie préconisée jusque-là. Il est temps maintenant d'en présenter les grandes orientations.

3.1.2 Recentrer la puissance militaire vers un nouveau « centre de gravité »

En somme, traquer et tuer tous les insurgés est virtuellement impossible. La victoire, il faut le répéter, ne se fait pas sur le dos des monticules de cadavres d'insurgés, probablement pas plus en imposant une attrition à l'échelle homérique²⁶⁶. Suivant ce constat, la conquête du cœur et des esprits devient donc une alternative qui sera sérieusement explorée par le changement de garde qui se met en place graduellement dans la dernière moitié de 2004. Au niveau civil, Paul Bremer est remplacé par John Negroponte, diplomate de carrière qui bénéficie d'une vaste expérience, notamment à titre d'ambassadeur aux Nations Unies. En complément, le général (quatre étoiles cette fois) George Casey prend le commandement de la force multinationale en Irak, avec l'idée d'y substituer une nouvelle stratégie. Cependant, la situation est tellement catastrophique que le premier plan de campagne établi par les Américains le 5 août 2004 est un plan d'urgence²⁶⁷. Ce n'est qu'à la fin de l'été 2004 que les Américains peuvent revenir opérer dans le « territoire indien », à savoir le monde extérioriser en marge de

²⁶⁴ David Petraeus, *op. cit.*, p. 48.

²⁶⁵ Pertes enregistrées : civils irakiens : 1500 en moyenne par mois et entre 50 et 100 soldats américains, source : Michael O'Hanlon et Jason Campbell, Iraq Index. *Tracking Variables of Reconstruction and Security in Post-Saddam Iraq*, Brookings Institution, [en ligne]. <http://www.brookings.edu/saban/iraq-index.aspx> (Consulté le 1er octobre 2008.).

²⁶⁶ Colin, S. Gray, « Irregular enemies and the essence of strategy: can the American way of War adapt? », *op. cit.*, p. 23.

²⁶⁷ Michel Goya, *op. cit.*, p. 91.

leurs forteresses. Comme son prédécesseur, Casey provient lui aussi d'une division blindée, il a peu d'expérience du combat, mais il possède une meilleure expertise au niveau politique. La politique, telle que le constate le théoricien français de la contre-insurrection David Galula, est prioritaire dans ce type d'entreprise. À ce titre, les opérations militaires ne doivent constituer que 20 % du combat de contre-guérilla contre 80 % d'actions politiques²⁶⁸. Bien au courant de cette prescription, le général Casey s'établit un bureau dans les locaux mêmes de l'ambassade américaine, dans le but d'assurer un contact permanent avec l'ambassadeur. Cette volonté d'assurer personnellement la coordination des efforts militaires et politiques est l'une des nouveautés les plus en rupture avec l'ancien tandem que le général Casey et l'ambassadeur Negrofonte offrent aux Irakiens²⁶⁹. Par conséquent, l'un des premiers gestes de l'ambassadeur sera de transférer quelque 3,3 milliards de fonds aux commandants militaires, avec comme directive de les utiliser strictement à la création de programmes locaux de développement de projets de reconstruction et de sécurité afin de fournir de l'emploi aux Irakiens²⁷⁰.

Comme le signale Michel Goya paraphrasant Pascal, « l'aide à la population sans la force est impuissante et la force sans l'aide est tyrannique²⁷¹ ». En guise d'exemple, le général Chiarelli, en charge de la *First Cav*, remarque qu'à Sadr City, la carte de localisation des attaques contre les Américains coïncide presque exactement avec les zones où les services essentiels (eaux usées, électricité, eau potable) sont les plus précaires. Tout en combattant les insurgés, il engage parallèlement sa division dans une grande entreprise de travaux publics²⁷². À la mi-février 2005, 300 000 habitants de Sadr City disposent d'eau courante pour la première fois. La force militaire multiplie les initiatives économiques. Elle organise le nettoyage des ordures au sud de Bagdad, confié à 4 000 travailleurs locaux qui font vivre quelque 60 000 personnes. Elle réussit à faire accepter qu'une partie des fonds soient allouée de manière à fournir 2000 tonnes de fertilisants aux agriculteurs proches de Bagdad²⁷³. Les conseils formulés par Chiarelli mentionnent que les tâches de reconstruction doivent être considérées au même niveau

²⁶⁸ David Galula, *op. cit.*, p. XII.

²⁶⁹ Brian Burton, John Nagl, *op.cit.*, p. 307.

²⁷⁰ *Ibid*, p. 307.

²⁷¹ Michel Goya, *op. cit.*, p. 97.

²⁷² Peter W. Chiarelli, Patrick R. « Winning the Peace, The requirement for Full-Spectrum Operations », *Military Review*, juillet-août 2005, [en ligne]. http://findarticles.com/p/articles/mi_m0PBZ/ (Page consultée le 26 avril 2009.).

²⁷³ *Ibidem*.

d'importance que les opérations de combat dans une entreprise de contre-insurrection. Il écrit : « We should consider paraphrasing Clausewitz: full-spectrum operations are the continuation of major combat operations by other means²⁷⁴ ». À ce point précis, la stratégie devient le nid de la politique, le « centre de gravité » se transporte de la puissance militaire adverse à celui de la population, plus précisément par le soutien procuré par les habitants à l'un ou à l'autre des belligérants²⁷⁵. Une guerre irrégulière met en scène, de la part des insurgés, une stratégie de la provocation. « Dans ce cas, l'idée est de tirer avantage de la puissance et du poids des forces contre-révolutionnaires un peu comme un judoka cherche à utiliser l'énergie d'une attaque de son adversaire pour le projeter à terre²⁷⁶. » Les attentats ou les attaques sont alors utilisés dans l'optique d'inviter, idéalement d'exiger, une réaction hostile, de manière à « brutaliser » l'image du nouveau gouvernement et des forces de sécurité. Dans cette image, la guerre devient un état naturel, l'ennemi n'a plus de périmètre physiologique le délimitant dans un espace fixe, il sort de la citadelle de sa capsule corporelle pour rejoindre une dimension autre. Il se métamorphose en une relation osmotique avec sa population, telle une vapeur, un ectoplasme. Toujours présent et impossible à dissiper totalement, l'ennemi devient métaphysique. En outre, l'auteur David Galula souligne que l'enjeu principal de la lutte aux insurgés est le monopole de la cause.

La meilleure manipulation tactique de la cause (politique, sociale, économique, raciale, religieuse ou artificielle) se produit en sélectionnant celle qui sera la mieux assortie aux différents groupes qu'ils (les insurgés) cherchent à atteindre. Absolument rien n'oblige l'adversaire à soutenir la même cause si une autre lui semble momentanément plus profitable²⁷⁷.

La bataille des « causes » ne peut s'achever par une victoire décisive, mais par une longue relation stratégique qui fonctionne à double sens entre les insurgés et ceux qui les combattent. En Irak, les citoyens doivent croire que leur bien-être et leur sécurité se trouvent beaucoup mieux en compagnie de leur gouvernement que des insurgés. Le changement dans l'objectif central ne met plus l'accent sur la neutralisation et la maîtrise des quartiers généraux administratifs de l'ennemi (l'ancien gouvernement) mais à procurer la sécurité à l'ensemble de la population²⁷⁸. L'oukase suprême et despotique de

²⁷⁴ *Ibidem*.

²⁷⁵ Michael G. Findley, *Fighting with Fire? How (Not) to Neutralize an insurgency*, *Civil Wars*, vol. 9, n° 4, (décembre 2007), p. 381.

²⁷⁶ Rupert Smith, *op.cit.*, p.276.

²⁷⁷ David Galula, *op. cit.*, p. 24.

²⁷⁸ Michael R. Gordon, « Break Point? Iraq and America's Military Forces », *Survival*, vol. 48, n° 4, (décembre 2006), p. 72.

la bible de la contre-insurrection reconnaît le point faible des forces rebelles dans sa totale dépendance à l'endroit de la géographie du terrain et de sa population²⁷⁹. Suivant ce mantra, trois principes se dégagent : séparer les poissons (insurgés) de l'eau (les habitants), qui lui fournit un sanctuaire, précisément parce que l'eau est un milieu qui ne possède aucun trait caractéristique permettant de se situer ; occuper les zones qui servaient au préalable de tremplin au lancement d'attaques ; rendre ces régions dangereuses pour toutes ré-incrustations postérieures, en retournant la population à son avantage ; coordonner des actions sur un vaste éventail de dimensions, étendues sur une période de temps suffisamment longue pour empêcher toute reprise de contact entre la guérilla et la société civile²⁸⁰. Casey prend en charge ses troupes en propulsant *de facto* un nouveau plan basé sur l'endigement des violences, sur le renforcement et l'accélération du programme de développement des forces armées et de police irakiennes, sur la reconstruction de l'économie locale et sur la recherche du soutien de la communauté sunnite par cooptation et coercition des chefs tribaux, afin de les persuader de se joindre à l'effort commun de stabilisation de l'État²⁸¹.

En outre, afin de l'aider à mener à bien ses objectifs de mission, le général Casey s'est entouré d'un groupe de neuf conseillers, historiens militaires, anciens des Forces spéciales et vétérans d'opérations en Amérique Centrale. La figure la plus intéressante de ce groupe est sans doute l'ancien officier des Forces spéciales Kalev Sepp. Celui-ci a participé à la campagne de contre-insurrection en El Salvador dans les années 1980, il est détenteur d'un doctorat en histoire de Harvard et il a enseigné au *Naval Postgraduate School* les questions de contre-insurrection. Sitôt entré en piste, Sepp s'affaire à réaliser une étude analysant les leçons de pas moins de 53 campagnes de contre-insurrection survenues au XX^e siècle. Cela lui permet, entre autres, de distinguer les caractéristiques de celles qui ont échoué de celles qui ont fonctionné. En comparant cette liste avec les résultats de la campagne irakienne, Sepp dégage douze pratiques gagnantes et conclut que l'effort militaire américain doit impérativement s'orienter en priorité vers le renseignement²⁸². En continuité, en guise d'application immédiate de ce changement de commandement, une école de contre-guérilla est créée à la base de Taji, au nord de

²⁷⁹ Robert Tomes, "Relearning Counterinsurgency Warfare", *Parameters*, VOL.24, no1, (printemps 2004), p. 16.

²⁸⁰ *Ibid*, p.19.

²⁸¹ Thomas E. Ricks, *op. cit.*, p. 393.

²⁸² *Ibid*, p. 293.

Bagdad, sous le commandement du colonel Short, des Forces spéciales. « Désormais, tous les officiers commandant une unité et arrivant sur le territoire irakien à partir de 2005 devront y suivre un stage de cinq jours traitant à la fois de théorie de la guérilla et de la manière de déjeuner avec un cheikh ou d'interroger un détenu²⁸³ ». Simultanément, le *National Training Center* de l'armée de terre, situé aux États-Unis, opère un déplacement pédagogique. En lieu et place de mettre l'accent sur les exercices de combats conventionnels, on choisit plutôt la mise en place d'un scénario d'insurrection grandeur nature (avec figurants et décors urbains assortis), plus fidèle à ce que les recrues risquent de trouver une fois arrivées en Irak²⁸⁴.

En somme, la vision que défend Casey en est une qui présuppose par essence une guerre différente. Par extension, on observe une rupture d'avec la politique militaire pratiquée jusqu'ici : celle de « bunkeriser » les Forces militaires dans des enceintes massives spécialement conçues et sécurisées. Désormais, les militaires seront appelés à se « projeter » dans la population pour faire la guerre aux insurgés, tout en construisant la paix pour les Irakiens. La nouvelle orientation en « Force de protection » prêche une conversion voulant que les troupes doivent vivre dans de petits avant-postes isolés, répartis stratégiquement en différents points au sein de la population²⁸⁵. Même si cela implique une plus grande exposition des Forces de sécurité à encaisser des pertes plus nombreuses²⁸⁶. Cette pratique est vitale si l'on désire agrémenter la perception que l'occupation se soucie de la sécurité des civils, mais aussi recueillir davantage de confiance et de renseignements de la part des habitants locaux²⁸⁷. Dans ce but, les Forces contre-insurrectionnelles reprendront l'initiative de deux manières : la préparation et l'exécution d'opérations offensives ciblées sur les cadres des réseaux ennemis ; des opérations défensives spécifiquement consacrées à la protection de la population et des infrastructures exposées directement aux attaques²⁸⁸.

²⁸³ Michel Goya, *op. cit.*, p. 96.

²⁸⁴ Brian Burton, John Nag, *op. cit.*, p. 319.

²⁸⁵ Paul Melshen, *op. cit.*, p. 684.

²⁸⁶ L'exemple du colonel Gibson avec les Forces sous son commandement est édifiant. Il avait la charge d'assurer la sécurité de l'aéroport de la capitale ainsi que des routes y donnant accès à la fin de 2004. Les plans du colonel ordonnaient que près de la moitié de son contingent se déplace dans des avant-postes dans leur aire géographique de responsabilités respectives. Cette décision a été fort impopulaire au sein de ses troupes, mais au gré du temps, les militaires se sont rendus compte que pareille façon de fonctionner permettait d'assurer un meilleur encadrement, tout en constatant que les attaques perpétrées contre eux étaient significativement réduites (presque zéro) en très peu de temps. Brian Burton, John Nagl, *op. cit.*, p. 313.

²⁸⁷ Michael R. Gordon, *op. cit.*, p. 72.

²⁸⁸ David Petraeus, *op. cit.*, p. 5.

3.1.3 Modifier le « *search and destroy* » au profit du « *clear, hold and build* »

Le document COIN (abréviation de *counterinsurgency*), publié en collaboration avec l'Army et les *Marines*, codifie l'ensemble de la stratégie de contre-insurrection de l'armée américaine en Irak aussitôt la prise en charge du général Casey et qui continue toujours sous la tutelle du général David Petraeus (nous traiterons un peu plus en détail de la question de ce général). La coercition, sur un théâtre de lutte contre l'insurrection, peut être positive, à condition qu'elle soit exercée par un gouvernement légitime détenant le monopole de l'usage de la force qu'il exerce au profit d'une augmentation de la sécurité des populations. En effet, les forces conventionnelles qui combattent l'intime biotope des conflits de basse intensité cherchent à détruire l'organisation ennemie dans son ensemble, en l'affaiblissant par de petites morsures successives, mais constantes, et non en agissant comme le simple bras armé d'un organe périphérique jouant les inquisiteurs étrangers. La présence et non la puissance de feu devient le plus effectif des moyens de coercition. Cette présence doit souvent être mise en évidence par une utilisation contrôlée de la violence et dirigée explicitement en dernier recours contre ceux qui ne peuvent être contraints par rien de moins solide que la force létale. La combinaison d'une grande qualité d'intelligence (renseignement) additionnée à une flexibilité opérationnelle procure une capacité de coercition crédible et effective²⁸⁹.

De ce fait, le mot d'ordre est la patience, aucune insurrection ne prend fin rapidement, et aucun effort pour l'éteindre, aussi louable soit-il, ne débouche sur une conclusion claire et véloce. En novembre 2004, la Maison Blanche remplace la doctrine du « *search and destroy* » par un nouveau principe directeur : « nettoyer, tenir, construire » (*clear, hold, build*). Cette nouvelle direction macroscopique remet en scène l'évidence de l'impérieuse nécessité du « contrôle du milieu », à savoir celle du mérite de la présence physique des troupes au sol, en nombre et dans la durée. Le nombre devient une qualité et, pour une pléthore de raisons, il est la condition, tant de l'efficacité que de la protection. La puissance de feu à elle seule ne peut compenser la rareté en hommes pour faire du « *regime change* » un fait accompli.

« To effect regime change, US forces must be positively in control of the enemy's territory and population as rapidly and continuously as possible. That control cannot be achieved by machines, still less by bombs. Only human beings interacting with

²⁸⁹ Larry Cable, « Reinventing the round wheel: Insurgency, counter-insurgency, and peacekeeping post cold war, *Small Wars and Insurgencies* », vol.4, n° 2, (septembre 1993), p. 225.

human beings can achieve it. The only hope for success in the extension of politics that is war is to restore the human element to the transformation equation²⁹⁰. »

Les préceptes itératifs de la nouvelle stratégie orientent l'action militaire en la redirigeant vers le support de la nation « hôte ». Ainsi, les occupants veillent à l'accompagnement du nouveau gouvernement dans le combat qui l'oppose aux insurgés par le « nettoyage » d'aires géographiques données par souci de les tenir suffisamment longtemps pour rétablir la tutelle gouvernementale légitime et l'état de droit. Une victoire durable est acquise si elle fournit une économie vibrante, assure la participation politique et restaure l'espoir²⁹¹. Le mot d'ordre « nettoyer, tenir, construire » de la reconstruction irakienne regroupe les opérations de stabilisation à l'intérieur d'une famille en trois phases : la sécurité, la stabilité et le transfert. En fait, le mode d'action suit un continuum en trois phases : intervention, stabilisation et transformation (IST). Le processus vise ainsi à transformer un état instable ou agressif en une nouvelle entité stable adhérant aux normes de la communauté internationale. La définition de l'IST s'explique en ces termes : « operations are a sustained and integrated interagency activity to project power to an ungoverned area, failed state, state-in-conflict, or chronic aggressor state, to quickly restore order, and then into a stable, progressive members of the international community²⁹² ».

Dans ce schéma d'ensemble, les militaires ne constituent qu'un moyen afin de parvenir à un objectif politique. En réalité, les actions militaires ne forment qu'une des cinq lignes d'opérations logiques (logical lines operations [LLO's]) : opérations de combat, forces de sécurité de la nation hôte, services essentiels, gouvernance et développement économique, répertoriée dans le manuel de contre-insurrection. L'interdépendance de ces sphères d'interactions est totale : chacune des lignes dépend des autres, si par malheur l'une d'entre elles venait à faillir, c'est l'ensemble de la mission qui en serait menacé²⁹³. Ce plan est un guide qui vise systématiquement l'extraction de l'Irak du désordre, à la préserver des violences via l'établissement de services publics de base comme l'eau et l'électricité, la construction des institutions sur le plan local et national²⁹⁴.

²⁹⁰ Frederick W. Kagan, *op. cit.*, p. 44.

²⁹¹ Colin H. Kahl, « COIN of the Realm; Is the future for counterinsurgency? », *Foreign Affairs*, vol. 86, n° 6, (novembre-décembre 2007), p. 169.

²⁹² Steven Metz et Raymond Millen, « Intervention, Stabilization, and Transformation Operations: The Role of Landpower in the New Strategic Environment », *Parameters*, (printemps 2005), p. 46.

²⁹³ David Petraeus (dir.), *op. cit.*, p. 55.

²⁹⁴ James S. Corum, *op. cit.*, p. 133.

Globalement, les relations de ces LLO sont semblables aux maillons d'une même chaîne. Le succès n'est accompli que lorsque tous les objectifs requis sont rassemblés, de manière à ne former qu'une seule et même chaîne fusionnant et liquant tous ses maillons ensemble.

Puisque la ligne d'interventions constitue une ligne droite, un continuum, la stratégie opérationnelle nommée « tache d'huile » (*oil spot*) peut être envisagée comme son asymptote capable d'imposer un ordre sécuritaire temporaire. Cet état de fait « virtuel » s'indexe à une phase transitoire susceptible de tenir jusqu'à la normalisation finale. Le point de départ étant l'épicentre, la « zone verte », la citadelle névralgique de tous les organes gouvernementaux en Irak est considérée comme l'espace physique le plus sécuritaire du pays. Il s'agit de l'antichambre qui abrite l'élite de la chancellerie gouvernementale et militaire, le reste du territoire étant entouré de « zones rouges » qui doivent être pacifiées d'une manière permanente. Les offensives qui se clament de cette obédience obliquent vers un effort qui vise à étendre la zone verte en sécurisant encore et encore des portions de la zone rouge²⁹⁵. Plus succinctement, ce type d'intervention peut être également nommé « la tactique du salami » (*salami slicing*), qui consiste à couper graduellement des lambeaux successifs de l'espace tenu par l'adversaire sans attirer de ripostes majeures et qui se termine à la fin par un gain géographique²⁹⁶.

Chaque attaque débute avec des acteurs de l'armée irakienne, afin de présenter une image irakienne et l'effort de guerre. Éventuellement, le rôle des détachements armés américains doit être de s'organiser en force de déploiement rapide capable de venir appuyer les contingents de proximité sur le terrain aux prises avec une pénétration ou une attaque de la guérilla dans la frontière de la zone occupée²⁹⁷. La stratégie du *oil spot* permet de multiples attaques opérées sur plusieurs axes, des perforations qui, si elles sont additionnées, favorisent un écroulement de l'ensemble de la structure insurgée. Dans cet enchevêtrement pictural, chaque zone officie un pont d'envol, un pivot stratégique permettant de canaliser l'énergie cinétique nécessaire au tremplin vers un autre point. Les différents « îlots » de stabilité ainsi créés en viennent à former à la fin un archipel d'îles sécurisées qui, graduellement, se joindront l'une à l'autre, afin de créer une zone pacifiée

²⁹⁵ Andrew F. Krepinevich Jr., « How to Win in Iraq », *Foreign Affairs*, New York, vol. 84, n° 5, (septembre.-octobre 2005), p. 87.

²⁹⁶ Jasjit Singh, « Dynamics of Limited War », *Strategic Analysis*, vol. 24, n° 7, (2000), p. 1209.

²⁹⁷ Andrew F. Krepinevich Jr., *op. cit.*, p. 87.

clargie et solide. En guise d'exemple, la ville de Tal Afar représente une exécution en temps réel de la stratégie en tache d'huile. En mai 2005, le colonel H. R. McMaster est à la tête du 3^e régiment de cavalerie mécanisé (Armored Cavalry Regiment, ACR), avec pour mission de réduire l'un des derniers grands bastions de l'insurrection. La première année de l'occupation irakienne, McMaster se met à analyser l'ensemble des erreurs commises à ses yeux par les Forces armées américaines en Irak. Sa conclusion se résume ainsi : « flexibility as applied to military leadership might be defined as being open to change as an opportunity and having a tolerance for ambiguity ; adjusting rapidly to new or evolving situations ; applying different methods to meet changing priorities²⁹⁸ ».

Ces différentes méthodes, le colonel aura l'occasion de les appliquer lorsqu'il assumera le commandement du régiment au printemps 2004, alors qu'il se trouvera en formation aux États-Unis. Son axe d'effort est de permettre à ses soldats de bien s'implanter dans le milieu humain irakien. Lorsqu'ils arrivent dans la ville, au lieu de se lancer dans une épopée militaire sanglante par le biais d'un raid de « bouclage et ratissage », comme cela avait été fait en 2003, le colonel entreprend plutôt « d'étouffer » la zone. La mise en place d'opérations ciblées « d'isolation et de frappe » permet d'éviter les vastes ratissages qui se sont révélés improductifs par le passé. Pour ce faire, McMaster ordonne la construction d'un monticule de sable de trois mètres de haut et de 20 km de long, afin d'encercler la ville, rendant ainsi tout mouvement d'entrée et de sortie de Tal Afar plus facile à contrôler. Il empêche l'entrée des armes dans l'agglomération et canalise tout trafic vers les postes de sécurité (*checkpoints*) tenus par les Américains et les Irakiens²⁹⁹. En soutien, le renseignement est invité à dresser un lignage des différentes affiliations tribales, dans le but de connaître les combattants et de suivre leur déplacement en dehors de la ville, comportement qui permettra la capture de près de 120 insurgés³⁰⁰. Un camp est construit au sud de la ville, et la population civile est encouragée à quitter l'agglomération pour s'y rendre temporairement après avoir été filtrée. Une fois cette étape franchie, les Forces américaines, doublées de leurs supplétifs irakiens, entreprennent de nettoyer (clear) la ville bloc par bloc, pour ensuite établir 29 bases de patrouilles à l'intérieur de la cité (hold)³⁰¹. Les militaires américains œuvrent ensuite à la

²⁹⁸ Thomas E. Ricks, *The Gamble, general David Petraeus and the American military adventure in Iraq, 2006-2008*, New York, The Penguin Press., 2008, p. 132.

²⁹⁹ David H. Petraeus, *Counterinsurgency Field Manual*, *op. cit.*, p. 183.

³⁰⁰ Brian Burton, John Nagl, *op. cit.*, p. 309.

³⁰¹ *Ibidem*.

création (build) d'une force de police civile composée de 1400 hommes, incluant autant de sunnites locaux que de gens d'ailleurs en Irak. On prend bien soin de ne pas faire exécuter des missions pour lesquelles les unités irakiennes ne seraient pas préparées.

« In most counterinsurgency campaigns there will be a need for highly trained forces for direct action and other sophisticated counterinsurgency missions, moderately trained forces for pacification efforts and less sophisticated missions, and minimally trained forces to guard static positions³⁰². »

À la fin de 2005, la responsabilité de la sécurité est confiée à la police et à une brigade de l'armée irakienne, sous les ordres des nouvelles autorités locales. La ville de Tal Afar devient ainsi un modèle de contre-insurrection qui est même cité en exemple par le président Bush.

3.2 Occuper l'espace : Projection des Forces au sein de la population

3.2.1 Le renseignement doit guider les opérations militaires

Traditionnellement, le renseignement militaire en situation de combat se concentrait sur le repérage ou sur la détection des manœuvres des unités blindées mécanisées ennemies ou encore sur ses principaux casernements militaires et ses réserves logistiques. En situation de contre-insurrection, il s'agit plutôt de déterminer la structure des mouvements de la guérilla (composition, zones sous contrôle, armement, méthodes, idéologie), de connaître leur environnement humain (HUMINT) (culture, organisation sociale et économique) et enfin, de détecter les objectifs précis à frapper. « With good intelligence, counterinsurgency are like surgeons cutting out cancerous tissue while keeping other vital organs intact³⁰³ ». Dans un type de combat comme celui entrepris pour la pacification de l'Irak, le renseignement et les opérations de sécurité entrent dans une relation dynamique. Les renseignements conduisent les opérations, et celles qui réussissent génèrent des renseignements additionnels qui mèneront eux aussi vers d'autres actions, et ainsi de suite³⁰⁴. C'est ce dogme que met en application David Petraeus dans la ville de Mossoul, en 2003. Un souci extrême est accordé aux renseignements. Ainsi, chaque action militaire doit être menée avec le doigté d'un chirurgien opérant avec un scalpel. De ce fait, toutes les opérations dans le secteur sous le contrôle de la division, y compris celles de la CIA et des Forces spéciales, sont soumises préalablement à l'autorisation du général. En guise d'exemple, lors d'une intervention

³⁰² Paul Melshen, *op. cit.*, p. 685.

³⁰³ Général David H. Petraeus et général James F. Amos, *op. cit.*, p. 41.

³⁰⁴ *Ibid.*, p. 119.

nocturne sur 35 cibles à Mossoul, en 2003, 23 d'entre elles sont capturées avec un ou deux coups de feu et une seule porte brisée³⁰⁵. Cet exposé d'application rigoureuse d'une doctrine locale de contre-insurrection permet à la division de se maintenir en deçà du seuil au-delà duquel elle serait perçue comme ennemie. Les résultats parlent d'ailleurs d'eux-mêmes par un simple coup d'œil au nombre d'attaques subies. En janvier 2004, peu avant sa relève, la 101^e division subit en moyenne cinq attaques par jour contre vingt-cinq dans les autres contingents³⁰⁶.

La doctrine de contre-insurrection commande donc *de facto* la création d'une infrastructure axée sur un renseignement humain des plus robustes. Le soldat doit être conscient des différents outils de communication sociaux et médiatiques, de la symbolique des propagandes enracinée dans des facteurs culturels et sociaux tels que les mythes, la culture politique et les légendes, s'il désire combattre significativement leurs effets³⁰⁷. À l'âge de l'information de la société technologique actuelle, la séparation physique entre les insurgés et la population est impossible. Les forces sécuritaires doivent créer une organisation capable d'exploiter toutes les ressources (incluant les opérations psychologiques) qui peuvent leur permettre de s'adapter à un ennemi non linéaire. Le gouvernement et les Forces à son service doivent s'assurer d'une pénétration de l'ensemble du spectre de la population civile : présence au niveau sécuritaire, social, religieux et politique. En outre, ils doivent également oeuvrer au développement d'une « massive databases able to identify and track relationships internally and internationally are required, as are trained analysts and psychological operations personnel³⁰⁸ ». Les forces anti-insurrectionnelles doivent maintenir le contrôle de l'espace physique et métaphysique en simultanée. Les forces de sécurité doivent veiller à concevoir leurs procédés d'action comme des moyens d'étudier leur adversaire, au lieu d'essayer de les détruire au préalable. En obtenant ce type de renseignements supplémentaires, elles parviendront à un savoir qui leur permettra par la suite de prendre des initiatives opérationnelles. L'origine de cette inadaptation de base est en partie conjoncturelle. Les moyens de la *Military Intelligence* ont été fortement réduits dans les années 1990. Trois bataillons de corps d'armée sur quatre ont été supprimés et, en Irak même, une frange importante des moyens a été concentrée sur la recherche d'armes de destruction massive

³⁰⁵ Michel Goya, *op. cit.*, p. 31.

³⁰⁶ *Ibid.*, p. 32.

³⁰⁷ Robert Tomes, *op. cit.*, p. 47.

³⁰⁸ *Ibid.*, p. 49.

fantomatiques. Par extension, le frein est également culturel : la spécialisation est telle au sein de l'*US Army* que le simple fantassin ou tankiste se considère comme un combattant, et non comme un agent du renseignement³⁰⁹. Les unités du renseignement, dans leur forme standard, sont beaucoup plus habituées à la gestion des flots d'informations électroniques issues de capteurs multiples comme les satellites qu'à la gestion « d'indics » ou d'interrogatoires de prisonniers. Leur unité et leur équipement sont alors mal adaptés pour opérer au sein des populations : les outils sont conçus contre des matériaux que leurs adversaires ne possèdent pas, puisqu'ils n'ont pas d'armée véritablement constituée.

Le besoin de localiser les gens plutôt que les choses, ajouté à celui de trouver l'information par plus de reconnaissance et de surveillance, dépasse aisément l'activité du petit nombre d'unités spécialisées. « Le remède consiste à reconnaître que l'équilibre viendra en obtenant de l'information, surtout de bas niveau, en grande quantité, et non en organisant des manœuvres, tactiques ou au niveau du théâtre, sur une grande échelle³¹⁰. » Pendant les activités de contre-insurrection, la majeure partie du renseignement est obtenue dans la population coopérante. Pour reprendre l'exemple du général Rupert Smith, le système nerveux de la guérilla ressemble à un ensemble de plantes à rhizomes. Celles-ci ont tendance à se propager par leurs racines. Elles peuvent s'étendre par des semences fertiles ou par leur système de racines, même lorsque la racine est séparée de la tige. Cela permet à la plante de survivre à une ou à plusieurs mauvaises saisons ou encore à un bouleversement du sol. Le système de commandement en rhizomes est difficile à combattre. « Les rhizomes peuvent être éliminés par trois méthodes : les arracher en creusant, enlever les éléments nutritifs du sol ou installer dans les racines un poison systémique³¹¹ ». Pour ce faire, les opérations de renseignement, toujours selon Rupert Smith, doivent être conçues « comme un raid de niveau stratégique sur le théâtre plutôt que comme de simples opérations de soutien³¹² ». Le renseignement de contre-guérilla ressemble beaucoup à l'investigation policière. De façon à corriger cette carence, il a fallu faire appel au savoir-faire du FBI, dont plusieurs équipes se sont déplacées en Irak, au Commandement des enquêtes criminelles de l'*US Army* (Criminal Investigation Division,

³⁰⁹ Jacques Isnards, « Le Pentagone a négligé le renseignement humain et manque d'indicateurs pour repérer les extrémistes », *Le Monde*, 30 octobre 2003.

³¹⁰ Rupert Smith, *op. cit.*, p. 314.

³¹¹ *Ibid.*, p. 317

³¹² *Ibid.*, p. 385

CID) et au *Marine Corp's* (Naval Crime Investigation Scene, NCIS). Une étude interne de l'armée de terre américaine, à laquelle l'agence de nouvelles *Associated Press* a eu accès, admet que la troupe est, en l'état actuel (2003), incapable de discerner qui est un terroriste de qui ne l'est pas. Elle ne peut non plus imaginer à l'avance les objectifs les plus probables du terrorisme³¹³. Les nouvelles cellules de renseignement militaire qui s'implantent en Irak ont alors appris la recherche de preuves et l'édification d'une vaste base de données : en collectant des empreintes sur les engins explosifs, en utilisant des appareils pour détecter la présence de poudre sur les mains des civils présents aux fouilles, en examinant le passé militaire ou baasiste des personnes interrogées, leurs connexions familiales et tribales³¹⁴. Cette base de données, associée à des logiciels comme *PATHFINDER* ou *Analyst's Notebook*, peut être connectée à celles d'autres services et traitée ensuite selon les méthodes éprouvées par la police. À partir de l'accumulation de ces divers renseignements, ces logiciels permettent de faire remonter à la surface les réseaux sociaux, afin d'en localiser les individus clés comme les chefs, les fournisseurs d'armes ou encore les concepteurs d'explosifs au cœur d'une immense toile d'araignée de quelque 62 500 connections diverses³¹⁵.

Le renseignement, comme c'est le cas dans la plupart des institutions policières, s'est mis à pratiquer en Irak la délation rémunérée à grande échelle. La collecte du renseignement s'est améliorée grâce à l'idée que chaque soldat devait être un capteur. « Sensors, UAV, and ISR have value in Iraq but they are not "magic bullets". This "technical fetish mentality" has not led to better cultural intelligence. We'd better off with a division of MP's and civil affairs specialists that knew the turf, backed by good native intelligence and police³¹⁶ ». Ainsi, toutes les missions, quelles qu'elles soient (*checkpoints*, convois, patrouilles) sont alors considérées comme des opérations et des sources de renseignements et font l'objet de comptes rendus précis qui sont intégrés à la banque de données³¹⁷. L'objectif étant, à terme, de modifier le « Net Centric Warfare »

³¹³ Jacques Isnards, *op. cit.*

³¹⁴ Pour plus de renseignements sur la « transformation » du renseignement militaire, voir l'article de Lester W. Grau, « Guerillas, Terrorists, and Intelligence Analysis », *Military Review*, juillet-août 2004, [en ligne]. http://findarticles.com/p/articles/mi_m0PBZ/is_4_84/ai_n7068984/?tag=content;col1 (page consultée le 20 mai 2009).

³¹⁵ *Ibidem.*

³¹⁶ Randall G. Sparks, *op. cit.*, p. 24.

³¹⁷ Michel Goya, *op. cit.*, p. 48.

au profit du « Culture Centric Warfare », concept créé par le général Scales qui appelle à une transformation culturelle et cognitive des armées américaines³¹⁸.

We must use old-fashioned HUMINT, supported by new, information-age tools and the science of network theory to develop an ability to recognize, analyse, and understand the networks arrayed against us. Only when we truly understand them can we know which nodes to attack and how to either destroy them or use them for our purposes.³¹⁹

À ce titre, l'analyse des « réseaux sociaux » devient le nerf de la guerre en Irak. Il s'agit d'un outil nécessaire à la compréhension de la dynamique organisationnelle de l'insurrection, dans l'optique d'en déceler les failles et de connaître le meilleur moyen de l'attaquer ou de l'exploiter³²⁰. Il est important de connaître la structure insurrectionnelle qui fait face aux forces de sécurité (voir figure 2,1). La « densité » d'un graphique qui illustre un réseau est en général le meilleur moyen de savoir quelle organisation est la plus en mesure de lancer des opérations d'envergure³²¹. Le lancement d'opérations ciblées permettra de fragmenter un groupuscule, d'en diluer la direction, les ressources et la puissance de combat, en clair d'affaiblir l'ensemble sans nécessairement le détruire (figure 2.2), une destruction étant impossible, puisqu'il faudrait abattre la totalité de l'organisation d'un seul coup. De nouveaux chefs et de nouvelles cellules émergeront de ces opérations de déstabilisation, mais à la fin, l'insurrection perdra en vitalité, ce qui l'empêchera d'atteindre des stades d'évolution et de centralisations supérieures (mise en place d'un contre-pouvoir politique et d'une armée rebelle parallèle)³²².

³¹⁸ Robert H. Scales, « Culture-Centric-Warfare », *U.S. Naval Institute Proceedings*, Vol.130, n° 10, (octobre 2004).

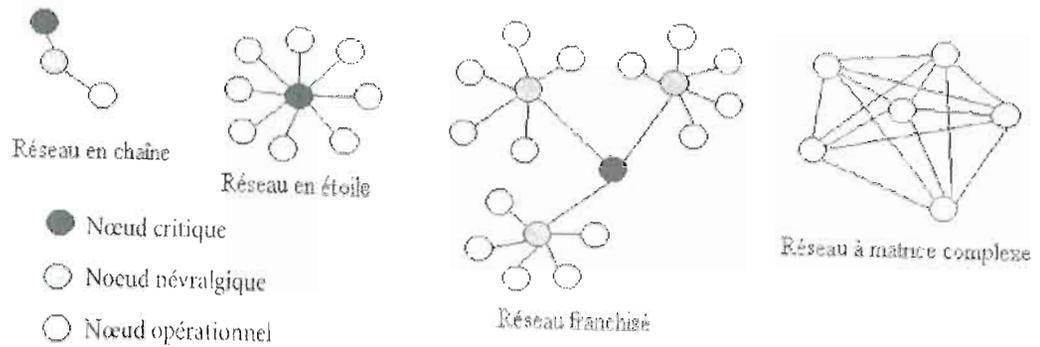
³¹⁹ Colonel Thomas X. Hammes, *The Sling and the Stone, On War in the 21^e Century*, St-Paul, Zenith Press, 2006, p. 264.

³²⁰ Joel Garreau, « Disconnect the dots: Maybe we Can't Cut Off Terror Head, but We Can Take Out Its Nodes », *The Washington Post*, 17 septembre 2001. L'individu dans un réseau est nommé « acteur » ou « nœud ». Les contacts entre les acteurs sont appelés « lignes ». L'élément de base dans un graphique réseauté est une dyade qui consiste en deux acteurs unis par une simple ligne. Plus la ligne entre les acteurs est située en proximité d'une autre, plus leur relation est liée et interdépendante. À partir de ces données explicatives de base, il est possible d'examiner la cartographie des réseaux de l'insurrection, afin d'en déterminer les acteurs les plus importants à frapper, de manière à déstabiliser l'ensemble.

³²¹ David H. Petraeus, James F. Amos, *op. cit.*, p. 319.

³²² Katleen M. Carley (dir.), Ju-Sung Lee, David Krackhardt. « Destabilizing Networks », Carnegie Mello University, (novembre 2001), p. 9.

Figure 2.1 : Les formes de structures en réseau



Source : Benoît Gagnon, « Les technologies de l'information et le terrorisme », dans Charles-Philippe David (dir.), *Repenser le terrorisme, concepts, acteurs et réponses*, Presses de l'Université Laval, Québec, 2007, p.250

Figure 2.2 : Fragmentation d'un réseau

SOCIAL NETWORK ANALYSIS AND OTHER ANALYTICAL TOOLS

321

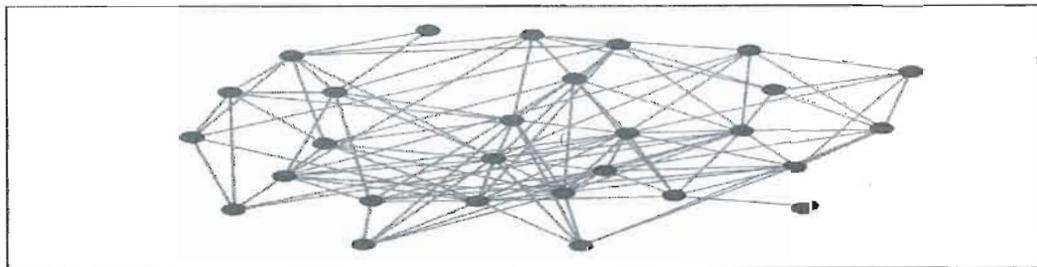


FIGURE 8-8. Networked organization with high connections

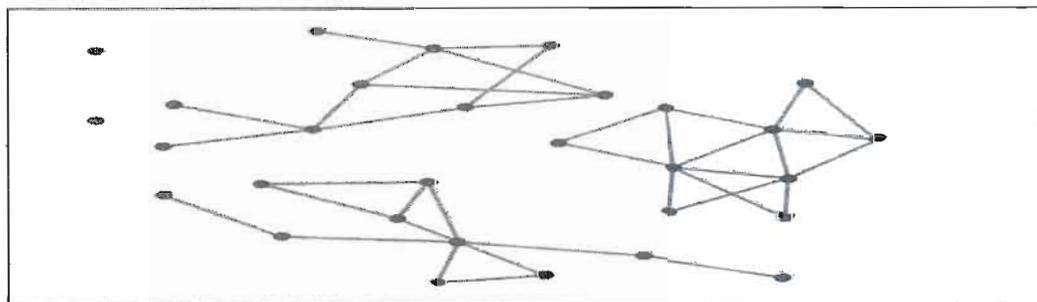


FIGURE 8-9. Fragmented network

Source : Général David H. Petraeus et général James F. Amos, *op. cit.*, p.321

En effet, suivant l'application de la loi de Metcalfe³²³, l'interaction de plusieurs individus ou groupes d'individus vers un objectif commun décuplera leur capacité d'action³²⁴. L'action armée contre l'architecture insurrectionnelle produit un effet « boule de billard » qui atomise les cellules insurgées. La conséquence tactique directe de ces attaques sera de faire descendre les opérations aux niveaux « locaux ». Il n'y aura plus de manœuvre de force, ni de volonté de bataille décisive, ni connexion immédiate avec une autre opération. Les grandes batailles sont remplacées par plusieurs centaines, voire des milliers d'engagements singuliers d'intensité minime ou moyenne, localisés dans l'espace et dans le temps. La guerre se transforme en conflits multiples, permanents et polycentriques, les insurgés se trouvant constamment « harcelés » par les actions de sécurité.

C'est d'ailleurs dans ce souci de nuisance que les Américains mettent sur pied un système de « guerre souterraine » combinant Forces spéciales et commandos de la nouvelle armée irakienne (*Special Police Commando*). Ces équipes de « chasseurs-tueurs » (hunter-killer) sont comme la *Task Force 121*, qui traque Saddam Hussein (décembre 2003), et la 626, qui opère dans la région de Falloujah, ou la 145^e à la recherche de Zarqaoui jusqu'en juin 2006³²⁵. Ces équipes de traque sont équipées du matériel le plus moderne et elles entrent en activité à partir d'informations précises pour des opérations de capture ou d'assassinats (la plupart du temps elles engagent moins de cent hommes), selon des méthodes inspirées des Israéliens ou encore de la guerre au Salvador des années 1980³²⁶. Bien qu'il s'agissait au départ de traquer les anciens dignitaires du régime déchu, les opérations ont dérivé, au courant de 2004, vers

³²³ Cette loi stipule que la force d'un réseau est proportionnelle au carré du nombre de ceux qui l'utilisent. Par exemple, si seulement deux personnes possèdent et exploitent la téléphonie cellulaire, le réseau devient rapidement inutile et impuissant. En revanche, si tous les individus de la planète en possèdent un, il devient un instrument de communication incontournable. Plus le nombre de nœuds est interconnecté avec les autres, plus le réseau sera puissant.

³²⁴ Benoît Gagnon, « Les technologies de l'information et le terrorisme », dans Charles-Philippe David (dir.), *Repenser le terrorisme, concepts, acteurs et réponses*, Presses de l'Université Laval, Québec, 2007, p. 253.

³²⁵ Frank Scott Douglas, « Waging the inchoate war: Defining, fighting, and second-guessing the "Long War" », *op. cit.*, p. 408.

³²⁶ Dans ce pays d'Amérique Latine, au prix de 70 000 morts sur une population de six millions, l'armée salvadorienne soutenue par les États-Unis était parvenue à éradiquer l'insurrection gauchiste. À cette époque, les conseillers américains avaient comme commandant un dénommé James Steele, qu'on retrouve en 2005 aux côtés de Steeve Chastel, conseiller américain du ministre de l'Intérieur irakien, qui a personnellement participé à la guerre contre la drogue en Amérique Latine et qui s'est illustré notamment par son rôle dans la capture du grand trafiquant de drogue du cartel de Medellín Pablo Escobar.

l'élimination des dirigeants rebelles, sorte de programme *Phoenix*³²⁷ configuré pour l'Irak.

3.2.2 La guerre au sein des populations comme stratégie de « victoire » en Irak

L'effet immédiat qui découle de l'adoption de la doctrine de contre-insurrection touche en tout premier lieu l'armée irakienne. Au printemps 2004, le commandement militaire américain prend directement sous sa direction la montée en puissance de l'armée irakienne, une « irakisation » rappelant la « vietnamisation » du Sud Vietnam en 1969. Pour ce faire, on crée une structure spécifique, le Commandement transitoire multinational pour la sécurité en Irak (*Multinational Security Transitional Command-Iraq*), confiée au général Petraeus. Quasi instantanément, le budget alloué au développement des Forces de sécurité irakienne passe de trois à presque sept milliards³²⁸ de dollars. Bien que la pensée initiale ait été de générer une armée mécanisée capable de dissuader l'Iran (ennemi traditionnel de l'Irak), l'arrivée du général Petraeus comme responsable de la formation change la donne. Celui-ci constate que l'adversaire le plus menaçant à court et à moyen terme n'est pas l'Iran, mais bien les violences qui jaillissent des incendies à l'intérieur même du pays. Ce faisant, le général tient à ne pas recréer l'erreur de ses prédécesseurs au Vietnam. Par souci de modeler une armée « moderne » à l'image des Américains (brigades mécanisées, soutien aérien, artillerie, etc.), les Américains avaient produit une chimère militaire pratiquement incapable de se déployer sur son propre terrain. Son mot d'ordre sera donc d'orienter la formation de l'armée vers la création d'une structure plus légère, mieux à même de gérer ce type de menace³²⁹. Graduellement, au cours des années qui vont suivre, les Forces de sécurité irakiennes vont progressivement prendre en charge directement les différents districts en remplacement des effectifs américains³³⁰. En janvier 2007, l'administration Bush prend la décision

³²⁷ Nom de code d'un vaste programme de déstabilisation des cadres Vietcongs, principalement pendant la période de 1968 à 1972. Ce programme aurait sérieusement projeté la crainte dans les rangs ennemis. On estime que près de 80 000 « agents » communistes opérants au Sud Vietnam auraient été ainsi neutralisés. De ce nombre, on compte environ 30 000 morts, le reste étant des éléments qui ont choisis de collaborer avec les Américains et les forces sud-vietnamiennes. Voir à ce sujet : Dale Andrade. « Westmoreland was right: learning the wrong lessons from Vietnam War », *op. cit.*, p. 174.

³²⁸ Bing West, *op. cit.*, p. 236.

³²⁹ Thomas E. Ricks, *op. cit.*, p. 394.

³³⁰ En 2008, la province d'Al Anbar passe sous contrôle irakien, terminant ainsi la transition entre les deux contingents sur la totalité du territoire irakien. Les Forces armées alliées se replient dans les bases et se constituent en Forces de réaction rapides ou encore en unités pour encadrer leurs homologues irakiens. À la fin de 2007, l'armée de terre dispose d'un total de 190 000 hommes. Les Forces ont pratiquement doublé tous les ans, pour atteindre à la fin de 2006 les objectifs fixés en 2004. De leur côté, les différentes forces de police se chiffrent à un total de 195 000 hommes, nombre auquel il faut ajouter 150 000 gardiens de sites sensibles. L'efficacité de ces troupes reste cependant, pour certains, douteuse. En effet, hormis la 9^e division blindée

d'envoyer des renforts en Irak. Ce choix est influencé par un rapport issu du *think tank* néoconservateur *American Enterprise Institute*. On y défend l'idée que l'épicentre de l'insurrection, l'endroit où le nombre d'attentats inter-cômmunautaires tout comme ceux commis contre la coalition sont les plus élevés, se trouve dans la capitale, Bagdad, ainsi que dans la province d'Anbar³³¹. La population de la capitale est composée de 6 millions d'âmes. En tenant compte du ratio « Forces de sécurité-insurgés », on évalue qu'il faudrait 150 000 troupes supplémentaires pour sécuriser la ville. Devant l'infaisabilité de pareille concentration d'effectifs, l'institut identifie des points clés extrêmement ciblés de la ville avoisinant la « zone verte » où les violences sont les plus exacerbées, soit une population estimée à 2 millions de personnes et qui exige, pour être sécurisé, un contingent de 40 000 soldats³³².

C'est avec cette mission première qu'est lancé le « *Surge* » avec le général Petraeus aux commandes des Forces américaines en Irak, qui bénéficient, pour sa mise en application, d'une infusion en troupes fraîches de 21 500 soldats rejoignant les 132 000 déjà présents sur le terrain³³³. Le général prend les rênes du pouvoir militaire en Irak, à la suite de son rôle de responsable de la formation de l'armée irakienne et surtout, à cause de ses états de services lorsqu'il a été responsable de la ville de Mossoul, en 2003, à la tête de la 101^e division aéroportée. Il se fait remarquer par son souci de gagner « la bataille des cœurs », plutôt que de livrer un feu vengeur. Il est titulaire d'un doctorat en relations internationales de l'Université Princeton. Sa thèse s'intitulait : « Les effets de la pensée militaire américaine sur l'emploi de la force au Vietnam ³³⁴ ». En effet, Petraeus fait la guerre « autrement » dans cette ville. Déjà, avant de pénétrer dans l'enceinte urbaine pour la première fois, tous les drapeaux américains sont retirés des

équipée de vieux chars T-55 et de T-72. les bataillons disposent théoriquement du même équipement et de la même force de feu que les rebelles. Ils ne possèdent pratiquement aucun armement lourd, en partie parce que les Américains hésitent à leur en fournir, de peur de les retrouver aux mains des insurgés ou en vente libre sur le marché noir. Les appuis-feu et le soutien blindé et aérien nécessaires sont encore obligatoirement fournis par les soldats américains. En 2007, l'armée irakienne commence à peine à structurer son réseau d'écoles de formation et d'instruction, son réseau logistique et le soutien technique nécessaire à son autonomie opérationnelle et à sa capacité de régénération. Paradoxalement, le gouvernement irakien a préféré créer et politiser ses propres milices, jugées plus fiables. De ce fait, on renoue avec les anciennes pratiques de Saddam Hussein, qui avait fait de son armée une architecture de poupées russes hiérarchiques de fiabilité croissante : réserviste, armée régulière, garde républicaine, garde spéciale et finalement garde du corps issu de la même tribu que lui. Michel Goya. *op. cit.*, p.168 à 171.

³³¹ Frederick Kagan, « Choosing Victory: A Plan for Success in Iraq », *American Enterprise Institute*, (14 décembre 2006), p. 13.

³³² *Ibid*, p. 17.

³³³ Alexandra De Hoop Scheffer, *op. cit.*, p. 128.

³³⁴ Pierre Servant, *op. cit.*, p. 34.

véhicules³³⁵. Le premier effort est d'ailleurs de combler le vide politique inhérent à l'effondrement du régime ; le général organise de sa propre initiative les premières élections libres du « nouvel Irak »³³⁶. Pour cela, il faut agir rapidement, car, au bout d'une certaine période de présence, la Force militaire passe du statut de libération à celui d'occupation³³⁷. Un deuxième axe d'effort consiste à relancer l'activité économique³³⁸. C'est dans cette veine que la division va monter 4000 projets aussi variés que la peinture des lignes blanches sur les routes ou la remise en état de centaines d'écoles³³⁹. Toutes les unités de combat sont d'ailleurs engagées dans ces projets. De plus, le quartier général du général est lui-même truffé d'affichettes au slogan en rupture complète avec ce qui se pratique ailleurs : « Qu'as-tu fait aujourd'hui pour gagner les cœurs et les esprits irakiens ? » ou encore « Il ne sert à rien d'arrêter un suspect si, pour y parvenir, vous vous faites vingt ennemis de plus » en sont des exemples éloquents³⁴⁰.

3.2.3 La guerre au sein des populations : la thérapie de choc : le surge (sursaut)

À la lumière de cette expérience, il n'est pas étonnant que ce soit ce général qui a été choisi afin de mener à bon port le nouveau plan concocté par Washington. Dès son entrée en poste, Petraeus fédère autour de lui des officiers qui ont passé parfois plus de vingt-cinq mois (au total) en Irak et qui, surtout, partagent sa façon de « penser autrement ». Ainsi, l'état-major mis en place par le nouveau commandant devient l'un des cercles les plus professionnellement sélectifs au monde, dominé par des officiers possédant des doctorats issus des plus prestigieuses universités du pays combinés à une expérience de combat. Dès son quatrième jour d'entrée en fonction, il expose à ses généraux qu'ils se trouvent engagés « dans une guerre de l'information ». D'après lui, 60 % des opérations menés par les officiers concernent l'aspect « information ». Dans la

³³⁵ Marc Semo, « Mossoul, cité modèle de l'occupation américaine », *Le Figaro*, 10 juin 2003.

³³⁶ À partir d'une convention de 217 délégués représentant les diverses factions des leaders locaux. Cette convention choisit ensuite en son sein un conseil municipal de 23 membres pour administrer Mossoul qui, lui-même, désigne le maire. Michel Goya, *op. cit.*, p. 30.

³³⁷ David H. Petraeus, « Learning Counterinsurgency : Observations from Soldiering », *Military Review*, (janvier-février 2006), p. 4.

³³⁸ Selon le principe voulant que l'instauration d'une démocratie politique soit impossible tant que le taux de chômage reste aux environs de 50 %, c'est toute une structure socioéconomique qu'il faut ériger. Pour y parvenir, Petraeus réussit à obtenir de la CPA qu'un fonds spécial soit mis à la disposition des militaires. Le fonds en question (57 millions), baptisé *Commander's Emergency Reconstruction Program* (CERP), a été financé à même l'argent confisqué aux dirigeants baasistes. Dans une opération de pacification comme celle entreprise en Irak, l'argent constitue une arme. En fonction de la situation, les financements peuvent même avoir un rôle plus important que celui des armes. « Une fois qu'il y a de l'argent disponible, le défi consiste à le dépenser d'une façon efficace et à obtenir rapidement des résultats tangibles. » *Ibid*, p. 4.

³³⁹ Michel Goya, *op. cit.*, p. 30.

³⁴⁰ Pierre Servant, *op. cit.*, p. 36.

poursuite de cette idée, le général invite son état-major à faire passer le nouveau mot d'ordre les invitant à communiquer davantage avec les reporters domestiques ou étrangers. Cela s'avère nécessaire dans un souci de transparence et de projection d'images plus positives des actions menées par les militaires sur le terrain³⁴¹. En continuité avec cette stratégie, Petraeus poursuit plus loin sa « réforme », puisqu'il cherche à marier des talents et des intelligences venus d'horizons différents. C'est ainsi que des anthropologues font leur apparition dans l'entourage du commandant en chef. Les « *embedded anthropologists* » font leur apparition au sein des forces américaines en Irak. Ils ont pour but « d'améliorer la capacité des militaires à comprendre l'environnement socioculturel en Irak. La connaissance des populations locales permet aux militaires de planifier et accomplir leur mission plus efficacement et de recourir moins souvent à la force³⁴² ». Certains chefs ont même estimé, par la suite, que les conseils de ces experts avaient permis de faire baisser de 60 % les opérations de combats dans leur zone d'action³⁴³. L'un de ces *Petraeus boys* est David Kilcullen, un ancien officier d'active australien devenu universitaire par la suite, qui explique que :

le problème étant là de se procurer des informations se trouvant en territoires géographiques ou humains interdits, hostiles ou difficilement accessibles [...] Comme dans tout conflit, le succès dépendra de notre aptitude à nous adapter, à formuler de nouvelles ripostes et à anticiper sur un environnement en mutation constante³⁴⁴.

Cette meilleure connaissance du « paysage mental » de la société irakienne permet très vite de tirer parti des divisions qui s'observent du côté de l'insurrection³⁴⁵. Selon la vieille maxime de la pratique impériale éprouvée et brevetée par les Britanniques, qui consiste à diviser pour régner, les États-Unis commencent à éprouver une certaine aisance à manipuler les divergences et les haines qu'entretiennent certaines tribus sunnites les unes envers les autres. Les brigades de Sahwa (« réveil » en arabe), en majorité anciennes insurgées sunnites ralliées à l'armée américaine créée en 2006 par des

³⁴¹ Thomas E. Ricks, *The Gamble, general David Petraeus and the American military adventure in Iraq, 2006-2008*, *op. cit.*, p. 133.

³⁴² Julien Bonhomme, « Anthropologue embarqués », décembre 2007, [en ligne]. <http://www.laviedesidees.fr/Anthropologues-embarques.html> (Page consultée le 27 avril 2009.).

³⁴³ *Ibid*

³⁴⁴ Pierre Servant, *op. cit.*, p. 39.

³⁴⁵ L'objectif d'Al-Qaïda en Irak est double : se fondre dans le paysage local, tout en s'assurant du soutien clanique des familles anciennes, respectées et puissantes. Les chefs militaires du groupe terroriste ont donc entrepris de marier ainsi leurs chefs de guerres importés à des familles de dignitaires locaux. Les demandes d'unions ont été rejetées par les chefs de tribus, qui les ont considérées comme de trop peu d'importance. On était d'accord pour se battre à leurs côtés, mais pas de permettre qu'ils se mêlent à la noblesse locale. En guise de représailles pour cet affront, le chef et tous les membres d'une des grandes familles sunnites irakiennes ont été sauvagement assassinés en 2006, ce qui aura pour conséquence le ralliement des principales tribus sunnites à la cause américaine. Pierre Servant, *op. cit.*, p. 40.

chefs de tribus sunnites de la province occidentale d'Al-Anbar, puis peu à peu généralisées aux autres zones de peuplement sunnites du pays, infligent d'importants revers à Al-Qaëda. Ces miliciens ont largement contribué à faire reculer l'organisation islamiste et à faire diminuer la violence dans ces régions, qui constituaient depuis 2003 les foyers de l'insurrection antiaméricaine. Parmi les quelques 100 000 membres des Sahwas répertoriés, 54 000 se trouvent à Bagdad, et 29 000 dans les provinces du nord, dont Salaheddine, Diyala, Kirkouk et Ninive³⁴⁶.

This helped locate groups and individuals within the insurgency with whom cooperation would be possible. By co-opting this middle-ground and working with it against more extreme elements, the US military not only helped achieve common goals but also improved its own image, all while contributing to the marginalisation of the hardliners³⁴⁷.

Simultanément, les brigades militaires, *Marines* (nous reviendrons plus spécifiquement sur les Marines au prochain point) et *Army*, abandonnent les FOB isolés au profit des « *Joint Security Stations* » (JSS), soit de petits forts construits à travers la capitale et à proximité des autres villes, afin de procurer une couverture sécuritaire continue à la population³⁴⁸. Le déploiement des Forces américaines dans les villes de la province d'Anbar, au lieu d'être stationné en retrait dans les FOB, devient l'axe de l'effort central de la nouvelle stratégie militaire à l'hiver 2007. Le fait de se cantonner dans l'enceinte de ses bases pour ne patrouiller que le voisinage a pour effet d'abandonner tout le terrain « vital », la population, à l'ennemi. En juin 2007, l'arrivée des nouvelles unités est complétée, et le commandement militaire lance simultanément une série d'initiatives militaires (*Operation Law and Order* [Bagdad], *Operations Arrowhead* et *Phantom Strike*) qui nourrissent l'objectif d'assurer la sécurité de la population irakienne. Malgré une amélioration sensible de la situation sécuritaire d'ensemble, les chiffres de 2007 (895) démontrent qu'il y a toujours plus de militaires américains tués en Irak qu'en 2004, en 2005 ou en 2006 (830 en moyenne chaque année). Par contre, l'amélioration la plus notable concerne le nombre de civils irakiens morts des

³⁴⁶ Stephen Biddle, Michael O'Hanlon, Kenneth Pollack, "How to leave a stable Iraq", *Foreign Affairs*, septembre-octobre 2008, [en ligne]. <http://www.foreignaffairs.org/20080901faessay87503-p20/stephen-biddle-michael-e-o-hanlon-kenneth-m-pollack/how-to-leave-a-stable-iraq.html> (Page consultée le 1er octobre 2008.).

³⁴⁷ David Ucko, « Militias, tribes and insurgents: The Challenge of Political reintegration in Iraq », *Conflict and Security Development*, Vol. 8, n° 3, (octobre 2008), p. 358.

³⁴⁸ *Ibid.*, p. 357.

suites de l'occupation : de 34 400 en 2006 à 18 000 en 2007, soit une baisse de 50 %³⁴⁹. D'autre part, le nouveau plan piloté par le général vise également à redéfinir le « succès » de la mission irakienne en des objectifs plus modestes de « stabilité durable ».

« The grandiose goals of the past three years, of turning Iraq into a beacon of democracy that would transform the Middle East, or even of turning Iraq into a dependable ally of the United States, were quietly put on hold [...] the new goal was simply getting to a more or less peaceful Iraq that didn't explode into a regional war or implode into a civil war³⁵⁰. »

Il s'agit désormais de « contenir » et non plus de « détruire », c'est-à-dire d'empêcher une situation conflictuelle ou des violences de s'étendre ou de dépasser une certaine limite. Aussi, le général reconnaît explicitement être pressé par le temps. Il fait remarquer que l'horloge de Washington bouge beaucoup plus rapidement que celle de Bagdad. De son propre aveu, sa mission se résume principalement à «obviously trying to speed up the Bagdad clock a bit and to produce some progress on the ground that can, perhaps... put a little more time on the Washington clock³⁵¹ ».

³⁴⁹ Charles-Philippe David, Karine Prémont, Julien Toureille, *op. cit.*, p. 145.

³⁵⁰ Thomas E. Ricks, *The Gamble, general David Petraeus and the American military adventure in Iraq, 2006-2008, op. cit.*, p. 155

³⁵¹ *Ibid.*, p. 148.

Partie B. Les Marines: L'équilibre exemplaire entre traditions, anticipations et adaptations

4.1 La culture organisationnelle des Fusiliers Marins américains

4.1.1 Ils ne sont pas comme les autres

Au cours de ce dernier chapitre, nous nous pencherons plus particulièrement sur la question de l'adaptation des organisations militaires afin de comprendre pourquoi certaine, comme les *Marines*, s'adaptent plus rapidement que d'autres. À peu près toutes les études qui analysent la question de l'adaptation dans les organisations militaires argumentent qu'étant donné leur haut degré de bureaucratisation, elles sont intrinsèquement conçues pour ne pas permettre le changement³⁵². Cependant, se condamner à se limiter à cette seule conclusion masquerait l'hétérogénéité des différentes organisations militaires américaines. Comme le fait remarquer Thomas E. Ricks dans sa remarquable étude sur le Corps des *Marines*, il est frappant de constater que les organisations militaires américaines ressemblent à un groupe de tribus, parfois alliées face à un ennemi commun, mais qui sont, la plupart du temps en état de guerre les unes contre les autres³⁵³. L'USMC entretient, à travers sa doctrine, une stature philosophique plus clausewitzienne (la dimension politique du conflit, la guerre comme un art) que jominienne (la guerre menée avec une précision scientifique). Considérant que les facteurs humains et stratégiques sont supérieurs aux aspects matériels de la confrontation, ils s'avèrent plus adaptés aux visages complexes des conflits contemporains et ils ont déjà prouvé par le passé qu'ils sont de formidables innovateurs. Ce constat conduit plusieurs analystes à affirmer que les *Marines* sont, au sein de l'architecture de la défense américaine, « la force la plus équilibrée, mais aussi la moins vulnérable à l'emprise des imaginaires et des mythes technologiques³⁵⁴ ». Leur participation à l'opération irakienne de pacification témoigne de cette particularité de ne pas faire les choses comme tout le monde. Dans l'ouvrage *Fiasco*, de Thomas Ricks, le chapitre traitant du Corps s'intitule « The Marine Corps Files a dissent » et il vise à démontrer le désaccord du commandant de l'époque, James Mattis, avec la stratégie américaine préconisée jusqu'alors. Cette altérité entre le commandant des Marines et la direction centrale n'est pas une première, puisqu'il se produit un épisode semblable au

³⁵² Adam Grisson, « The future of military innovation studies », *Journal of Strategic Studies*, vol. 29, n° 5, (octobre 2006), p. 919.

³⁵³ Thomas E. Ricks, *Making the Corps*, Scribner, Scribner, New York. p. 188.

³⁵⁴ Joseph Henrotin, *op.cit.*, p.248

Vietnam. On observe la même dualité en Irak au début de l'occupation. En effet, les Marines se présentent dans ce vivier insurrectionnel grouillant en étant *déjà* adaptés. Lorsqu'il arrive dans la province d'Anbar en remplacement de la 82^e division aéroportée, le général Mattis donne l'ordre à ses troupes de patrouiller à pied par petits groupes de deux. Le groupe armé sous son commandement suit alors trois principes de base : premièrement, ne pas se faire menaçant : il faut créer le sentiment que peu importe où l'on se trouve, la population doit pouvoir y distinguer un *Marine* ; en deuxième lieu, gagner le cœur et les esprits de la population en faisant du bon travail ; finalement, se tenir prêt en tout temps à devoir mener un très court, mais intense engagement armé³⁵⁵. Le commandant invite ses troupes à se laisser pousser la moustache à l'image des Irakiens. Les soldats ont également pour directive claire d'enlever leurs lunettes de soleil lorsqu'ils interagissent avec les civils. La pierre de touche des *Marines* se résume en réalité à la politique de « la main de fer dans un gant de velours ». En outre, une section par bataillon reçoit une formation particulière d'un mois sur la langue et les coutumes arabes (n'oublions pas que nous sommes en 2003), avec l'espoir que ces connaissances se transmettront horizontalement par effet de capillarité vers le reste des Forces³⁵⁶. De plus, le commandant décide de faire porter à ses troupes une tenue de combat verte pendant 45 jours, à dessein de se démarquer de la tenue « sable » de ses prédécesseurs, initiative que le général Swannack qualifie d'affront personnel, tout en taxant le plan des *Marines*, qu'ils préparent depuis plusieurs mois, d'irréaliste³⁵⁷.

D'ailleurs, Mattis n'a absolument rien à envier aux *Petraeus Boys*, futurs architectes de la réingénierie contre-insurrectionnelle. Il possède un doctorat en histoire, et sa bibliothèque personnelle compte quelques milliers de volumes de traités militaires de toutes sortes qu'il a minutieusement étudiés³⁵⁸. Le personnage s'avère un grand opposant à la vision de Rumsfeld du « *net-centric-warfare* ». Il déclare : « les ordinateurs sont isolés par nature. Ils se construisent des murs entre eux. Or, la nature de la guerre est immuable : vous avez besoin de confiance et de connexions, la doctrine de Rumsfeld ignore la dimension spirituelle³⁵⁹ ». À la lumière de cette mise en perspective, il convient maintenant de tenter de trouver la source de cette divergence observée entre les *Marines*

³⁵⁵ Col. Nicholas E. Reynolds, *Basrah, Bagdad and Beyond, The U.S Marine Corps in the Second Iraq War*, Annapolis, Maryland, Naval Institute Press, , 2005, p. 149.

³⁵⁶ Michel Goya, *op. cit.*, p. 56.

³⁵⁷ *Ibidem*

³⁵⁸ Thomas E. Ricks, *Fiasco, op. cit.*, p. 313.

³⁵⁹ *Ibid.*, p. 313.

et leurs confrères, schisme qui s'est manifesté en Irak, mais également au Vietnam. Un élément de réponse se situe, à notre avis, dans leur culture organisationnelle, une culture qui leur a permis d'épouser une philosophie comportementale différente en Irak, mais qui les place à l'heure actuelle comme des exemples à suivre pour les autres services et armées du monde à l'heure de la transformation³⁶⁰ de la guerre.

4.1.2 Culture organisationnelle de la dissidence : Définitions et concepts

Avant de se lancer dans la dissection de la culture organisationnelle de l'infanterie marine américaine, il convient tout d'abord de définir ce concept analytique en le situant dans les quatre grandes écoles qui ont tenté d'expliquer les origines du comportement militaire et des innovations. Ces différentes écoles se penchent respectivement sur les relations civilo-militaires³⁶¹, sur les politiques et dynamiques inter et intra services³⁶², et finalement, sur les cultures organisationnelles³⁶³. La dernière théorie, le modèle culturel, plus précisément la culture organisationnelle, est celle que nous allons soutenir et démontrer dans les prochaines pages. À cet égard, l'auteur Theo Farrell parle de « croyances intersubjectives » à propos du monde social et naturel qui définit les acteurs, leurs situations et les possibilités de leurs actions³⁶⁴. Pour Farrell, les

³⁶⁰ Nous référons ici à l'ouvrage de Martin Van Creveld, pour qui la guerre entre forces armées conventionnelles au service des États-nations est morte, laissant place à une autre forme de conflit beaucoup moins balisée et contrôlable. Martin Van Creveld. *La transformation de la guerre*, Paris, Éditions du Rocher, 1998.

³⁶¹ Barry Posen est le premier enquêteur à créer le modèle civil-militaire tôt dans les années 1980 et à le codifier dans son ouvrage *The Sources of Military Doctrine*. Selon cette théorie, le changement qui survient dans une organisation militaire donnée est le résultat des efforts combinés de l'initiative personnelle de certains chefs militaires et de civils externes qu'il nomme les « mavericks ». Ces personnalités, du haut de leurs tribunes de réformateurs, répondent à l'émergence de nouvelles attentes à la sécurité nationale pour lesquelles les doctrines préexistantes s'avèrent obsolètes. Barry Posen, *The Sources of Military Doctrines, France, Britain, and Germany Between the World Wars*, London, Cornell University Press, 1984, p. 224-226.

³⁶² Cette école se concentre sur la compétition entre différentes branches d'une même organisation militaire. La compétition est alors particulièrement féroce entre les « conservateurs », qui souhaitent préserver le *statu quo*, et les « réformateurs », qui désirent embrasser de nouveaux rôles et de nouvelles capacités. Selon Stephen Rosen, « le processus d'innovation débute lorsqu'un officier senior crée une "nouvelle théorie de la victoire", soit une prospective sur un des futurs possibles de ce à quoi la prochaine guerre pourrait ressembler et comment y faire face si l'on veut s'assurer le succès ». Stephen Rosen, *Winning The Next War: Innovation and the Modern Military*, Ithaca, Cornell University Press, 1991, p. 20.

³⁶³ Il faut prendre également note qu'il existe deux autres écoles, certes moins importantes, basées respectivement sur le néoréalisme et sur le déterminisme technologique. L'école néo-réaliste croit que la peur des capacités militaires étrangères soit nécessaire, voire suffisante, pour influencer les comportements ou occasionner une innovation. Le déterminisme technologique soutient la thèse que les impératifs technologiques sont nécessaires et suffisants pour expliquer toutes les questions relatives aux domaines des forces armées. Au cours des vingt dernières années, ces deux arguments ont été neutralisés par les autres écoles, voire progressivement rejetés par ce champ d'études. Le consensus qui s'en est dégagé est que ces deux écoles ne permettent pas de suffisamment décrypter les forces sous-jacentes qui conditionnent les comportements pour se concentrer presque exclusivement sur les rapports de causalité superficielle. Pour cette raison, nous avons volontairement choisi de ne pas les analyser en détail dans ce mémoire.

³⁶⁴ Adam Grissom, *op. cit.*, p. 916.

services ont une personnalité distincte et permanente qui influence un comportement innovant, comportement qui peut venir de l'impulsion d'un chef, d'un choc externe ou encore d'une organisation rivale qui peut compétitionner avec une autre³⁶⁵. L'approche culturelle cherche à faire la démonstration que la culture influence les perceptions et les comportements d'une organisation. Sommairement, les travaux d'Élizabeth Kier ont démontré que « l'institution militaire américaine définit son rôle au sein de la société d'une manière durable et relativement autonome par rapport aux conjonctures stratégiques et aux mutations sociétales puisque ses intérêts et sa vision sont filtrés par des matrices cognitives³⁶⁶. » De plus, Kier définit la culture organisationnelle comme :

as set of basic assumptions, values, norms, beliefs, and formal knowledge that shapes collective understandings. The culture of an organization shapes its member's perception and affects what they notice and how they interpret it; it screens out some parts of "reality" while magnifying others.³⁶⁷

La culture organisationnelle crée sa propre « matrice » (un sous-système), faisant en sorte que « the organizations' perceptions of their world frame and constrain the decision-making process³⁶⁸ ». Cette perception (image) est un filtre à partir duquel l'environnement est recréé. Celui-ci devient le bouton d'une machine subjective de transformation du monde qui produit ses effets objectifs (décisions, comportements). Se dégage alors une structure formelle composée de règles qui définissent ce qui fait partie de l'organisation et ce qui n'en fait pas partie. Elle est un ensemble de croyances que les membres d'une organisation partagent et qui sont transmises à leurs successeurs³⁶⁹. À la lumière de ces définitions, il ressort qu'une culture organisationnelle a un effet causal sur l'action entreprise par l'ensemble de l'organisation, et le moyen d'y parvenir passe par l'intermédiaire des normes. Peter Katzenstein distingue deux types de normes qui influent sur les comportements des agents : les normes constitutives, qui sont l'expression identitaire d'un acteur, et les normes régulatrices qui, elles, définissent un standard de comportement approprié³⁷⁰. Par essence, la culture « influence action not by providing the ultimate values toward which action is orientated, but by shaping a repertoire of « tool

³⁶⁵ Theo G. Farrell, Terry Terrif, *The Source of Military Change: Culture, Politics, Technology*.

³⁶⁶ Thomas Lindemann, *op. cit.*, p. 683.

³⁶⁷ Elizabeth Kier, « Culture and French Military Doctrine Before World War II », dans Peter J. Katzenstein, *The Culture of National Security, Norms and Identity in World Politics*, New York, Columbia University Press, 1996, p. 202.

³⁶⁸ *Ibidem*.

³⁶⁹ William Chittick, *American Foreign Policy, a Framework for Analysis*, Washington. D.C, CQ Press, , 2006, p. 350.

³⁷⁰ Peter J. Katzenstein, *op. cit.*, p.18 et 19.

kit » of habits, skills and styles from which people construct « strategies of actions³⁷¹». En somme, l'agent évoluant dans les frontières internes de la structure suit les normes par une logique de la conséquence, c'est-à-dire qu'il adopte les pratiques qu'on attend de lui à cause des bénéfices qu'il peut en tirer ou encore à cause des contraintes que peuvent exercer les sanctions. Finalement, un acteur adhérera aux normes culturelles par une logique de l'appropriation ; le membre est alors socialisé selon certaines valeurs transmises d'un individu à un autre et d'une routine³⁷². Cet endoctrinement repose sur quelques traits caractéristiques qui produisent l'essence de la culture organisationnelle du Corps des *Marines*.

4.1.3 L'éthos guerrier

Les *Marines* manifestent un très haut degré de standardisation. En effet, toutes les nouvelles recrues, qu'elles soient simples soldats ou officiers, doivent passer par le même camp d'entraînement. Du pilote au tankiste, en passant par le tireur d'élite ou le fantassin, les *Marines* partagent tous un bagage commun : celui d'un soldat d'infanterie : « every man is a rifleman »³⁷³. Il ne faut pas oublier que les fusiliers marins des États-Unis sont les seuls à imposer à chaque recrue, même à l'élève officier, d'étudier l'histoire du Corps dès son arrivée dans les rangs. L'institution cultive d'ailleurs un code du guerrier explicite dont la rigueur n'est pas sans rappeler certaines ressemblances entre les *Marines* et les ordres religieux. Une partie de « l'éthos » guerrier du Corps tient au fait que ce groupe entretient une série d'icônes basées sur les hauts faits individuels de quelques-uns de ses membres à travers l'histoire. Ces icônes œuvrent à influencer sur la perception populaire, sur ce qu'il faut faire et comment il faut être pour représenter le *Marine* idéal. Par exemple, le hissage par six des leurs du drapeau sur le mont Suribachi, à Iwo Jima, le 23 février 1945, immortalisé pour la postérité par une photographie devenue ensuite monument national, dessine l'incarnation parfaite symbolisant le Corps³⁷⁴. De l'avis même de James Forrestal, secrétaire de la Navy à bord de l'*Eldorado*, « the raising of that flag on Suribachi means a Marine Corps for the next five hundreds years³⁷⁵ ». L'image des soldats hissant le drapeau américain sur la cime de la montagne devient une icône instantanée, un symbole

³⁷¹ Terry Terrif, « Innovate or Die: Organizational Culture and the Origins of Maneuver Warfare in the United States Marines Corps », *Journal of Strategic Studies*, vol. 29, n° 3, (juin 2006) p. 479.

³⁷² *Ibid*, p. 479.

³⁷³ Thomas E. Risk, *Making the Corps*, *op. cit.*, p. 147.

³⁷⁴ Terry Terrif. « Warriors and Innovators: Military Change and Organizational Culture in the US Marine Corps », *Defense Studies*, (juin 2006), vol. 6, n° 2, p.218.

³⁷⁵ James A. Warren, *op. cit.*, p. 70.

du Corps qui suspend le temps. La représentation revêt désormais un caractère culturel et entre alors dans la *durée*.

Time is experience, if culture is shared experience, as most anthropological interpretations accept with or without some qualification; it is shared experience not of things or events, but time *himself*. Myth attempts to capture shared dimensions of that experience outside time and deploy them to control or suppress time's duration. Culture then, is always in motion, always creative, but cultural formulations and expressions are not³⁷⁶.

Ces récits de hauts faits d'armes, racontés par des *Marines* pour des *Marines*, valident les symboles de ce que signifie être les dignes représentants de cet héritage et ils contribuent à retranscrire le scénario identitaire qui conditionne le soldat à l'action. « The creation of soldiers involves rituals and myths, those that focus on the military itself and other no less subtle messages about masculinity, about manliness, about race, and about belonging³⁷⁷ ».

L'action est ce par quoi un individu s'illustre, s'institue dans la mémoire des hommes (une matière à récits). Le comportement est anonyme, conformisme et gris (un objet des sciences humaines). Le guerrier mythique ne connaît que les actions. Non pas pour être autre ou différent, mais mémorable. Parce qu'on est exemplaire au fond qu'en étant inimitable. On n'a jamais voulu ressembler qu'à l'unique, à l'extrême singulier. On n'imite que l'inimitable. Ce qui est commun, ce n'est pas le modèle, toujours singulier, mais la prétention à lui ressembler³⁷⁸.

Le guerrier consent à vivre et à mourir selon la forme d'un récit, y gagnant le droit de se faire un nom. La mise en récit de l'histoire du Corps prescrit que le combat est un travail, et la guerre une manière de vivre. Il s'agit d'être le meilleur, de briller de tous ses feux, pas forcément de l'emporter, « car plus que la sanction finale compte la matière à récit que dégagent un ou des héros³⁷⁹ ». Les *Marines* reprennent une idée de la guerre qui n'est pas sans lien avec l'éthique chevaleresque du Moyen-Âge. « Faire la guerre, c'est d'abord mettre son corps en aventure de mort »³⁸⁰, disait-on à l'époque. La guerre invite à se dépasser. Elle permet un épanouissement de soi puisque présentée comme un défi à soi-même et aux autres, impliquant un code contraignant de conduite et d'honneur. C'est d'ailleurs pour cette raison que le Corps se nourrit d'une image personnelle profondément élitiste. Il s'agit ici de la version du devoir nietzschéen : la vraie liberté, c'est d'être mis au défi par l'autre ou par soi, mis au défi d'obéir, d'accomplir, c'est la

³⁷⁶ Stephen Linstead, « Time, Creativity and culture: Introducing Bergson », *Culture and Organization*, vol. 9, n° 1, (mars 2003), p. 5.

³⁷⁷ Sandra Whitworth, *Men, Militarism and UN Peacekeeping: A Gendered Analysis*, Boulder, Lynne Rienner Publisher Inc, 2007, p.152.

³⁷⁸ Frédéric Gros, *États de violence, essai sur la fin de la guerre*. Paris, Gallimard, 2006, p. 20.

³⁷⁹ Frédéric Gros, *op. cit.*, p. 20.

³⁸⁰ *Ibid*, p.13.

liberté de la dignité reposant sur le sentiment profond que nous valons plus que nous-mêmes³⁸¹. « Pour se sentir supérieur, il faut pouvoir sentir sous soi la masse grouillante des inférieurs [...] la guerre peut-être réfléchie comme la compétition des meilleurs³⁸². » Face à l'incertitude de son existence à venir, une « tribu » comme le sont les *Marines* recherche une « sécurité virtuelle » puisée à même l'expérience de la mort et du péril, une dette par rapport à leurs illustres ancêtres qui ne sera jamais totalement remboursée. La mise en aventure de mort agit telle une garantie de leur reproduction identitaire.

Within the original tribal community...the living generation always recognized a juridical duty toward earlier generations, and especially toward the earliest which founded the tribe. The conviction reign that is only through the sacrifices and accomplishments of the ancestors that the tribe exists and that one has to *pay them back* with sacrifices and accomplishments: one thus recognizes a debt that constantly grows greater since these forebears never cease, in their continued existence, as powerful spirits, to accord the tribe new advantages and new strength.³⁸³

L'histoire des batailles livrées par les *Marines*, bien qu'en substance parfois plus apocryphe que réelle, imprègne l'idée que chaque soldat est un guerrier, un combattant agressif qui se retrouve très près de son ennemi lorsque survient le moment de le courroucer. Des légendes vivantes, telle celle du sergent Daniel (Dan) J. Daly³⁸⁴, deux fois récipiendaire de la médaille d'honneur du Congrès pour ses exploits, ou encore celle de Lewis B. « Chesty » Puller³⁸⁵ font l'objet d'un véritable culte et sont de puissants symboles attractifs³⁸⁶. Il n'est pas suffisant de se remémorer les grandes gloires du passée,

³⁸¹ Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlaît Zarathoustra*, Paris, Flammarion, 2006, p. 68.

³⁸² Frédéric Gros, *op. cit.*, p. 31.

³⁸³ James Der Derian, *Virtuous War*, *op. cit.*, p. 35.

³⁸⁴ Du haut de ses cinq pieds et six pouces et de ses 132 livres, le petit sergent s'est chargé seul de la défense d'un avant-poste durant la nuit du 15 au 16 juillet 1900 lors de la guerre des Boxer en Chine. Au crépuscule, ses camarades le retrouvent encerclé par environ 200 cadavres de soldats chinois qui étaient montés à l'attaque de la position de Daly par groupes de deux ou trois pendant toute la nuit. Un peu plus tard sur le front ouest, lors de la Première Guerre mondiale, accompagné de sa section (dix hommes) et suite à la mort de son officier commandant, Daly regarde ses congénères et prononce des paroles qui deviendront la marque de commerce des *Marines* dans le feu de l'action : « Come on, you sons of bitches, do you want to live forever ? » Max Boot, *op. cit.*, p. 84.

³⁸⁵ Puller est l'un des plus illustres personnages entretenus par l'organisation. Il s'est illustré par ses exploits lors des « guerres de bananes » des années 1930, en passant par le théâtre de la Deuxième Guerre mondiale et celui de la Corée. À titre d'exemple, dans la région de Koto Ri, tard en 1950, sa position avec ses hommes est encerclée par un ennemi supérieur en nombre, lorsque qu'il fait parvenir ce message au commandement : « Nous sommes à la recherche de l'ennemi depuis un certain temps maintenant. Nous l'avons finalement trouvé. Nous sommes entourés. Cela simplifie notre problème de trouver ces gens pour les tuer. », Terry Terrif, « Warriors and Innovators: Military Change and Organizational Culture in the US Marine Corps », *op. cit.*, p. 221. Il a gagné en tout cinq Navy Crosses, soit la plus haute distinction remise par le département de la Navy. Il est le seul *Marine* de l'histoire à avoir réalisé un tel exploit. Pour le commémorer, chaque année, au jour de l'anniversaire de sa mort, un petit contingent de *Marines* se rend à Saluda en Virginie pour déposer une gerbe de fleurs fraîches sur sa tombe. James A. Warren, *op. cit.*, p.16.

³⁸⁶ Terry Terrif, « Warriors and Innovators: Military Change and Organizational Culture in the US Marine Corps », *op. cit.*, p. 218.

il faut également avoir l'occasion de les prouver. Pour eux, il vaut mieux être une élite aux hauts standards de qualité que d'être en voie d'extinction³⁸⁷. Ces exemples ne servent qu'à illustrer de quelle manière le Corps entretient ses récits, qui gravitent autour des valeurs qui y sont prônées. L'aspect « combat rapproché », celui de pouvoir regarder son adversaire dans le blanc des yeux, est caractéristique du Corps et il ne peut que rendre les *Marines* davantage en mesure d'opérer dans une situation de combat de basse intensité, environnement où le « contact » et la « présence » au sein de la population deviennent les pierres angulaires des assises stratégiques.

En 1999, le nouveau commandant James L. Jones instaure le *Marine Corps Martial Art Program* (MCMAP), inspiré en partie des systèmes de formation aux arts martiaux formant le cœur de l'entraînement physique de plusieurs armées professionnelles du Sud-Est asiatique. La vision de cette initiative découle directement de l'expérience de Jones au Vietnam³⁸⁸. C'est donc en considérant l'histoire que le général décide d'implanter une mesure semblable lorsqu'il a la chance de prendre les commandes. Il en conclut : « that instituting a training program to instill the same close-quarters combat warrior ethos the USMC had when it was to fully prepare to fight the intensely personal, low-intensity, expeditionary, small wars that military strategists were predicting would dominate the 21st century »³⁸⁹. De l'avis de Jones, l'assaut amphibie et la guerre de manœuvre rendaient les *Marines* maîtres de l'environnement du combat *high-tech*, et il fallait obtenir une maîtrise semblable dans un environnement de conflit *low-tech*, à mains nues au combat rapproché³⁹⁰. En réalité, le général voulait un programme d'arts martiaux hybrides, combinant d'anciens styles de combats classiques et de nouveaux mouvements créés par l'organisation. Le programme est d'ailleurs très vite surnommé par les membres *Semper fu*³⁹¹, amalgame de la devise *Semper Fidelis* et *Kung Fu*, lorsqu'ils réfèrent à cet entraînement. De plus, le MCMAP est même habillé d'un

³⁸⁷ Paul E. Wilson, « U.S Marine Corps: separate but not equal », *Marine Corps Gazette*, (janvier 1979), p. 25.

³⁸⁸ Pendant son service militaire sur ce théâtre, le général, alors simple lieutenant, a été assigné à servir aux côtés des Marines de la République de Corée. Jones a été étonné de constater à quel point le programme d'arts martiaux pour les militaires pouvait unifier les Marines autour d'un « éthos guerrier » partagé. En outre, afin d'illuminer leur réputation mystique, les soldats sud-coréens de l'infanterie de marine portaient un uniforme distinct (un tigre à bandes treillis) de celui des autres soldats. Jones a remarqué alors que la réputation de ces soldats était telle qu'elle intimidait les Vietcongs et les unités nord-vietnamiennes, puisqu'ils essayaient d'éviter le combat avec ce groupe particulier. Jamison Yi, « MCMAP and the Marine Warrior Ethos », *Military Review*, (nov.-déc 2004), p.19.

³⁸⁹ *Ibid*, p. 19.

³⁹⁰ *Ibidem*.

³⁹¹ Gordon Lubold, « Kung-Fu Corps: The plan to make every Marine a black belt », *Marine Corps Times*, [en ligne]. <http://www.tecom.usmc.mil/mace/media/docs/gazette.htm> (Page consultée le 20 mai 2009.)

revêtement théorique, puisqu'une attention particulière est consacrée à l'étude des cultures militaires passées.

Martial Culture Studies focus on societies that produce warriors either primarily or exclusively. Some of the martial cultures that are studied are the Marine Raiders, Spartans, Zulu and Apache. By studying these cultures, Marines learn fundamental tactics and methods of the past and reconnect themselves with the warrior ethos of the Marine Corps³⁹².

Le combat rapproché permet d'interpréter l'énergie de l'adversaire ; l'aspect le plus important d'un combat est la sauvegarde personnelle, l'application du geste juste qui permet une économie des forces. Ainsi, l'entraînement à ces techniques guerrières armées ou non conditionne un système qui reconnaît qu'une force brute appliquée sans but précis s'avère contre-productive. « Consequently, MCMAP also stressed developing analytical discrimination to judge appropriate use of force as a situation might dictate, even the lowest tactical levels³⁹³ ». Les techniques de combat sont systématiquement bâties afin de rendre un *Marine* capable de combattre un ensemble de situations diverses à l'intérieur d'un spectre de conflit passant de la haute intensité, manœuvre de force contre force, à la faible intensité des opérations de stabilisation. Il s'agit ici d'un trait éclairant pouvant illustrer l'une des raisons voulant que l'USMC gravite un peu plus dans l'orbite excentrique du paradigme de la culture stratégique : l'homme se situe ici au cœur des innovations et de l'élaboration des doctrines militaires.

Throughout our history, the Marine Corps has always known that people, not weapons, technologies or systems, ultimately determine operational success during wartime and other contingencies [...] War at its fundamental level is a clash of opposing human wills... War is an extreme trial of moral and physical strength and stamina. No degree of technological development or scientific calculation will diminish the human dimension in war. Any doctrine which attempts to reduce warfare ratios of forces, weapons and equipment neglects the impact of the human will on the conduct of war and is therefore inherently flawed³⁹⁴.

4.1.4 Des innovateurs

En complémentarité à cet « éthos guerrier », l'organisation des fusiliers marins américains a une autre caractéristique qui l'aide à être mieux adaptée que les autres services à la nature incertaine et changeante de la guerre, réalité particulièrement vraie dans un cas de contre-insurrection. En effet, la doctrine du groupe, contrairement à celle

³⁹² *Ibid*

³⁹³ Jamison Yi, *op. cit.*, p. 20.

³⁹⁴ *United States Marine Corps Concepts and Issues, Requirement and Programs Division, Headquarters, U.S Marine Corps, Washington D.C, 2003, p. 2.*

que nous avons étudiée pour l'armée de terre ou de l'air au point B du premier chapitre, accepte explicitement que le chaos, la peur et le danger constituent des réalités permanentes du combat. Puisqu'il est impossible d'éliminer l'incertitude, mentionne le *Warfighting*, « we must learn to fight effectively despite it. We can do this by developing simple, flexible plans, planning for likely contingencies, developing standard operating procedures, and fostering initiative amongst subordinates³⁹⁵». En fait, la structure organisationnelle des *Marines* se veut en « architecture ouverte », un modèle qui accepte la construction permanente de l'armature de ses forces. Considérant que le changement provient des initiatives personnelles prises par les soldats présents sur le terrain. L'organisation est orientée prioritairement vers l'amélioration individuelle du soldat, non de la technologie, et de son habileté à remporter la victoire. Dans ce cas de figure précis, les matériaux ne sont que des « soutiens », des multiplicateurs d'efficacité périphérique de l'action du combattant, et non pas un « substitut » à celui-ci. « This Marine must be able to improvise and innovate on the fly, on an increasingly complex and chaotic battlefield. We must leverage technology to provide demanding and realistic training for our Marines, allowing them to continually expand their warfighting envelope³⁹⁶».

En complément, les *Marines* souffrent d'un défaut congénital que Krulak qualifie de « paranoïa »³⁹⁷. Cet élément doit être pris en compte, puisqu'il constitue un incitateur supplémentaire qui permet d'expliquer ce qui pousse l'organisation à innover. En effet, dès le crépuscule de son existence, sa raison d'être n'est pas garantie, et son utilité est questionnée. Dans les faits, Krulak relate qu'à un peu plus de 15 reprises, la survie du Corps a été assurée par la seule vigilance du Congrès³⁹⁸. Étant donné que les *Marines* ont des composantes terrestres, maritimes et aériennes, ils ont souvent été perçus comme les compétiteurs directs de l'*Army* et de l'*Air Force*, et cela sans ajouter le fait qu'ils forment le plus petit des services, ce qui n'est pas sans attiser une féroce rivalité pour le partage du budget de la Défense³⁹⁹. Ce continuel combat a mené à la gestation d'une paranoïa sensible qui s'est inscrite à l'intérieur même du code génétique des *Marines*. Cette propension a créé la perception que tous les problèmes rencontrés par l'organisation, réels

³⁹⁵ *Warfighting*, U.S Marine Corps, Washington D.C, 1997, p.13-14.

³⁹⁶ Charles C. Krulak, « Innovation, the Warfighting Laboratory, Sea Dragon, and the fleet Marine », *Marine Corps Gazette*, (décembre 1996), p. 13.

³⁹⁷ Victor H. Krulak, *op. cit.*, p. 15.

³⁹⁸ Terry Terrif, « Innovate or Die: Organizational culture and the origins of manoeuvre warfare in the United States Marine Corps », *Journal of Strategic Studies*, vol. 29, n° 3, (juin 2006) p. 483.

³⁹⁹ Victor H. Krulak, *op. cit.*, p. 35.

ou imaginaires, importants ou insignifiants, sont comme une menace putative à la survie même du corps et le conditionnent à réagir vivement⁴⁰⁰. L'innovation permanente, voilà une avenue commune qui accompagne l'histoire du service. Un exemple de cette continuité s'observe notamment dans les discours du général Krulak en ce qui concernait ses principales priorités et politiques à mettre en place lors de son passage à la direction du service. Le général souhaitait :

Institutionalizing innovation and focusing our efforts on creating a Marine Corps whose material and human assets are versatile, agile, and adaptable to a wide range of operating environments. The Marine Corps must embrace the winds of change, make them our ally, and make them our force multiplier⁴⁰¹.

L'anticipation et l'adaptation sont deux créneaux des *Marines*, puisqu'ils sont considérés comme des sanctuaires cachant les victoires de l'avenir⁴⁰². À ce titre, l'histoire du service, particulièrement celle du XX^e siècle, regorge d'exemples d'innovations et d'adaptations qui ont permis aux *Marines* de développer des capacités et un savoir-faire ayant permis de remporter les batailles. Par exemple, ils découvrent les vertus de « l'interarméisation »⁴⁰³ et de « l'enveloppement vertical »⁴⁰⁴ bien avant l'heure. Là ne s'arrêtent pas les exemples d'adaptation et d'innovation qu'il est possible de retracer dans l'histoire de l'organisation. Parmi leurs trouvailles des plus originales et importantes, on trouve la compétence mystique traduisant le désir de demeurer l'unique service à avoir le rôle de « sea-basing-force » : la doctrine de guerre amphibie⁴⁰⁵. Cette doctrine, codifiée

⁴⁰⁰ Terry Terrif, « Innovate or Die: Organizational culture and the origins of manoeuvre warfare in the United States Marine Corps », *op. cit.*, p. 484.

⁴⁰¹ Terry Terrif, « Of Romans and Dragons: Preparing the US Marine Corps for Future Warfare », *Contemporary Security Policy*, avril 2007, vol. 28, n° 1.(avril 2007) p. 147.

⁴⁰² James A. Warren, *op. cit.*, p. 23.

⁴⁰³ Le Corps est le premier à coordonner une composante aérienne qui fonctionne en conjonction avec l'action des troupes au sol. Le 16 juillet 1927, en pleine guerre de répression du mouvement sandiniste au Nicaragua, un vol de cinq DH-4 biplans munis de mitrailleuses et de bombes se déplace en formation en « V » et largue ses explosifs en plongée à quelques mètres de la position des Marines. Étant très éloignées de leur base logistique et hors de portée du soutien de l'artillerie, les troupes ont exécuté le premier « dive-bombing raid » de l'histoire. Max Boot, *op. cit.*, p. 238. Pour un exposé sur la notion « d'interarméisation » et des débats qu'ils suscitent encore aux États-Unis, voir Étienne de Durand, « L'interarmée aux États-Unis. Rivalités bureaucratiques, enjeux opérationnels et idéologie de la *jointness*, Focus Stratégique, n° 3, Paris, IFRI, novembre 2007.

⁴⁰⁴ En 1947, une brochette d'officiers supérieurs soumet un rapport qui établit les bases du programme visant à évaluer le rôle que pourrait jouer l'hélicoptère dans un théâtre d'opérations. Ils proposent l'idée que ce nouvel engin peut permettre l'insertion/extraction des troupes d'infanteries, tout en assurant le soutien logistique de ravitaillement en nourriture, armes et munitions nécessaire au maintien d'une position d'attaque. « The goal was to take vertical envelopment from the drawing board to the littoral areas of the earth and to acquire and deploy helicopters that could carry serious payloads from the deck of an aircraft carrier to a point behind enemy forces along a hostile shore. ». James A. Warren, *op. cit.*, p. 142.

⁴⁰⁵ Après la défaite de Gallipoli, où les Alliés avaient tenté un débarquement pour s'emparer de la position, l'assaut amphibie n'a jamais été envisagé sérieusement par les théoriciens militaires. Les mines maritimes, les obstacles physiques à l'avancée des fantassins disséminés sur les plages, l'artillerie située dans l'enceinte des

pour la première fois dans le *Tentative Field Manual for Landing Operations* dans les années 1930, se veut une réponse à la volonté de traduire le fantassin en force opérationnelle capable d'apporter sa puissance combattante de la mer vers la terre. La doctrine de guerre amphibie forge alors les Marines en troupe de choc capable de « forcer l'entrée » d'un territoire hostile. Le commandant à la source du développement, un dénommé John A. Lejeune (1920-1929), saisit toute l'importance (avant l'époque) que les opérations amphibies pourraient conférer comme contribution aux plans de guerres futures⁴⁰⁶. Étant une puissance séparée du monde par deux océans, la clé de voûte aux capacités de projection de la force militaire résidait dans cette capacité : « establishing a lodgment on the beach and then building up combat power for subsequent operations and quickly project military forces with real power anywhere⁴⁰⁷ ». En somme, la doctrine créée par le Corps est sans doute l'innovation la plus originale des Alliés au cours de cette période⁴⁰⁸. Le caractère « expéditionnaire » du service représente une menace mobile, substantielle et flexible contre des ennemis pouvant être situés partout dans le monde, ce qui lui assure le maintien opérationnel d'une capacité de projection de « stature mondiale »⁴⁰⁹. Un deuxième apport marquant du service à l'efficacité militaire du pays est le développement de la « guerre de manœuvre ». Cette doctrine est symptomatique de la culture organisationnelle des *Marines*, puisqu'il s'agit d'une stratégie de guerre dite « indirecte »⁴¹⁰. La manœuvre recherche une situation avantageuse pour frapper l'ennemi en son point faible, en utilisant le meilleur rapport de force pour parvenir à son effondrement. « Le but est d'obtenir un effet de levier par l'application d'une supériorité

positions stratégiques fortifiées semblaient faire conclure que l'avantage était à la défense. Or, ce sont les Marines qui se verront convaincus de la faisabilité de pareilles opérations. Leur apport le plus original consistera à envisager le mouvement des embarcations vers la plage comme une manœuvre stratégique aussi importante que l'assaut comme tel.

⁴⁰⁶ À son origine, la perception du général Lejeune a été que la saisie de bases avancées à l'ennemi n'était qu'une extension du rôle historique du Corps d'être une force de base avancée. Pour en savoir davantage sur la création de la doctrine de l'assaut amphibie entre les deux guerres : Allan R. Millet, *Assault from the sea: the development of amphibious warfare between the wars*, dans Murray Williamson, *Military (dir.), Innovation in the Interwar Period*, Cambridge University Press, 1996, p. 50 à 96.

⁴⁰⁷ James A. Warren, *op. cit.*, p. 41.

⁴⁰⁸ À ce titre, c'est le major des Marine Ellis, avec son étude *Advanced Base Operations in Micronesia*, parue en 1920, qui dessine les grandes lignes d'une conquête « d'île en île » par petits bonds successifs à travers le vaste archipel du Pacifique qui servira de base de travail visant à reconquérir le territoire perdu aux mains des Japonais. « Outlining the step-by-step drive westward across the Pacific to meet the need, as he saw it, for, bases to support the Fleet, both during its projection and afterward, he traced the route through the Marshall and Caroline Islands much as it actually happened. The Ellis study was in fact the framework for the American Strategy for a Pacific war. », Victor H. Krulak, *First to fight*, *op. cit.*, p. 77.

⁴⁰⁹ Stephen W. Milles, *op. cit.*, p. 14.

⁴¹⁰ Dans l'approche « indirecte », le véritable objet de l'attaque est de frapper la volonté de résistance de l'ennemi. Le principe d'action offensive c'est, au moindre coût, d'obliger l'ennemi à accepter votre volonté. L'offensive n'est donc plus simplement un acte de brutalité, mais très largement un acte d'intelligence. Vincent Desportes, *Comprendre la guerre*, Paris, Économica, 2001, p. 286.

relative ponctuelle sur une vulnérabilité décelée et d'obtenir, par effets d'entraînement, la dislocation du système adverse. Les concentrations ennemies sont évitées et la bataille décisive n'est pas recherchée⁴¹¹ ». Le succès repose sur la connaissance de l'adversaire, particulièrement sur la découverte et l'exploitation de ses faiblesses. L'élaboration de cette doctrine puise ses sources au lendemain de l'épisode vietnamien. Étant donné le traumatisme, les *Marines* se sont réorientés vers le principal ennemi des États-Unis : l'URSS⁴¹². Considérant la supériorité numérique des légions lourdement mécanisées des colonnes d'acier du pacte de Varsovie, la faisabilité et l'efficacité des groupes d'opérations amphibies faiblement armés personnifiés par les *Marines* ont solidement été mises en doute⁴¹³. Les spécialistes de la Défense ne voyaient pas de quelle utilité les *Marines* pourraient être face à cette réalité⁴¹⁴.

Alors que la stratégie globale de la lutte contre l'URSS était basée sur « l'endigement », une position de « défense » statique face à une agression ultérieure du pacte de Varsovie en Europe, les *Marines* ont plutôt répondu à cet appel à l'immobilité par la mobilité. Au lieu de consister en une force d'assaut de première ligne, les *Marines* pouvaient être lancés sur les flancs et sur les arrières de l'ours soviétique dans le but d'attaquer ses réserves en tirant avantage de leur nature « amphibie »⁴¹⁵. La guerre de manœuvre se condense, selon Liddell Hart, à travers le kaléidoscope du tryptique : paralysie, manœuvre, exploitation⁴¹⁶. Ces deux exemples ne servent qu'à étayer notre argumentation soutenant le caractère adaptatif de l'infanterie marine américaine. D'un autre côté, ces exposés concernent les conflits conventionnels, un type de guerre que le

⁴¹¹ *Ibid*, p. 272.

⁴¹² Le commandant Robert Cushman statut déjà en 1972 : « we are pulling our heads out of the jungle and getting back into the amphibious business...we are redirecting our attention seaward and re-emphasizing our partnership with the Navy and our shared concern concerning the maritime aspects of our national strategy ». Terry Terrif, « Innovate or Die: Organizational culture and the origins of manœuvre warfare in the United States Marine Corps. », *op. cit.*, p. 486.

⁴¹³ Stephen W. Miller, « It's Time to Mechanize Amphibious Force », *Marine Corps Gazette*, (juin 1978), p. 39.

⁴¹⁴ « The concern was that if the Marine Corps could not adopt appropriate measures of battlefield effectiveness, even in amphibious warfare, then the strong emphasis within the US military establishment on Europe and the need to offset Soviet conventional superiority could very well result in the Corps being relegated to marginal roles and missions, and hence increasingly be starved of resources. » Terry Terrif, « Innovate or Die : Organizational culture and the origins of manœuvre warfare in the United States Marine Corps. » *op. cit.*, p. 489.

⁴¹⁵ By bypassing the forward concentration of forces which the Soviets strive for in the offensive, a marine mechanized force could exploit the critical vulnerability of the Soviet rear and flanks. Operations could be in conjunction with attacks launched by other NATO forces or as independent mechanized sweeps or large scale raids deep into the soviet rear. Stephen W. Miller, « It's time to mechanize amphibious forces », *Marine Corps Gazette*, juin 1978, p. 40.

⁴¹⁶ Basil Liddell Hart, *op. cit.*, p. 325.

service a livré dans les îles du Pacifique, en Corée, sur la zone frontalière du Vietnam, lors de l'opération Tempête du désert de 1991 ou encore lors de l'*Iraqi Freedom* de 2003. Or, les *Marines* ont également largement participé à des opérations non conventionnelles au cours de leur histoire récente. La création des innovations et des doctrines de guerre conventionnelles se conjugue par le biais du prisme des guerres irrégulières produisant une synthèse identitaire « hybride ». De ce fait, le Corps serait un exemple de « versatilité » opérationnelle, étant capable de mener à la fois un conflit conventionnel d'un côté et irrégulier de l'autre.

4.2 De nouveaux concepts du XX^e siècle pour la « guerre au sein des populations »

4.2.1 Une identité croisée pour des guerres « hybrides »

Les nouveaux « espaces de bataille » qui émergent des dessins chimériques des occupations américaines d'Irak et d'Afghanistan ou encore de l'incursion israélienne au Sud Liban à l'été 2006 suggèrent une modification de ceux-ci vers ce que Barry Posen nomme les « zones contestées »⁴¹⁷. Il s'agit de terrains offrant des possibilités aux défenseurs de tirer avantage d'une géographie qui annule la préséance léguée par les surcapacités conventionnelles de leurs assaillants (comme par exemple les gigantesques monades urbaines du tiers-monde), soit l'endroit où la vaste majorité de la population mondiale et de l'activité économique est concentrée⁴¹⁸. Classiquement depuis la XX^e Guerre mondiale, et plus vrai encore depuis la Première Guerre du Golfe, les doctrines des guerres américaines tiraient profit des rapides mouvements aéroterrestres exécutés par des formations de chars ou d'aéronefs projetés au-delà des vastes plaines de la steppe euroasiatique ou autre déserts. En somme, les doctrines soulignaient une projection « horizontale » du pouvoir à travers un espace géopolitique aux traits essentiellement plats et dénués d'entraves physiques. « In such a paradigm, space was seen to be made up of contiguous territories separated horizontally by geopolitical borders; these spaces incorporated static and moving targets located (again horizontally) by grid references⁴¹⁹ ». Or, le fait est que, selon Ralph Peters, cette nouvelle virtualisation universelle d'un ennemi aux caractères de plus en plus asymétriques et de l'apparition de vastes « couloirs urbanisés » a mis en péril ce modèle de projection et de domination atypique du pouvoir

⁴¹⁷ Barry Posen, « Command of the Commons », *International Security*, vol.28, n° 1, (juin 2003), p. 8.

⁴¹⁸ Ralph Peters, « Our Soldiers, Their cities », *Parameters*, vol. 26, n° 1, (printemps 1996).

⁴¹⁹ Stephen Graham, « Vertical Geopolitics: Baghdad and after », *Antipode*, 2004, [en ligne]. http://www.geography.dur.ac.uk/information/staff/personal/graham/pdf_files/10.pdf (Page consultée le 29 mai 2009.)

militaire américain. À l'intérieur d'un terrain urbanisé, il écrit : « warfare becomes profoundly vertical, reaching up to towers of steel and cement, and downward into sewers, subway lines, road tunnels, communication tunnels, and the like ».

De nos jours, il se trouve que les aires d'atterrissage des déploiements militaires de l'Amérique se situent justement sur les franges des espaces de batailles classiques et connues. Devant cet état des lieux, les agences militaires doivent être en mesure de mener des opérations dans différentes aires de combats distinctes pendant une même période de temps. En outre, la distinction traditionnelle qui se fédère sous la dyade de « régulier » et « irréguliers » ne permet plus de rendre compte du caractère complexe, multidimensionnel et non linéaire du conflit contemporain. En effet, nous sommes d'avis que « réguliers » et « irréguliers » ne sont pas les deux seules formes de guerres concevables. Il est alors possible d'imaginer que cette dichotomie renvoie aux deux pôles d'un continuum, et ainsi que chaque guerre est plus ou moins « régulière » et/ou « irrégulière » simultanément. Ainsi, plusieurs experts, donc Frank Hoffman, utilisent désormais le concept de guerres « hybrides » pour rendre compte des conflits d'aujourd'hui. On y traite de l'avènement d'un type de violence aux formes multivariées : « they speak of a spectrum of conflict marked by unrestrained Mad Max wars in which symmetric and asymmetric wars merge and in which Microsoft coexists with machetes and stealth technology is met by suicide bombers⁴²⁰ ». De plus, l'historien Max Boot, dans une récente étude portant sur la guerre et la technologie conclut par cette observation : « The boundaries between “regular” and “irregular” warfare are *blurring*. Even non-state groups are increasingly gaining access to the kinds of weapons that were once the exclusive preserve of states⁴²¹ ». Fidèle à la théorie constructiviste de l'identité, celle-ci nous permet de soutenir qu'elles sont des processus plutôt que des états, autrement dit, qu'elles sont en mouvement permanent⁴²². L'une des théories de l'identité les plus saillantes dans la sociologie française à l'heure actuelle est celle de Jean-Claude Kaufmann propulsée au-devant de la scène académique par son ouvrage *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*⁴²³. À la lecture de cette œuvre, on constate que l'auteur y crée une théorie qui n'est pas sans rappeler « les techniques de soi » du philosophe

⁴²⁰ Frank Hoffman, *op. cit.*, p. 27.

⁴²¹ Max Boot, *War Made New War: Technology, Warfare, and the course of history, 1500 to today*, New York, Random House, 2006, p. 472.

⁴²² Razmig Keucheyan, *Le constructivisme, des origines à nos jours*, Paris, Hermann, 2007, p. 166.

⁴²³ Jean-Claude Kaufmann, *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*, Paris, Armand Colin, 2004.

Michel Foucault. Les « techniques de soi » peuvent se résumer comme un processus d'écriture de soi-même, un individu pouvant « performer⁴²⁴ » son identité dans un sens ou dans l'autre, s'inventer ou se réinventer selon son désir ou son expérience.

Les techniques de soi, qui permettent aux individus d'effectuer, seuls ou avec l'aide d'autres, un certain nombre d'opérations sur leur corps et leur âme, leurs pensées, leurs conduites, leur mode d'être ; de se transformer afin d'atteindre un certain état de bonheur, de pureté, de sagesse, de perfection ou d'immortalité⁴²⁵.

Aussi, le sociologue Kaufmann explique que les identités individuelles (unidimensionnelle) n'existent pas : « les multiples schémas de pensée et d'action incorporés par un même individu l'obligent à choisir et à réfléchir⁴²⁶ ». Puisque nous avons mentionné que l'identité d'une organisation militaire pouvait se regrouper sur deux extrêmes, « réguliers » et « irréguliers », le fait de participer à une opération militaire de l'un ou de l'autre contribuera à construire une identité qui progressera en s'agençant à l'un ou l'autre de ses pôles. L'identité est multiple ou plurielle, puisque l'USMC et ses membres sont intriqués et insérés dans différents rôles historiques : soldat d'infanterie, force amphibie, guerre de manœuvre, police coloniale. Cette couche sédimentaire « poly-identitaire », soit de réguliers irréguliers, ils la doivent à leur expérience historique de « police coloniale » omniprésente dans la première moitié du siècle. Étant donné que la démonstration de la maîtrise du caractère « régulier » de la guerre été faite au point précédent, il convient maintenant d'aborder la question de l'aspect « irrégulier » qui irradie le code génétique des *Marines*.

4.2.2 L'infanterie marine et son rôle historique de « police coloniale »

Si l'on se réfère à la période précédant la Deuxième Guerre mondiale, les *Marines* ont été largement engagés dans l'insurrection aux Philippines, mais aussi dans ce que les historiens ont nommé les « guerres de bananes »⁴²⁷, soit une succession d'interventions et d'occupations incluant des interventions au Panama, à Cuba, en Haïti et encore au Nicaragua, visant à mettre en application l'amendement Platt voulant faire des

⁴²⁴ On parlera de « d'acte performatif » pour exprimer la production de phénomènes comme l'identité : il n'y a pas de statut ontologique en dehors des pratiques et des actes variés qui constituent « leur » réalité. La performativité stipule que la signification d'un élément, l'identité, par exemple, est performé par le sujet, c'est-à-dire qu'elle est produite par celui-ci. Alex Macleod, Dan O'Meara, *op. cit.*, p. 279.

⁴²⁵ Michel Foucault, *op. cit.*, p. 1604.

⁴²⁶ Jean-Claude Kaufmann, *op. cit.*, p. 68.

⁴²⁷ Pour un exposé détaillé sur cette page d'histoire de l'infanterie marine américaine, voir la partie 2 du livre d'Allan Millet, *Semper Fidelis*, *op. cit.*, p. 147 à 266.

Caraïbes une « mer américaine ⁴²⁸ ». L'ensemble de ces expériences ont été encodées à l'intérieur du *Small Wars Manual*⁴²⁹ (énoncé de méthodes contre-insurrectionnelles), publié dans les années 1930. D'emblée, ce manuel est très sensible aux limites que la puissance militaire à elle seule peut réussir :

« Peace and industry cannot be restored permanently without appropriate provisions for the economic welfare of the people [...] “hated of enemy” usually inculcated among troops in major wars is entirely inappropriate in these circumstances [...] In small wars, tolerance, sympathy and kindness should be the keynotes to our relationship with the mass of the population⁴³⁰. »

À ce titre, la lecture de quelques statistiques de l'épopée du Corps lors de sa participation à la « guerre des bananes » est éloquent. Par exemple, les *Marines* quittent Haïti avec une longue liste de réalisations : 1000 routes construites, 210 ponts majeurs, neuf aéroports, un millier de kilomètres de lignes téléphoniques, près de 60 kilomètres de canaux d'irrigation, onze hôpitaux modernes et 147 cliniques médicales rurales⁴³¹. Dans l'ensemble, pendant les « guerres de bananes », qui s'échelonnent entre les années 1910 et 1920, les *Marines* perdent seulement 79 hommes au combat pour l'occupation de trois pays (Haïti, République dominicaine et Nicaragua) combinant 48 ans d'occupation⁴³². La relecture de ce passé colonial ne saurait être anodine dans une analyse présente pouvant expliquer la conduite de l'organisation lors de ses déploiements extérieurs. En effet, le « temps présent » n'est jamais un ordre émergent spontanément du néant, à la fois autonome, statique et autoconstitutif. « Faire abstraction du passé, c'est naturaliser et réifier le présent et ainsi empêcher de voir qu'il est fait de processus de sédimentations multiples en dehors desquels tout questionnement intellectuel deviendrait vain⁴³³ ». L'analyse du passé permet d'identifier « les lignes d'hétérogénéités malgré les continuités historiques et les continuités historiques malgré les changements et ainsi, au final, “voir le

⁴²⁸ Max Boot Max Boot, *The Savage War of Peace*, op. cit., p. 133.

⁴²⁹ Ce manuel a l'originalité d'être le premier document officiel publié par une agence militaire américaine concernant la contre-insurrection. Le document met l'accent sur l'importance d'avoir une coordination inter agence militaire/diplomatique dans ce type d'environnement conflictuel, les efforts diplomatiques et militaires devant être complémentaires dans leurs efforts et travailler main dans la main. Le manuel de 1935 fait ressortir trois clés pour le succès : a) construire des forces de sécurité indigènes locales ; b) employer les phases devant guider les opérations. Pour plus d'informations sur le contenu de cette première ébauche anti-insurrectionnelle, voir David Keithly, « Past and Prologue: USMC small wars doctrine », *Small Wars and Insurgencies*, Vol. 8, n° 2, (septembre 1997), p. 93 à 96.

⁴³⁰ Max Boot, *The Savage War of Peace*, op. cit., p. 284.

⁴³¹ Frank G. Hoffman, « Small Wars revisited: The United States and Non traditional Wars », *Journal of Strategic Studies*, Vol.28, n° 6, (décembre 2005), p. 920.

⁴³² *Ibid.*, p. 329.

⁴³³ Christian Olsson, « Guerre totale et/ou force minimale ? Histoire et paradoxes des cœurs et des esprits », *Culture et conflits*, n° 67, automne 2007, [en ligne]. <http://www.conflicts.org/index3102.html> (Page consultée le 31 mai 2009.).

passé dans le présent⁴³⁴ ». Théoriser de la sorte le présent peut servir de réification⁴³⁵ à la mémoire historique d'une organisation, en occurrence celle de l'USMC. Bergson définissait la mémoire comme une « survivance des images passées », ces images qui se mêleront constamment à notre perception du présent et pourront même s'y substituer. Car, dit Bergson, « elles ne se conservent que pour se rendre utiles : à tout instant elles complètent l'expérience présente en l'enrichissant de l'expérience acquise ; et comme celle-ci va sans cesse en grandissant, elle finira pas recouvrir et submerger l'autre⁴³⁶ ». Les deux actes, perception de l'environnement présent et souvenirs, se pénètrent donc toujours, échangeant en permanence quelque chose de leurs substances par un phénomène d'endosmose. « L'actualité de notre perception consiste donc dans son *activité* (performance), dans les mouvements qui la prolongent, et non dans sa plus grande intensité : le passé n'est qu'idée, le présent est idéo-moteur⁴³⁷ » Dès lors, la « mémoire » informe ou structure chacune des actions.

« Ultimately, memory too is distributed/smeared across the group. Memory functions as part of a system of perception in which the body is responding to its environment. In the group this is an environment of the other bodies. Our recall in the group is therefore part of a collective system of recall. The group's present, like that the individual is seated in the "illuminated" part of history⁴³⁸. »

Le savoir-faire (virtuel) développé dans le passé d'un groupe lui est toujours attaché dans ses actions présentes (actuel). « Knowledge is therefore virtual and actual at the same time: It is inextricably entangled with the experience of lived time transgressing the past, present, and future⁴³⁹. » En droite ligne de cette tradition de guerre « irrégulière », la mise sur pied au Vietnam des *Combined Actions Platoons (CAPs)*⁴⁴⁰,

⁴³⁴ *Ibidem*

⁴³⁵ La réification se définit comme « le fait de figer un phénomène ou un concept en lui donnant un caractère statique. On transforme le phénomène ou la réalité à partir de sa subjectivité, afin de lui donner une existence figée dans le temps ». Alex Macleod, Dan O'Meara, *op. cit.*, p. 280.

⁴³⁶ Henri Bergson, *Matière et mémoire*, Paris, PUF, 2007 (1939), p. 68.

⁴³⁷ *Ibid.*, p. 71.

⁴³⁸ Sean Watson, « Bodily entanglement: Bergson ad threshold in the sociology of affect », *Culture and Organization*, Vol. 9, n° 1, (printemps 2003), p. 31.

⁴³⁹ Alexander Styhre, « Knowledge as a virtual asset: Bergson notion of virtuality and organizational knowledge », *Culture and Organization*, Vol. 9, n° 1, (printemps 2003), p. 20.

⁴⁴⁰ L'originalité du CAP incombe au capitaine Jim Cooper qui, frustré de voir ses unités tomber dans des embuscades, constate l'incapacité de l'armée à séparer la guérilla de la population. Cooper décide donc de créer des forces paramilitaires recrutées à même les villages locaux, entraînées par les forces principales et incorporées dans des opérations conjointes de patrouille et de surveillance. Chaque groupe de CAP comprenait une escouade de Marines, soit 12 ou 15 soldats volontaires sélectionnés pour leur habilité à travailler avec les « locaux », sous le commandement d'un sergent, qui était jumelé avec une milice populaire d'un village du Sud Vietnam d'une trentaine d'hommes. Leur rôle était, ensemble, de sécuriser les villages, afin de les rendre imperméables à l'infiltration vietcong. Ainsi, les Américains apportaient leur savoir-faire, et les Vietnamiens apportaient leur inestimable connaissance des conditions locales : populations et

initiative des *Marines*, avançait comme nouveauté d'être le seul programme de contre-insurrection américain à proprement parler. Cette inspiration mettait l'accent sur une stratégie défensive échelonnée sur le long terme et axée sur la sécurité de la population. Les succès du CAP ont été certains : aucun village protégé par le programme n'a jamais été re-possédé par le Vietcong, et les pertes encaissées par les unités ont été 50 % plus faibles que celles accumulées par les opérations de « search and destroy »⁴⁴¹. De plus, pour les détracteurs qui soutenaient que les divergences culturelles entre Américains et Vietnamiens étaient trop grandes pour garantir une chance de faisabilité⁴⁴². Le général Krulak note que 60 % des *Marines* ayant servi au sein d'une *Combined Action Units* une première fois se sont portés volontaires pour un service additionnel de six mois avant de retourner aux États-Unis⁴⁴³.

Bien que se concentrant davantage sur la guerre conventionnelle dans les années qui suivent le Vietnam, l'organisation voit à nouveau l'occasion de réinvestir son identité de guerriers « irréguliers » dans les années 1990. L'explosion des missions onusiennes à caractère humanitaire, comme les opérations de paix, qui s'observent aux bords des horizons du « moment unipolaire », fait à nouveau osciller le sillage du passé de « police coloniale » de l'USMC. En somme, les *Marines* se rendent en Haïti, en Bosnie ou en Somalie avec pour consigne d'utiliser la « force minimale ». Par exemple, avant le départ du groupement de Somali, en 1993, marquant la fin de leur participation à l'opération « *Restore Hope* », étape qui voit transférer les reines du commandement à l'ONU et à un certain nombre de soldats américains des Forces spéciales et de l'*Army*, seulement 8 soldats sont perdus⁴⁴⁴. Dans les faits, l'expérience somalienne⁴⁴⁵ est l'occasion de présenter un style américain de maintien de la paix beaucoup plus agressif et dissuasif que ce qui est normalement pratiqué par les autres contingents nationaux. Sur le plan

environnement. En 1966, le nombre d'unités allouées aux activités des CAP est de 57 et ce nombre s'étend à 79, en 1967. À la fin de 1969, c'est plus d'une centaine de villages qui font ainsi partie du « réseau » mis en place par le programme. Andrew Krepinevich, *The Army and Vietnam, op. cit.*, p. 173.

⁴⁴¹ Max Boot, *The Savage War of Peace, op. cit.*, p. 307.

⁴⁴² « The combined platoons live together in the hamlets. The Vietnamese taught the Marines the language, customs, and habits of the people and local geography. Living conditions were humble or less. One platoon I visited was living in two squalid native huts, dirty floor, no doors or windows, a blanket of flies. At the moment, the Marines and Vietnamese were busy cooking, sharing their food, and chattering in a mixture of English and Vietnamese. Together, they fought the Vietcong, gradually acquiring the respect and confidence of the villagers. ». Victor H. Krulak, *op. cit.*, p. 189..

⁴⁴³ *Ibid*, p. 190.

⁴⁴⁴ *Ibid*, p. 415.

⁴⁴⁵ Pour des informations plus détaillées sur les données matérielles de la mission des Marines en Somalie : Adam B. Siegel, « A Chronology of U.S Marine Corps Humanitarian Assistance and Peace Operations », *Center for Naval Analyses*, CIM 334, (septembre 1994), p.15 à 26.

sécuritaire, « the extensive use of human intelligence sources and aggressive, round-the-clock saturation patrolling allowed us to gain Mogadishu. These tactics made use of the strengths of our Marines. They did well as “beat cops” getting to know the neighbourhoods they patrolled⁴⁴⁶ ». Par cette tactique, les militaires s’assurent d’exercer une présence physique afin d’intimider les seigneurs de la guerre. Paradoxalement, le comportement de ceux-ci change lorsque les *Marines* quittent pour céder leur place, puisqu’ils se mettent à harceler et à intimider eux-mêmes les contingents de l’ONU. Un mois seulement après cette prise en charge, 24 soldats pakistanais sont tués et 50 autres blessés dans une attaque⁴⁴⁷. Les troupes onusiennes procèdent à un repli vers leur casernement, avec pour résultat de céder le terrain à l’adversaire. Au regard des chiffres sur les pertes subies par les Somaliens, il est étonnant de constater une dissymétrie importante entre les *Marines*, d’un côté, et l’*Army* ou les *Special Forces*, de l’autre : environ 500 pour les premiers, et près de 5000 pour les deuxièmes⁴⁴⁸.

4.3 Le laboratoire irakien

4.3.1 La mise en forme de la « guerre des trois blocs »

Tel qu’annoncé dans les lignes précédentes, le général Mattis débarque en Irak avec une idée très précise sur le type de guerre qu’il allait avoir à mener dans la phase de pacification. Mattis utilise le concept de « guerre hybride » pour illustrer sa représentation du théâtre irakien et souhaite mettre en place l’approche dite des « trois blocs », créée par l’un de ses prédécesseurs, le général Charles C. Krulak (1995 à 1999). L’approche « en trois points » ou « en trois blocs » consiste à orienter les opérations selon un spectre en différentes étapes, chacune assurant la continuité de l’autre. La première phase est celle du combat (de moyenne ou de haute intensité). La deuxième étape regroupe la fourniture d’aide et l’encadrement de projets de reconstruction pour la population, et la troisième est celle de la séparation des factions rivales, de la réconciliation politique et de l’exécution d’opérations policières. À cet effet, certains spécialistes comme Frank Hoffman vont même ajouter une 4^e dimension, soit celle des opérations psychologiques (*Psyops*)⁴⁴⁹. La méthode en trois (quatre) blocs matérialise bien le défi posé par les conflits modernes. Ceux-ci créent les éventualités dans lesquelles les *Marines* seront confrontés à un spectre

⁴⁴⁶ Thomas X. Hammes, *op. cit.*, p. X.

⁴⁴⁷ Max Boot, *The savage War of Peace*, *op. cit.*, p. 322.

⁴⁴⁸ *Ibid*, p. 334.

⁴⁴⁹ Max Boot, “The Corps Should Look to its Small Wars Past”, [en ligne]. mars 2006, <http://www.afji.com/2006/03/1813950/> (Page consultée le 5 octobre 2008.).

entier de conflits et de défis tactiques à l'intérieur de quelques heures ou dans l'espace de trois blocs urbains contigus sur un même théâtre d'opérations⁴⁵⁰. On voit ici une réaffirmation de l'excellence opérationnelle et doctrinaire de l'USMC, celle de l'habitude à transiter rapidement entre deux états, de manière à s'adapter aux contingences aléatoires de l'environnement. En effet, l'USMC « as a premier force-in-readiness, they have historically worked at short-notice “transition” operations, transitioning from peace to crisis response, from ship to shore, and between the blocks of the Three Block War⁴⁵¹».

En continuité avec ce schéma opérationnel, l'occupation irakienne se transforme très rapidement en un laboratoire permettant d'expérimenter en grandeur nature ces nouveaux concepts qui animent l'organisation depuis la fin des années 1990. Par conséquent, la reconquête de Falloujah et la pacification de la province d'Al Anbar qui s'ensuit peuvent se lire à travers le prisme de la guerre des trois blocs. De prime abord, l'USMC est un leader dans le domaine des MOUT (Military Operations on Urbanized Terrain)⁴⁵². En octobre 1995, l'organisation met sur pied le *Marine Corps Warfighting Laboratory* (MCWL), sorte de *think tank* militaire consacré aux *Marines* qui a pour mandat de réfléchir sur l'avenir de la guerre dans un horizon anticipé de vingt ans⁴⁵³. L'un de ceux qu'il enfante se nomme *Urban Warrior* et il est basé sur l'anticipation prospective que les conflits de demain se dérouleront majoritairement en terrain urbain.

4.3.2 Le nouvel art de la poliorcétique: la (re)prise de Falloujah

En novembre 2004, le premier échelon de la reconquête du territoire « hostile » par les *Marines* est gravi à travers le second siège de la ville rebelle de Falloujah. Cette

⁴⁵⁰ Charles C. Krulak « The Strategic Corporal: Leadership in the Three Block War ». *Marine Magazine*, janvier 1999, [en ligne]. http://www.au.af.mil/au/awc/awcgate/usmc/strategic_corporal.htm (Page consultée le 2 juin 2009.).

⁴⁵¹ Frank G. Hoffman « Conflict in the 21st century: The rise of Hybrid Wars », *op. cit.*, p. 48.

⁴⁵² Le Corps des Marines a construit, en Californie, un immense camp d'entraînement au combat urbain comprenant, entre autres, une ville de 1500 bâtiments (avec aéroport, port, bidonville, autoroute urbaine, etc.) et il a entrepris de constituer une base de données, avec plans en trois dimensions, de toutes les villes où il est susceptible d'intervenir. Cahier du RETEX, « Les fantômes furieux de Falloujah, Opération *Al-Fajr/Phatom Fury* », Centre de doctrine et d'emploi des Forces (CDEF), mai 2006, p. 11.

⁴⁵³ Parmi les nouveautés à l'horizon, on peut mentionner les recherches visant à munir le soldat d'une mule robotique (plate-forme mobile pouvant suivre le soldat dans sa progression) pouvant délester le Marine du poids de certains de ses matériaux, visant ainsi à le rendre beaucoup plus rapide. Le deuxième axe de recherche cible l'élaboration d'un « exosquelette », sorte d'armure protectrice de combat qui pourrait théoriquement augmenter le rendement physique du soldat. À ce titre, l'« exosquelette » ressemble à s'y méprendre au célèbre scaphandre décrit dans le classique de science-fiction de Robert Heinlein *Starship Troopers*. Les réussites physiques : force, vitesse, résistance, tout comme l'amélioration des sens (acoustiques, optiques), auraient comme conséquences de créer un « supersoldat ». David Betz, « Redesigning Land Forces for Wars Amongst People », *Contemporary Security Policy*, vol. 28, n° 2, (été 2007), p. 231.

fois-ci, c'est près de 12 000 soldats américains (dont 7000 Marines) secondés par 2000 Irakiens qui sont assignés à la tâche. Tirant les leçons du premier été et de la fin de 2003, les *Marines* planchent pendant plusieurs mois pour préparer méticuleusement l'investissement de la métropole sunnite, plan qui propulse le retour de l'art de la poliorcétique dans la guerre moderne. Les civils sont invités à quitter la ville librement avant le début des combats. Qui plus est, cette fois, le Corps expéditionnaire bénéficie du plein soutien du gouvernement irakien, qui est en fait l'instigateur de cette seconde opération⁴⁵⁴. Les *Marines* accumulent ce qu'ils appellent une « montagne de fer », soit quinze jours de réserves d'avance dans tous les domaines des approvisionnements⁴⁵⁵. Le 8 novembre est déclenché la plus vaste opération de combat entamée depuis le début de l'occupation et, par la même occasion, une représentation cosmétique embryonnaire de la guerre urbaine du futur. Les *Marines* sont organisés en GTIA (groupe tactique d'intervention armée), et chacun de ces GTIA comprend trois sous-groupements, une centaine de véhicules, dont au total une cinquantaine de M2/M3 *Bradley* et une trentaine de M1 *Abrams*. Grâce à cette cuirasse « lourde », presque invulnérable aux armes rebelles, ils servent de « fer de lance » à l'attaque initiale en pénétrant en profondeur dans le dispositif ennemi jusqu'à la ligne FRAN (frontière du centre de la ville). « Ils doivent, par un raid urbain (*thunder run*), désorganiser l'ennemi, entraver ses mouvements et lui infliger le plus de pertes possible, tout en formant un coin dans son dispositif en tenant un corridor (concept d'*Urban Thrust*, « coin urbain », expérimenté en 2001 dans le projet Métropolis)⁴⁵⁶ ». Le substrat historique de ce concept relève des raids de cavalerie, de la guerre de Sécession et des méthodes allemandes de pénétration en profondeur (*Storm Trooper*) de 1917-1918. L'accent est donc mis sur l'exécution de raids de va-et-vient, de saisies de points-clés qui, pour l'occasion, ont été identifiés comme 108 « maisons cibles »⁴⁵⁷. Les sous-groupements de GTIA sont organisés en « phalanges mécanisées » (voir figure 2.3) qui permettent ainsi d'exposer un seul flanc à l'ennemi, tout en

⁴⁵⁴ Thomas E. Ricks, *Fiasco*, *op. cit.*, p. 399.

⁴⁵⁵ Cahier du RETEX, *op.cit.*, p. 55.

⁴⁵⁶ À la fin de leur formation, les *Marines* se rendent dans le désert de Mojave pour quinze jours d'exercices intenses basés sur la matrice des « trois blocs ». Les dix premiers jours, ils simulent des interventions commandant l'utilisation intégrée des blindés, de l'aviation et de l'artillerie dans des opérations urbaines de nuit ou de jour. Les cinq derniers jours, les *Marines* s'entraînent au contrôle des foules, au combat pour prévenir et contre-attaquer dans des embuscades ou encore dans des missions de « cordon and search ». Il y a même des entraînements pour simuler des négociations avec les chefs tribaux et religieux ou encore les milices. De manière à bien rendre le réalisme de cet exercice final, d'anciens *Marines* ayant servi en Irak ou encore des acteurs professionnels d'origine arabe sont utilisés. Scott A. Cuomo, Brian J. Donlon, « Training a « hybrid Warrior », *Marine Corps Gazette*, (février 2008), p. 50-51.

⁴⁵⁷ Cahier du RETEX, *op. cit.*, p. 61.

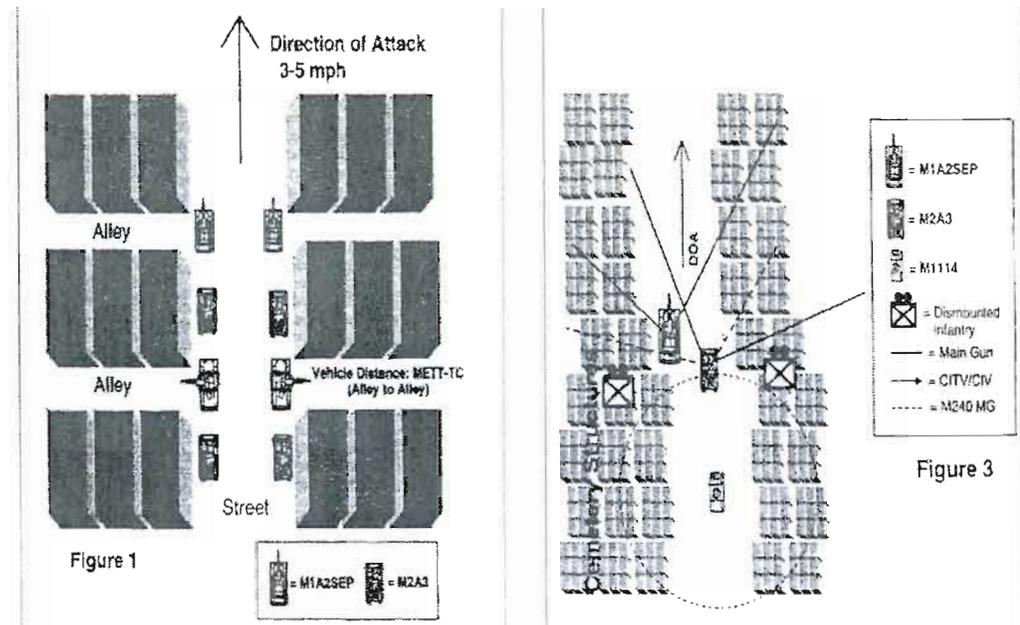
permettant à l'infanterie d'évoluer en sûreté à l'intérieur de la « boîte » créée par le « bouclier » des blindés⁴⁵⁸. Au niveau des sections d'infanterie, la plupart disposent d'un spécialiste capable de guider les tirs d'artillerie. Pour ce qui est de l'utilisation de la puissance aérienne, on retrouve sur les toits surplombant la progression de chaque compagnie américaine un réseau comprenant une équipe de coordination des feux. Ce réseau qui, à l'aide d'une dizaine de drones, a pour tâche d'organiser un véritable barrage roulant en coordonnant le tir des avions, des chasseurs bombardiers, des *AC-130 Gunship* et des hélicoptères⁴⁵⁹. Tous ces feux indirects cumulés ont représenté environ 6000 obus d'artillerie, 8900 obus de mortier, 318 bombes et 391 missiles ou roquettes larguées du haut des airs⁴⁶⁰. Sur l'ensemble du siège de la citadelle, plus de 540 frappes aériennes ont été demandées. Étant donné la longue tradition de coopération sol-air depuis les expéditions dans les Caraïbes dans les années 1920, les pilotes et les contrôleurs *Marines* ont une appréhension assez précise de la situation au sol et de l'impact de leur action sur cette même situation.

⁴⁵⁸ Dans les grandes avenues, la colonne double de véhicules est systématiquement utilisée, car elle facilite la répartition des secteurs d'observation (en trois dimensions) et surtout elle crée un espace intérieur protégé. De part et d'autre de l'avenue, en tête de chaque colonne, on trouve des M1 Abrams avec blindage additionnel. Ils servent de « brises lames », grâce à leur capacité d'encaisse des engins explosifs et des balles. Ils sont immédiatement suivis par deux Bradley qui surveillent l'environnement des Abrams. Lorsque l'axe de pénétration n'est pas suffisamment large pour deux Abrams de front, on accole un Abrams et un Bradley, de façon à conserver l'appui mutuel. *Ibid.*, p. 87.

⁴⁵⁹ À Falloujah, l'appui par hélicoptères était beaucoup plus souple d'emploi que dans les autres vecteurs aériens et a donc pu être décentralisé jusqu'au niveau des sections, voire des groupes. L'hélicoptère d'attaque est donc ainsi devenu un pion de manœuvre pour le chef de section. L'*AC-130 Gunship* a une fois de plus démontré son efficacité, surtout de nuit. Cet appareil est un avion de transport Hercules transformé en plateforme de tir (surnommé « artillerie volante ») avec un canon de 105 mm, un canon de 40 mm et deux canons de 25 mm. Les armes sont placées sur les côtés de l'appareil et tirent jusqu'à 4 km de leur cible, en tournant à 300 km/h autour d'elle pendant des heures. Il y a même des moyens de vision nocturne, infrarouge et thermique, pour détecter les traces de la chaleur produite par les groupes électrogènes bruyants qui servent aux rebelles (l'électricité est coupée), de manière à pouvoir les localiser plus aisément. Pour plus de détails sur les vecteurs « robotiques » de l'opération de Falloujah, voir Gary W. Anderson, « Fallujah and the future of urban operations », *Marine Corps Gazette*, (novembre 2004), p. 52 à 54.

⁴⁶⁰ Michel Goya, op.cit., p. 113.

Figure 2.3: Formation de la « phalange blindé »



Source : Cahier du RETEX, *op. cit.*, p.87

De l'avis de certains pilotes du Corps, « les contrôleurs de l'*US Air Force* avaient plutôt une vision de techniciens privilégiant, par la méconnaissance de la situation tactique, les "beaux coups" sur les frappes les plus utiles aux troupes au sol⁴⁶¹ ». Une fois le crescendo des « coups d'ouverture » de raids éclairs exécuté et que les positions à tenir sont fixées, la phase de « nettoyage » en profondeur peut alors débiter. En effet, les compagnies de *Marines* évoluent « bloc par bloc » sur un front ne dépassant guère quelques centaines de mètres. Les combats se font à plus petites échelles, séries de petits conflits incessants et meurtriers, d'embuscades entre les immeubles encore debout et les ruines, locales et décentralisées⁴⁶² : le maximum de rebelles tués au même endroit dépasse rarement vingt-cinq. Après avoir divisé la ville en 86 secteurs, les soldats entreprennent d'en fouiller une à une les 400 000 pièces⁴⁶³. Par exemple, la 1^{re} section de la compagnie Lima fouille près de six cents maisons et combat vingt-quatre fois en huit jours, tuant

⁴⁶¹ Cahier du RETEX, *op.cit.*, p. 106.

⁴⁶² Le champ de bataille se distribue sur un espace de 25 km², avec des bâtiments de deux étages en moyenne, chacun des 3000 combattants irakiens dispose d'un volume géographique moyen de 125 000 m³ pour évoluer et se cacher. *Ibid*, p. 62.

⁴⁶³ Bing West, « The Fall of Fallujah », *Marine Corps Gazette*, (juillet 2005), p. 54. Pour plus d'exemples sur la phase « bloc par bloc » de la prise de la ville, il faut consulter le livre suivant : Vincent Foulk, *The Battle for Falloudja, Occupation, Resistance and Stalemate in the War in Iraq*, McFarland and Company Publisher, Caroline du Nord, 2007.

soixante rebelles. Quelque 20 à 30 000 bâtiments de la ville sont visités par les forces de sécurité au moins deux ou trois fois à l'intérieur de six semaines. Pendant ce laps de temps, deux fabriques de voitures explosives sont mises à nue, 24 centres de fabriques de bombes artisanales sont découverts ainsi que près de 455 caches d'armes⁴⁶⁴. Il y a eu, dans cette bataille, autant de combats à l'intérieur des maisons que dans toute l'histoire des différentes unités d'intervention de la police américaine⁴⁶⁵.

Les *Marines*, à l'image de leur adversaire, tentent d'opérer en « essaim »⁴⁶⁶, nouvelle méthode sortie du *Warfighting Laboratory* issu d'une analyse poussée du combat urbain, et plus particulièrement de ceux menés par l'armée israélienne dans la Bande de Gaza⁴⁶⁷. L'opération conduite par le Corps lors de cette phase est un exemple de « géométrie inversée », c'est-à-dire de réorganisation de la syntaxe urbaine par le biais d'actions microtactiques⁴⁶⁸. Les groupes de combat contournaient délibérément les rues, routes, ruelles et cours intérieures qui définissent la logique du déplacement dans la ville, ils évitaient les portes d'entrée, les cages d'escaliers et les fenêtres, qui constituent l'ordre des bâtiments. Dans cette nouvelle vision de la guerre urbaine, les soldats refusent l'interprétation classique de « l'espace ». Comme le souligne le général de brigade israélien Aviv Kovachi traitant de la question lors d'une entrevue :

l'espace n'est jamais que l'interprétation que vous en faites. La question est de savoir comment interpréter la ruelle. L'interprétez-vous comme un lieu par lequel on peut passer, ou au contraire comme un endroit par lequel il est interdit de passer ? Ce n'est qu'une affaire d'interprétation. Nous, nous avons interprété la ruelle comme un endroit par lequel il est interdit de passer, la porte comme un élément qu'il est interdit de franchir, la fenêtre comme un élément par lequel il est interdit de regarder, pour la simple et bonne raison qu'une arme nous attend dans la ruelle, un piège nous guette derrière les portes. C'est que l'ennemi interprète l'espace de façon traditionnelle et classique, et que moi, je ne veux pas obéir à son interprétation pour tomber dans ses pièges⁴⁶⁹.

⁴⁶⁴ Thomas E. Ricks, *Fiasco*, *op. cit.* p. 401.

⁴⁶⁵ Michel Goya, *op. cit.*, p. 117.

⁴⁶⁶ L'essaimage ou *swarming* est en quelque sorte un système non linéaire actionnant une force militaire diffuse, fragmentée en une multiplicité de petites unités semi-indépendantes, mais coordonnées, qui opèrent simultanément à plusieurs endroits et dans plusieurs directions. La faisabilité du *swarming* découle de l'acception d'une dévolution du pouvoir de la masse vers les petites unités. Cette nouvelle capacité d'agir en coopération est rendue possible par la révolution des moyens de communication. Jonh Arquilla, David Ronfeldt, *Swarming: The future of Conflict*, Santa Monica, RAND Corporation, 2001, p. VII.

⁴⁶⁷ Pour une référence au sujet de l'influence tactique israélienne : « US Marines use Israeli Tactics in Fallujah », *Middle-East Newslines*, 10 novembre 2004.

⁴⁶⁸ Eyal Weizman, *Passer à travers les murs, l'architecture de la nouvelle guerre urbaine*, Paris, La Fabrique, 2008, p. 7.

⁴⁶⁹ *Ibid*, p. 41.

À ce titre, les fantassins doivent rester le moins possible exposés dans la rue. Les éléments évoluent séparément, se déplaçant vite, préférant enfoncer des murs mitoyens et défoncer des plafonds et des planchers pour les traverser, et se déplacer ainsi par des « couloirs » d'une centaine de mètres percés d'habitation en habitation dans le tissu continu et dense de la ville. Ils se regroupent ensuite au dernier moment pour la pénétration dans la « cible »⁴⁷⁰. En passant par l'intérieur des immeubles, cette manœuvre inverse le dedans et le dehors, transformant le domaine privé du « domicile » irakien en voie de passage. Les combats se déroulaient dans des salons, des chambres à coucher et des couloirs à moitié démolis. « Ce n'était plus l'ordre spatial établi qui dictait les modalités de déplacements, mais le déplacement lui-même qui organisait l'espace qui l'entourait⁴⁷¹ ». La méthode était toujours la même. Sous la direction d'une équipe d'appui, deux ou trois hommes se précipitaient devant un mur ou une porte pour y créer une brèche en quelques secondes à grands coups de masse ou d'explosifs. La brèche peut également être accomplie par « bélier », s'il s'agit d'un mur extérieur lourdement bétonné, par l'utilisation de chars d'assaut ou encore d'un bulldozer D-9⁴⁷². L'équipe de brèche est aussitôt dépassée par un élément d'assaut, qui tire systématiquement à travers les portes ou les fenêtres fermées et « grenade » chaque pièce de munitions variées : grenades de fragmentations, assourdissantes ou *flashbangs*. Les serrures et les fermetures de toutes sortes sont détruites, afin de faciliter les fouilles ultérieures. Toute pièce suspecte est détruite à l'explosif ou à la roquette thermobarique, capable de faire imploser une maison entière en créant du vide à l'intérieur⁴⁷³. De ce fait, chaque déplacement à travers les immeubles repousse les insurgés dans les rues et les allées, où ils se retrouvent à découvert, cible parfaite pour les tireurs d'élite. Une centaine de tireurs sont disposés en des endroits stratégiques et permettant surtout de gagner la « bataille des toits »⁴⁷⁴.

4.3.3 Penser globalement et agir localement, l'avènement d'une armée « essaim »

Enfin, cette nouvelle tactique de « passe muraille » présuppose une conception de la ville, non plus comme simple site où se déchaîne l'intensité des combats, mais plutôt comme matériel même de la guerre, matériel flexible, presque fluide, toujours aléatoire et mouvant. Les *Marines* ne sont plus seulement des soldats qui exécutent des

⁴⁷⁰ Cahier du RETEX, *op. cit.*, p. 92.

⁴⁷¹ Eyal Weizman, *op. cit.*, p. 8.

⁴⁷² Michel Goya, *op. cit.*, p. 117.

⁴⁷³ Carin Calvin, « The Assaultment in an Urban Environment », *Marine Corps Gazette*, (juillet 2005), p. 30-31.

⁴⁷⁴ Cahier du RETEX, *op. cit.*, p. 94.

ordres, mais des « architectes opérationnels » capables d'utiliser et de modifier la syntaxe de leur environnement physique, de façon à ce qu'il ne les affecte pas dans la poursuite de leurs objectifs stratégiques. Le champ de bataille qui s'est consumé dans l'agglomération sunnite a été celui d'un « monde géographique "lisse" d'une infinie fluidité où l'espace urbain devient aussi navigable qu'un océan⁴⁷⁵ ». Le siège de Falloujah est en réalité une étape transitoire vers une nouvelle réalité opérationnelle que les *Marines* désignent par le concept d'« Opérations Distribuées » (*Distributed Operations*). Depuis quelques années déjà, le laboratoire de guerre du Corps vise à dessiner les contours de cette expression abstraite à dessein de la métamorphosée en une campagne d'expérimentation en temps réel⁴⁷⁶. Ce concept se définit comme « dispersing the force and empowering decentralised units so as to create a network or mobile, agile and adaptable cells, each operating with significant degree of autonomy yet in line with the commander's overall intent »⁴⁷⁷.

Les opérations distribuées reprennent les grandes lignes de Mao à propos de la guerre révolutionnaire : « We must make war everywhere and cause dispersal of his forces and dissipation of his strength⁴⁷⁸ ». Par conséquent, ce type de doctrine opérationnelle représente un véritable casse-tête pour l'ennemi. Les groupes hostiles se trouvent désavantagés par le haut degré d'incertitude, de complexité et de confusion à propos des intentions, de la localisation des points faibles et des objectifs qui sont poursuivis⁴⁷⁹. En adoptant les caractéristiques d'un gaz qui possède les pouvoirs de contraction, d'extension et de se dissipation, tel un fantôme lorsque la situation le commande, les Forces qui adoptent ce mode de comportement deviennent elles-mêmes le brouillard de guerre recouvrant de son manteau le territoire adverse. Une armée structurée de la sorte n'a pas de forme, ni de face, ni de dos, ni de flancs, mais elle se déplace comme un nuage qui se mesure en fonction de sa rapidité, de sa localisation et de sa densité, capable de livrer un combat « par disparition ». « Effective concentration can only be obtained when the opposing forces are dispersed; and, usually, in order to ensure this, one own forces must be widely distributed. Thus, by an outward paradox, true

⁴⁷⁵ Eyal Weizman, *op.cit.*, p.65

⁴⁷⁶ Vincent J. Goulding Jr. « Distributed Operations », *Marine Corps Gazette*, (avril 2005), p. 46.

⁴⁷⁷ David, Ucko, « Countering Insurgents through Distributed Operations: Insights from Malaya 1948-1960 », *Journal of Strategic Studies*, vol. 30, n° 1, (février 2007), p. 48.

⁴⁷⁸ James F. Amos, « *Marine Corps Operations in Complex Distributed Environments* », *Marine Corps Gazette*, (mars 2007), p. 12.

⁴⁷⁹ Robert E. Schmidle, « Distributed Operations: From the Sea », *Marine Corps Gazette*, (juillet 2004), p. 38.

concentration is the product of dispersion⁴⁸⁰». Enfin, le concept des « opérations distribuées » est une tentative de transformer la vision abstraite du « caporal stratégique » de Charles Krulak en réalité concrète. Pour lui, le « caporal stratégique » se définissait de la sorte :

« Success or failure will rest, increasingly, with the rifleman and with his ability to make the right decision at the right time at the point of contact...without the direct supervision of senior leadership...[he] will be asked to deal with a bewildering array of challenges and threats [and] will require unwavering maturity, judgement, and strength of character. Most importantly, these missions will require [him] to confidently make well-reasoned and independent decisions under extreme stress⁴⁸¹. »

Le « caporal stratégique » transfère le seuil de décision au niveau tactique immédiat. Les groupes de combat constituent un réseau polycentrique dans lequel chaque « unité autarcique » peut communiquer avec les autres sans passer par le commandement central. Les commandants tactiques et stratégiques sont interdépendants et tirent les leçons des problèmes en construisant progressivement le récit de la bataille.

Les ordres doivent orienter et encadrer l'initiative tout en créant les conditions de son expression maximale. Le concepteur de l'action sait qu'il ne pourra pas tout contrôler et régler ; après avoir défini la mission et l'intention générale qui la sous-tend, il laisse aux hommes de terrain la possibilité d'agir seuls face aux réalités qu'ils rencontrent. Commandant par influence plus que par instructions, il sait que, en préservant la liberté d'initiative de ses subordonnées, il libère en eux l'énergie créatrice par la décentralisation du pouvoir de décision⁴⁸².

Comme le souligne le manuel de contre-insurrection conjoint de l'*Army* et des *Marines*, « many important decisions not made by generals⁴⁸³ ». Dans les années qui suivent la conquête de Bagdad, 90 % des combats ne dépassent pas le stade de la section (12 à 15 hommes)⁴⁸⁴. Le nouveau « modèle d'efficacité » synthétise le couple composé de la cohérence centralisée et de l'initiative décentralisée, il s'agit plutôt de « penser globalement et agir localement »⁴⁸⁵. La notion de « front » n'étant pas pertinente dans une entreprise de pacification, les forces de sécurité doivent être fractionnées pour réussir à couvrir l'ensemble du territoire. Depuis l'adoption de la « guerre de manœuvre » dans les années 1980, les *Marines* ont déjà épousé une structure organisationnelle « souple », remettant l'initiative de l'action aux extrémités les plus basses de sa chaîne de

⁴⁸⁰ Edward Hanlon Jr, « Distributed Operations: The time is Now », *Marine Corps Gazette*, (juillet 2004), p. 36.

⁴⁸¹ Charles C. Krulak « The Strategic Corporal: Leadership in the Three Block War », *op.cit.*

⁴⁸² Vincent Desportes, *Décider dans l'incertitude*, *op. cit.*, p. 121.

⁴⁸³ David Petraeus, *US Army/Marine Corps Counterinsurgency Field Manual*, *op. cit.*, p. 50.

⁴⁸⁴ Michel Goya, *op. cit.*, p. 54.

⁴⁸⁵ Vincent Desportes, *Décider dans l'incertitude*, *op. cit.*, p. VIII.

commandement, ce sont donc des apôtres de longue date de la décentralisation décisionnelle lorsque l'on pratique l'art de la guerre.

« A military action is not the monolithic execution of a single decision by a single entity but necessarily involve near-countless independent but interrelated decisions and actions being taken simultaneously throughout the organization. Efforts to fully centralize military operations and to exert complete control by single decision maker are inconsistent with the intrinsically complex and distributed nature of war⁴⁸⁶ »

4.3.4 Le « panoptique » de l'occupation : biopouvoir à Al Anbar

L'exercice du pouvoir que les *Marines* mettent en place dans la province d'Anbar est en relation avec le concept de biopouvoir créé par le philosophe Michel Foucault. Le biopouvoir constitue un gouvernement des hommes qui s'exerce sur l'organisation de la vie des populations, grâce à une explosion de moyens techniques pouvant, à terme, achever la subjugation du corps social⁴⁸⁷. En suivant les analyses du philosophe, la « population » apparaît essentiellement (comme dans les dispositifs de sécurité mis en place en Irak) en tant que sujet, mais aussi en tant qu'objet technopolitique de gouvernement. « Il ne s'agit en effet pas de la somme des individus vivant dans un espace, dans un "milieu", mais de l'ensemble de ces individus auquel on a soustrait "l'ennemi", celui sur lequel le pouvoir occupant "normalisateur" n'a pas de prise ⁴⁸⁸ ». Dans cette optique, la reprise en main graduelle de la ville de Falloujah, en novembre 2004, sera recopiée à l'échelle régionale par les *Marines*. Une fois les combats terminés dans la cité, la totalité des hommes capturés pendant le siège sont soigneusement examinés par le renseignement militaire pour déceler les traces de poudres, le frottement d'une lanière de kalachnikov ou d'une cartoucière⁴⁸⁹. Tous les hommes contrôlés sont soumis au système *Biometric Automated Toolset* (BATS). Le système BATS permet de relever, d'enregistrer et de transmettre des données servant à l'identification des individus, telles que les empreintes digitales, une image de l'iris et une photo⁴⁹⁰. Graduellement, les 18 districts de l'enceinte urbaine sont réouverts. Les *Marines* fouillent systématiquement les véhicules et les individus. Tous les hommes en âge militaire sont enregistrés (empreintes digitales et des pupilles) et contrôlés. Tous les habitants reçoivent une carte d'identité qu'ils doivent porter en permanence et sur laquelle est indiqué un lieu

⁴⁸⁶ Warfighting, *op.cit.*, p.13

⁴⁸⁷ Michel Foucault, *Naissance de la biopolitique*, Paris, Le Seuil, 2004.

⁴⁸⁸ Christian Olsson, « Guerre totale et/ou force minimale ? Histoire et paradoxes des cœurs et des esprits », *op.cit.*

⁴⁸⁹ Cahier du RETEX, *op. cit.*, p. 65.

⁴⁹⁰ Bing West, « The Fall of Fallujah », *op. cit.*, p. 56-57.

de résidence. Pendant tout le mois de décembre 2004, les citoyens ne peuvent se déplacer d'un district à un autre que sous escorte. Les voitures (en guise de mesures préventives contre les attentats suicides) sont bannies au profit des autobus⁴⁹¹. On met même en place un numéro de téléphone, le « numéro vert » de délation, qui permet aux civils de dénoncer les individus qu'ils jugent « suspect » aux forces de sécurité. Ce faisant, le Corps ne se contente plus des actions de « police » ou de renseignement pour affirmer son pouvoir et son contrôle du lieu, il « mobilise » aussi la population civile, qui doit surveiller, contrôler et dénoncer la composante insurgée.

À ce sujet, le commandement se vante d'une augmentation de 600 % des « délations » entre janvier et mars 2005. Parallèlement aux mesures de sécurité, un deuxième axe d'effort est déclenché dans le but de s'assurer du soutien de la population. Dès le mois de décembre, sur décision du premier ministre Allaoui, les unités de génie mettent en place des « lots de reconstruction » de trois types : alimentation, bâtiment/travaux publics et administration. Les *Marines* mettent également en place une politique de relance économique en octroyant une prime de 200 dollars (équivalent en salaire d'un médecin) à chaque chef de famille et des chèques de compensation de 2 000 à 10 000 dollars à ceux dont la maison a été endommagée ou détruite. Les autorités militaires imposent aux sociétés qui bénéficient des contrats de reconstruction (budget de 55 millions) de recourir de la main-d'œuvre locale. Des bataillons de travail sont formés, payés et encadrés par les militaires pour participer aux travaux⁴⁹². Une fois le cas de Falloujah traité, les *Marines* se mettent en marche pour étendre graduellement la pacification à l'ensemble de la province d'Anbar. En outre, le nouveau manuel rédigé par le Corps, *A Tentative Manual for Countering Irregular Threats* indique qu'il faut vivre au sein de la population, si on désire la protéger :

« One of the most effective ways to protect and establish relations with the people is to move in and live among them. The increase in COIN operations in the urban environment and the critical need to maintain contact and provide security for the local populace has driven us to conduct near continuous operations – primarily patrolling – at the rifle company level. In order to make this tactically feasible, rifle companies should normally establish a “firm base (FM)” inside of or in the immediate vicinity of the urban area where patrols will operate⁴⁹³. »

⁴⁹¹ Michel Goya, *op. cit.*, p. 119.

⁴⁹² Cahier du RETEX, *op. cit.*, p.69

⁴⁹³ *U.S Marine Corps Command Development Command, Tentative Manual for Countering Irregular Threats*, Quantico, juin 2006, p. I-II.

L'accent mis sur la « proximité » engage à renoncer aux FOB au profit des postes avancés des « *Joint Security Stations* » ou encore des « *Firm Bases* » pour les *Marines*. Dans les faits, les microforteresses font partie intégrante d'une campagne de contre-insurrection réussie⁴⁹⁴.

« Correctly placed, they contribute to success in the offence by closing enemy lines of retreat, shortening the distance in time and space to the enemy culminating points, and lengthening time and distance to friendly culminating points by improving friendly resupply. Carefully sited fortifications can shape the battlefield for victory in irregular warfare⁴⁹⁵. »

Un bon avant-poste fortifié est positionné de manière à dominer visuellement son environnement, tout en permettant un déploiement rapide dans de multiples directions. La traduction stratégique en acte de construction met en place ce qui peut s'exprimer par une « attaque défensive », un « siège intrusif » ou encore une « expansion vers l'intérieur », par laquelle le paysage devient le champ de bataille. Ces forteresses miniatures sont aussi soutenues par tout un système de *checkpoints* en ville, leurs emplacements devant servir de levier des forces lorsque des opérations militaires sont lancées. « The idea is not to flood a city with strongpoint, but to provide enough strongpoint for control while freeing a reserve for cordon-and-search and other sector missions⁴⁹⁶ ». L'architecture d'occupation composée d'un réseau de FB et de *checkpoints* a pour corollaire le fait de quadriller, de compartimenter un territoire étroitement surveillé par un appareil sécuritaire de proximité qui gêne les mouvements ennemis, fragmente leurs sanctuaires, tout en forçant l'adversaire à quitter des positions-clés stratégiques. Ces cantonnements fermés permettent une surveillance externe, créant autour d'eux une marge de contrôle latéral. En complémentarité, c'est également par l'étude de l'expérience faite par le Corps à Falloujah que la capitale Bagdad⁴⁹⁷ est reprise en main

⁴⁹⁴ En guise d'exemple, les forces de sécurité colombienne ont utilisé une stratégie semblable contre la guérilla des FARC (Forces Armées Révolutionnaires de Colombie). « In Colombia, new, fortified police stations are being placed along known guerrilla LOCs (Lines of Communications). The Police presence serves to counter the isolation and marginalization of rural communities affected by the internal conflict as well as to increase the operational range of friendly military forces by maintaining supplies [...] The Police stations will help protect and services remote communities, the strategic logic for geographic placement is part of a military offensive plan . » *Ibid.*, p. 35-37.

⁴⁹⁵ Geoffrey Demarest, Lester W. Grau, « Maginot Line of Fort Apache? Using Forts to Shape the Counterinsurgency Battlefield », *Military Review*, (novembre-décembre 2005), p. 35.

⁴⁹⁶ Geoffrey Demarest, Lester W. Grau, *op. cit.*, p. 39.

⁴⁹⁷ Le plan de sécurité réalisé installait un commandement et plusieurs dizaines de postes mixtes irako-américains dans chacun des neuf districts de l'agglomération. Les patrouilles blindées sont abandonnées au profit de patrouilles à pied avec les soldats irakiens. Une autre mesure, contestée cette fois, consiste à enfermer les dix secteurs les plus « hostiles » derrière des murs de béton de trois ou de quatre mètres de haut ayant une seule porte d'accès. Mondialisation.ca, 18 septembre 2007, « Un nouveau mur à Bagdad qui sépare

avec le *Surge*. Au même moment, la 3^e division d'infanterie et les *Marines* prennent la relève et entament la reconquête de Ramadi, capitale de la province d'Anbar. La ville est quadrillée, chaque quartier est entouré d'un mur, quatre petites bases américaines, quarante postes militaires mixtes et vingt-trois postes de police sont mis en place pour contrôler la ville avec l'aide d'une milice locale⁴⁹⁸. Ainsi, les Américains ont créé dans plusieurs villes irakiennes de multiples séparations et limites physiques provisoires reliées entre elles par des systèmes de surveillance et de contrôle. Plutôt que le partage massif et binaire entre les uns et les autres, « elle appelle des séparations multiples, des distributions individualisées, une organisation en profondeur des surveillances et des contrôles, une intensification et une ramification du pouvoir qui se multiplie, s'articule et se subdivise⁴⁹⁹. » En quelque sorte, il s'agit de la mise en place d'un « panoptique »⁵⁰⁰ qui institue :

une surveillance permanente dans ses effets, même si elle est discontinuée dans son action ; que la perfection du pouvoir tende à rendre inutile l'actualité de son exercice ; que cet appareil architectural soit une machine à créer et à soutenir un rapport de pouvoir indépendant de celui qui l'exerce⁵⁰¹.

C'est le témoignage du pouvoir du mur à imposer un ordre urbain et social. L'exclusion visuelle appelle à l'exclusion physique. À la manière d'un décor de théâtre, on peut considérer le panorama comme un paysage fabriqué, assemblé par d'invisibles machinistes qui disparaissent une fois le décor en place et que s'allument les projecteurs. Cela illustre bien le fait que dans l'art d'occuper, le combat n'est plus centré sur la destruction de l'espace, mais plutôt sur sa réorganisation. Concomitamment à cette stratégie de « spatiocide », l'utilisation des supplétifs sécuritaires « locaux » telles les milices, forces armées ou encore police irakienne est largement mise à profit dans l'opération de sécurisation d'Al Anbar. L'entente survenue entre les dirigeants tribaux et le commandant Petraeus en 2007 consent à rétribuer d'un montant de 360 \$ par mois un combattant, en échange de son allégeance et de sa coopération. Baptisé « les enfants de

et inquiète ». [en ligne]. <http://www.mondialisation.ca/index.php?context=va&aid=6812> (Page consultée le 10 juin 2009.).

⁴⁹⁸ Michel Goya, *op. cit.*, p. 220.

⁴⁹⁹ Michel Foucault, *Surveiller et punir : Naissance de la Prison*, Gallimard, Paris, 1975, p. 231.

⁵⁰⁰ Il s'agit d'un concept créé par Jeremy Bentham pour illustrer un modèle de construction pénitentiaire dont l'objectif de la structure panoptique est de permettre à un individu, logé dans une tour centrale, d'observer tous les prisonniers, enfermés dans des cellules individuelles autour de la tour, sans que ceux-ci ne puissent savoir s'ils sont observés. Ce dispositif devait ainsi créer un « sentiment d'omniscience invisible » chez les détenus. Le panoptique est une machine à dissocier le couple voir / être-vu. On peut tout voir à partir d'un endroit, sans que cela ne soit réciproque.

⁵⁰¹ Michel Foucault, *Surveiller et Punir, op. cit.*, p. 234.

l'Irak », leur nombre total est estimé à 90 000⁵⁰². Cependant, le Corps n'attend pas le virage de 2007 pour jouer cette carte. En effet, à la fin de 2004 et tout au long de 2005, le 8^e régiment des *Marines* a opéré avec la brigade Mutanah, milice constituée sur des bases ethniques ou sous le commandement d'un chef charismatique et autorisé par le ministre de la Défense irakien, pour la protection des élections de janvier 2005. Les deux unités ont continué à coopérer par la suite, les Irakiens aidant les *Marines* à se familiariser avec la zone d'opération, et les *Marines* instruisant les Irakiens dans les savoir-faire tactiques de base. D'autres régiments forment leur propre milice locale, comme les « gardes de la liberté » dans le 7^e ou les « combattants de la liberté » dans le 8^e. L'utilisation des milices répond à une méthode qui consiste à opposer les adversaires les uns contre les autres, une pratique qui remonte à l'époque des guerres amérindiennes. Comme le disait le général George Crook en des termes qui possèdent encore une résonance et une pertinence pour la guerre irrégulière :

« Pour opérer contre des Apaches nous devons utiliser des méthodes apaches et des soldats apaches, bien sûr, sous le commandement de soldat blanc. La première grande difficulté est de découvrir les endroits où se trouvent les forces hostiles, et cela ne peut être accompagné efficacement que par des éclaireurs apaches⁵⁰³. »

L'astuce consiste à travailler en partenariat avec ces nouveaux coopérants, en récompensant les personnages alliés par des initiatives préférentielles dans les programmes de reconstruction lancés par la coalition. Par cette nouvelle orientation, le représentant d'Al-Qaïda Abu Musab al-Zarqawi (mort en 2006) et ses hommes de main sont graduellement expulsés des cités de la province d'Anbar⁵⁰⁴. L'architecture de ces milices proaméricaines constitue le socle d'une toile, d'un réseau d'alliés qui produit, par extension, un effet multiplicateur d'yeux et d'oreilles. Au final, l'Irak représente sans conteste un laboratoire expérimental de la guerre moderne. L'occupation irakienne n'est pas une science mais un art, sa nature multidimensionnelle, celle de « guerre irrégulière complexe », représente peut-être pour certain la prochaine révolution dans les affaires américaines de faire la guerre⁵⁰⁵.

⁵⁰² Steven Simon, « The Price of the Surge: How US Strategy is Hastening Iraq's Demise », *Foreign Affairs*, Vol. 87, n° 3, mai-juin 2008, [en ligne]. <http://www.foreignaffairs.com/articles/63398/steven-simon/the-price-of-the-surge> (Page consultée le 10 juin 2009.)

⁵⁰³ Colin Gray, *La guerre au 21^e siècle*, *op.cit.*, p.235

⁵⁰⁴ Frank Scott Douglas, « Waging the Inchoate War: Defining, fighting, and Second-guessing the Long War », *Journal of Strategic Studies*, vol. 30, n° 3, (juin 2007), p. 409.

⁵⁰⁵ Frank G. Hoffman, « Complex irregular warfare : The Next Revolution in military affairs », *Foreign policy Research Institute*, (été 2006).

CONCLUSION

En conclusion, la question qui nous a poussé à réaliser cette recherche sur l'occupation américaine en Irak se résume en ces deux interrogations : Pourquoi les militaires américains ont-ils été capables de s'emparer rapidement de Bagdad, tout en perdant l'Irak entre 2003 et 2005, et comment sont-ils parvenus à s'adapter par la suite ? Afin d'y répondre, nous avons avancé l'hypothèse que les stratégies (et les organisations) militaires employées sur le terrain pouvaient « construire » des comportements négatifs ou positifs de la part de la population irakienne. Au regard des résultats observés, nous pouvons conclure que le type de stratégie utilisée peut avoir une incidence significative sur le succès ou sur l'échec d'une opération contre-insurrectionnelle. Premier constat, l'absence de planification de la phase de stabilisation combinée à l'emphase orientée sur la recherche et la destruction des insurgés a provoqué une rapide montée en force de l'insurrection en 2003 et 2004. Découlant de ce faux départ où l'ingérant d'hier enfante l'ingérable de demain, à partir d'avril jusqu'en août 2004, c'est toute la coalition qui se retrouve en grande difficulté, tant sur le front sunnite (résistance tenace à Falloujah), chiite (révolte mahdiste) que médiatique (les exactions commises à Abou Grah'ib). Après la réduction de la menace mahdiste, il faut encore un an, de septembre 2004 à septembre 2005, pour rétablir le contrôle de l'autorité gouvernementale sur l'ensemble des provinces sunnites. Puis, à partir de 2005, les menaces évoluent, et le pays bascule dans plusieurs guerres civiles ethno-confessionnelles, jusqu'à atteindre le seuil de l'implosion, à la fin de 2006. Au début de 2007, un ultimatum américain permet de juguler en partie ce phénomène de décomposition, tout en réussissant à porter un coup important à la multitude incontrôlable des violences.

D'un autre côté, bien que les Forces américaines n'aient eu de cesse de rattraper leurs erreurs initiales, les avancées significatives dans l'éradication des violences suscitent néanmoins un autre constat : entre la chute du régime et le « sursaut » de 2007, les Forces militaires se sont *adaptées* à leur environnement. Étant donné les efforts introspectifs réalisés par l'*US Army* et par les *Marines* contre la dégradation exponentielle qui s'observe sur le terrain dès le début de l'occupation, il appert que, dans l'ensemble, les militaires ont compris assez rapidement que le tapis leur glissait lentement sous les pieds en Irak et qu'ils devaient apporter les correctifs nécessaires. Ces correctifs ont été graduellement mis en place, notamment par l'imposition d'acteurs chevronnés

(spécialistes des guerres irrégulières, officiers des Forces spéciales, vétérans d'Amérique latine), pour réussir à bâtir une plate-forme stratégique, plus tard une doctrine authentiquement axée sur la contre-insurrection. Troisième constat, nous avons aussi avancé l'hypothèse que l'infanterie marine américaine constituait un exemple d'adaptation à suivre pour les autres services, étant donné l'équilibre manifeste à l'égard de sa maîtrise de la guerre régulière autant qu'irrégulière. Contrairement à ce qu'une certaine documentation sur le sujet peut laisser envisager, l'engagement dans une guerre irrégulière n'est pas une fatalité cimentée automatisant l'échec. Il est possible de construire un modèle de force capable de fonctionner dans un environnement conflictuel de cette nature. Expliquons davantage ces trois constats.

Dans la première partie de notre mémoire, nous nous sommes intéressé aux bavures enregistrées par les troupes américaines (principalement celles de l'*US Army*) concentrées dans les tous premiers mois de l'occupation, tout en essayant d'en faire la lecture à travers le prisme de la culture stratégique. Le fait est que la guerre que les Américains souhaitaient mener en Irak n'a jamais eu lieu ailleurs que dans leur esprit. La culture stratégique américaine est profondément imprégnée de ce que nous avons appelé un « imaginaire technologique », qui produit une propension à abandonner la conduite stratégique aux mains de la seule créativité technologique. Les implications clés de la *Transformation* ou de la RMA sont l'automatisation de la guerre, l'utilisation de vecteurs (balistique, avionique ou ordinateurs) capables de trouver tout seuls leur cible pour la détruire. Comme corollaire, les gourous de la techno-révolution militaire renvoient directement à la subordination de l'homme à la machine, ouvrant un interstice de combat extrêmement létal, rapide, de précision et pouvant être mené à distance sécuritaire. Ainsi, la culture stratégique considère la guerre comme un marathon dans lequel le concurrent direct n'est pas l'adversaire, mais plutôt la technique militaire, au lieu d'envisager le combat comme une épreuve d'esprit, de courage, de sagesse et de stratégie. Or, la recherche d'une supériorité technologique ne débouche pas obligatoirement sur une supériorité politique. Conçus comme des outils devant élargir la liberté de manœuvre du niveau politique, les armements sophistiqués ont été socialement construits comme des *silver bullets*. En fin de compte, il s'avère que la *Transformation* est un enfant prodige pour détruire, mais un dernier de classe en matière de résultats stratégiques concrets au sol. Par les moyens qu'elle procure, tout point du globe est désormais placé sur le « littoral » de l'espace aérosatellitaire. Dans cette représentation, l'espace est, comme

l'océan, un *no man's land* à partir duquel on peut tout voir, contrôler et dominer l'ensemble des terres habitées. Or, à la différence de l'océan marin, l'océan spatial, occupé par la seule puissance qui possède le pouvoir de répression aérospatiale, « baigne » verticalement toutes les terres émergées, et non plus seulement les côtes. Ciblant du sommet de la cime céleste tous les points du globe, sans conquête et sans prise en charge des sociétés, des nations, des habitants, la puissance virtuelle n'est ici qu'un fantasme paranoïde dans son holisme et schizoïde dans son ciblage numérisé. Elle ne peut réellement que punir les révoltes et non établir les conditions d'une paix durable. La fracture stratégique, démontrée encore une fois en Irak, annonce la fin des logiques, des règles et des appareils d'une vulgate jominienne soigneusement appliquée depuis un siècle et demi par les Etats-Unis. Ils apparaissent déclassés sur un échiquier où conflit et acteurs appellent d'autres manœuvres, d'autres réponses. Dans le « mythe » de cette forme de mise en récit de la guerre, la bataille doit combiner le plus efficacement possible le choc et le feu ; le feu pour tenir en respect, affaiblir à distance ; le choc pour enfoncer l'armée ennemie, emporter la décision. Pour ce faire, il faut proportionner les effets, calculer les angles de tir, mesurer les trajectoires, anticiper les mouvements et opérer des manœuvres. Installer la technique au centre du raisonnement stratégique condamne à se préparer à des guerres qui n'auront jamais lieu, du moins, pas en Irak après avril 2003.

Dans la seconde partie de notre recherche, nous avons étudié les guerres irrégulières, pour ensuite illustrer comment les militaires américains, notamment le Corps des Fusiliers Marins, ont adopté leurs concepts opérationnels pour y faire face. À l'ombre du « mythe » de la guerre idéale, s'est mis à croître un type de guerre anonyme et carnassière, une guerre où toutes les lignes ont bougé. Le front n'est plus devant, il peut être autour, au-dessus, en dessous. C'est un front plastique, surréaliste, en trois dimensions, un conflit qui fait plus de morts pendant la « paix » que pendant la guerre. Jadis, une victoire militaire permettait de geler les positions, de figer un temps le paysage stratégique ; désormais, les militaires américains l'ont compris, la victoire ne fait qu'ouvrir un espace-temps pour le politique. Tout d'abord, l'adversaire irrégulier refuse de s'exposer à la puissance de destruction des Forces militaires modernes. Dans une entreprise de contre-insurrection, le « centre de gravité » est la population, non plus les équipements ou les unités militaires de l'ennemi. L'enjeu de cette « guerre de surface » consiste notamment à identifier, à localiser, fixer, isoler et « neutraliser » l'ennemi qui se cache au sein des civils. Sur un plan plus spécifique, cela consiste également à connaître,

à contrôler et, idéalement, à obtenir l'allégeance, la loyauté et le consentement des populations. Si le nouveau « centre de gravité » est la population, sa sécurité devient le nouvel objectif. C'est autour de cette pierre angulaire que le général David Petraeus va bâtir sa stratégie de contre-insurrection lorsqu'il arrive aux commandes de l'Irak, stratégie qu'il avait déjà mise à l'épreuve lors de son passage dans la ville de Mossoul à la tête de la 101^e Division aéroportée.

Graduellement à partir de 2005, c'est le triptyque *clear hold and built* qui oriente l'action des Forces américaines en Irak. Aux grandes campagnes de bouclage et de ratissage de l'été 2004 se juxtaposent des opérations de type policières menées par de petites unités militaires mobiles exécutant des raids stratégiques en étroite coopération avec les services du renseignement. De la sorte, les raids se transforment en outil de recherche, ils poussent l'ennemi à dévoiler son organisation. La plupart des renseignements utiles ne sont pas collectés pour servir de base aux attaques, mais ce sont les attaques elles-mêmes qui deviennent des moyens de fournir des renseignements sur le système de l'ennemi. L'action devient la connaissance, et la connaissance devient l'action. Les militaires se retrouvent privés des « centres de gravité » chers à leurs raisonnements opérationnels classiques ; la manœuvre consiste donc, non pas à détruire des réseaux éclatés et imbriqués dans la population, mais à en perturber toujours davantage le fonctionnement. Cette absence d'ennemi « stratégique » impose de détruire cellule après cellule et renforce l'importance de l'acte tactique par rapport à la manœuvre stratégique. La guerre au sein des populations, même si elle commence du haut des airs ou à distance depuis la mer, se terminera toujours sur terre, dans la durée. C'est au sol, physiquement, au contact des protagonistes, par une présence durable, que l'action engagée fera germer les fruits de sa semence. Lorsqu'elle n'est plus la destruction totale de l'autre, la guerre repose finalement sur son « contrôle ». Pour gagner la guerre, il faut contrôler le milieu, pratiquer un « spatiocide » néfaste pour les insurgés qui permet de baliser, de quadriller et de réorganiser l'espace où les combats se déroulent au moyen d'une utilisation stratégique de la géographie et de l'architecture. Ainsi, l'approche traditionnelle du « haut vers le bas » des conflits interétatiques (s'en prendre à l'État, à ses institutions et à son infrastructure) se voit supplantée par l'approche du « bas vers le haut », puisqu'il s'agit le plus souvent de repartir du sol et de la population pour reconstruire l'État.

L'enveloppe ludique du « zéro mort » découlant du ruissellement direct de la *Transformation* s'estompe devant la nécessité absolue d'occuper l'espace à nouveau sécurisé, mètre par mètre. On assiste au retour du risque réel, à savoir l'accroissement du coût humain des engagements militaires extérieurs. Le style de commandement doit évoluer, les actions de grandes prestances et l'emploi centralisé de la force cèdent la place à la décentralisation, aux petites équipes et à leur autonomie stratégique. L'adversaire insurgé s'est émietté, son éparpillement et la déconcentration de ses actions étant devenus les conditions de sa survie et de sa capacité de parvenir à ses fins. « Il n'y a plus besoin d'événement de dimension stratégique pour créer de l'effet stratégique, l'événement tactique, voire microtactique, ponctuel, peut à lui seul prétendre aux conséquences stratégiques⁵⁰⁶ ». Aucun acte de force ne sera jamais décisif, les opérations sont mineures, et seule leur conjonction permettra l'effet global. Les opérations sont locales, et chaque engagement est particulier en lui-même et dans sa conception.

En fait, la dynamique de la contre-insurrection est à l'image d'un jeu de Go, par opposition à celui des échecs, qui illustrerait la culture stratégique américaine. Par une simple explication des règles de l'altérité entre ces deux simulations, on peut constater l'inadéquation dont a souffert l'occupation irakienne dans les premières années. Dans un jeu d'échec, la guerre s'institutionnalise : un environnement codé, avec un front, des arrières et des batailles. À l'opposé, le jeu de Go propose un conflit sans ligne de combat, sans affrontements et sans arrières. Le jeu de Go est pure stratégie, tandis que les échecs sont une sémiologie. Dans le Go, il s'agit de se distribuer dans un espace ouvert, de le tenir, de conserver la possibilité de surgir de n'importe quel point ; le mouvement ne va plus d'un point à l'autre, mais il devient perpétuel, sans buts ni destinations, sans départ ni ligne d'arrivée. C'est l'espace « lisse » du Go contre celui « strié » du jeu d'échecs. Les échecs codent et décodent l'espace, alors que le Go le territorialise et le déterritorialise. Le Go fait du dehors un territoire dans l'espace, il consolide ce territoire par construction d'un second territoire adjacent, il déterritorialise l'ennemi par éclatement interne de son aire géographique, il se déterritorialise lui-même en renonçant pour partir ailleurs. Il s'agit d'une autre justice, d'un autre univers, d'un nouvel espace-temps. La victoire est acquise par celui qui réussit à occuper le plus de place sur l'échiquier, l'adversaire succombe par étouffement. Aux échecs, la liberté de manœuvre tend à croître

⁵⁰⁶ Vincent Desportes, *La guerre probable*, op. cit., p. 140.

avec le temps, alors qu'au jeu de Go, elle diminue, puisque les Forces se mettent en place progressivement pion après pion, jusqu'à créer des structures de plus en plus rigides et solides. En début de partie, les pions sont rares, et la priorité est généralement accordée à l'occupation des points clés de l'environnement plutôt qu'à l'attaque des Forces ennemies. En 2003-2004, à l'exception de la 101^e Division et des *Marines*, c'est pourtant la politique inverse qui a été menée par les Forces américaines.

En dernier lieu, nous avons fait ressortir le fait que la phase de stabilisation est fondamentalement hybride, comportant des moments de coercition et de maîtrise de la violence, des moments de haute et de basse intensité. Le raisonnement linéaire de la situation, celui soutenant que l'amélioration est toujours devant, est à proscrire, la tempête pouvant succéder au calme sans prévenir. Ainsi, la séparation artificielle entre « régulier » et irrégulier », tant il ne s'agit plus aujourd'hui que de conflits conjuguant dans l'espace et le temps des périodes d'intensité variables, exige pour y répondre des Forces aux capacités multiples et réversibles, rompues à l'adaptation fluide de leurs modes d'actions et de comportements. C'est en cela que l'infanterie marine américaine est un exemple à suivre. Étant donné leur histoire, comprenant un long passé de « police coloniale » ainsi qu'une tradition de grands innovateurs, les *Marines* n'ont pas fait preuve seulement d'une adaptation fonctionnelle aux singularités de l'environnement opérationnel en Irak. Ils ont également mobilisé des mécanismes cognitifs à travers lesquels les acteurs tendent à intégrer de nouvelles informations dans les représentations déjà établies et inscrites dans une histoire longue. Pour eux, l'expérience irakienne a été, collectivement, une sorte de « réinvitation de la tradition ». Alors que les autres services se concentraient sur l'élaboration de concepts issus de la *Transformation*, le Corps élaborait quelques-uns des concepts qui allaient stimuler le débat sur la polémologie moderne. En effet, c'est au cœur même, ou encore aux frontières immédiates de l'organisation qu'émergeront les thèses de la guerre des « trois blocs » (Krulak), de la « guerre de 4^e génération » (Hammes et Lind) ou encore de la « guerre hybride » (Hoffman, Mattis). Ils sont également parmi les premiers à s'être intéressés à la guerre urbaine, se démarquant ainsi de l'*Army*, qui préférerait implicitement contourner les villes plutôt que d'y pénétrer. L'organisation a déjà commencé à anticiper les répercussions géopolitiques de l'émergence d'une « planète bidonville » et du défi que cela risque de représenter pour la politique étrangère américaine. Les concepts opérationnels testés dans leur centre d'essai ont trouvé l'occasion d'être mis à l'épreuve en Irak. Le siège de la ville

de Falloujah et les pratiques mises en place dans la province d'Al Anbar, consistant notamment à associer les populations locales aux processus de sécurisation et de stabilisation tout en menant des opérations de renseignement et de coercition plus classiques, sont considérés comme des modèles du genre. Pour ce qui concerne l'architecture future des Forces et l'impact de l'expérience irakienne à l'égard de l'institutionnalisation, il est impossible d'établir une conclusion claire. En revanche, nous pouvons déjà avancer l'idée que l'impact de l'Irak sur les Forces militaires dépendra du résultat final de l'entreprise. Une action qualifiée de succès aura plus de chance d'être assimilée positivement par les organisations militaires que dans le cas contraire. Un certain courant, comme celui défendu par Thomas Barnett dans *The Pentagon's New Map*, propose que l'armée américaine soit divisée en deux Forces distinctes, chacune spécialisée dans deux missions différentes : la *Force Leviathan*, composée essentiellement de l'*Air Force* et de la *Navy*, qui renverserait le régime en place, et la *Force System Administrator*, comprenant l'*Army* et les *Marines*. Au regard des situations aussi ambiguës que celles rencontrées en Irak, il s'avère difficile de spécialiser des unités confrontées aux circonstances des combats très différents auxquels les militaires ont été confrontés en Irak. En effet, la versatilité, la capacité de changer de mode opératoire en fonction des circonstances, apparaît de plus en plus prisée dans les armées modernes. De plus, les propositions de structures de Forces distinctes consacrées aux opérations COIN semblent avoir été rejetées. Suivant la volonté du secrétaire Robert Gates, les États-Unis doivent apprendre à combattre aussi bien dans des opérations classiques de haute intensité que dans des opérations de contre-terrorisme et de contre-insurrection. Dès lors, la position des *Marines* en sort d'autant plus renforcée.

D'un point de vue plus global, l'avenir stratégique est difficile à prévoir. Autrefois, la menace était claire (l'URSS), et le moyen de la juguler reposait sur les assises de la dissuasion. À l'ère de la dissuasion succède donc celle de l'intervention, qui ne permet aucune synthèse de cette multiplicité sur laquelle repose, en dernière instance, l'actuelle gestion de l'hégémonie stratégique américaine en termes de désordre contrôlé. À l'heure actuelle, nous serions témoins de l'avènement des « États de violence », selon le philosophe Frédéric Gros. D'après lui, les « États de violence » connaissent des principes de structurations spécifiques : principes d'éclatements stratégiques, de dispersion géographique, de perpétuation indéfinie de la violence, de criminalisation de la guerre, des structures semblant relativement anarchiques et privatisées. L'hégémonie

avait institué la tranquillité, un ordre calme, étendu, où les lois comme les hiérarchies étaient reconnues. Une concorde paisible régnait, dans une prospérité générale. L'empire a des bords : espaces de pur péril.

Le dehors, au-delà de la civilisation, constitue une zone de turbulence : pour les guerres de conquête permettant des domestications nouvelles, intégrant toujours plus d'espaces réputés anoniques ; pour les guerres de refoulement continu, par quoi les puissances déstabilisatrices du chaos sont maintenues dans l'extériorité⁵⁰⁷.

Auparavant, la guerre comme agression armée était fracassante : elle instaurait des ruptures, des révolutions dans l'histoire. L'intervention, au contraire, vise à rétablir des continuités, à reformer le contrat social. Face à cette incertitude stratégique, la menace n'a pas de visage ni de nom. À ce titre, les *Marines* identifient leur ennemi par le terme « chaos » ; le chaos étant indécelable, il oblige à se préparer à une panoplie d'éventualités différentes. L'avenir des Forces risque d'être façonné à l'image des *Marines* : plus petit, modulaire, isolé et expéditionnaire. En l'occurrence, c'est dans la conversion du volet maritime de la puissance en volet terrestre que résiderait la clé de la nouvelle équation géopolitique. La géostratégie moussée par la *Transformation* en est une axée sur le mouvement et sur la fluidité. Or, aucune « nomadisation » de la géopolitique ne peut être couronnée de succès sans le passage de certaines phases de « sédentarisations ». Pour éviter que sa puissance ne soit que « virtuelle », l'Amérique se doit de bâtir sa propre profondeur stratégique. Le syndrome de la « ligne Maginot », celle de la « sanctuarisation » du territoire, fait planer un spectre dangereux. La « bulle sécuritaire », illustrée par le développement du bouclier antimissile ou encore par le mur à la frontière mexicaine, constitue la synthèse d'une géopolitique du repli offrant une fausse perception de sécurité. Elle induirait l'idée que l'Amérique peut s'affranchir de la nécessité d'une présence physique dans ses entreprises en territoires étrangers. Le nouveau paradigme opérationnel vise alors à substituer à une présence dans le monde une capacité de se déplacer dans ces zones. Ainsi, la *Transformation* tenterait de remplacer l'ancien mode de domination territoriale pour imposer la paix, par un nouveau mode « déterritorialisé » qu'on pourrait qualifier « d'occupation par disparition ». Or, la défense de l'Amérique se construit d'abord à l'avant, loin des frontières nationales, à proximité immédiate des zones à pacifier, c'est là la seule manière de stabiliser les emplacements géographiques exportateurs de violence.

⁵⁰⁷ Frédéric Gros, *op. cit.*, p. 230.

BIBLIOGRAPHIE

Monographies:

ADAS, Michael, *Dominance by Design: Technological Imperatives and America's Civilizing Mission*, Massachusetts, Cambridge University Press, , 2006.

ALLISON, Graham, *The Essence of Decision : Explaining the Cuban Missile Crisis*, Boston, Little Brown, 1971.

ARQUILLA, John, *Wrosted Enemy, The Reluctant Transformation of The American Military*, Chicago, Ivan R. Dee, , 2008.

_____, RONFELDT, David, *Swarming: The future of Conflict*, Santa Monica, RAND Corporation, 2001.

_____, RONFELDT ,David, *The Advent of Netwar*, Santa Monica, RAND Corporation, 1996.

BADIOU, Alain (dir), *Matrix, machine philosophique* , Paris, Ellipses, 2003.

BARNETT, Thomas, *The Pentagon's New Map : War and Peace in the Twenty-First Century*, New York, Putnam's Sons, 2004.

BAUDRILLARD, Jean, *Simulacres et Simulations*, Galilée, Paris, 1981.

BERGER, Peter, LUCKMANN ,Thomas, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Armand Colin, 2006.

BERGSON, Henri, *Matière et mémoire*, Paris , PUF, 2007 (1939)

BUILDER, Carl, *The Mask of War: American Military Style In Strategy and Analysis*, Baltimore , John Hopkins University Press, 1989.

BOOT, Max, "The Savage War of Peace. Small Wars and the Rise of American Power, New York ,Basic Books, 2002.

_____, *War Made New War: Technology, Warfare, and the course of history, 1500 to today*, New York, Random House, 2006

BREMER, Paul, *My Year in Iraq*, New York, Simon and Schuster, 2006.

CASSIDY, Robert, *Counterinsurgency and Global War on Terror, Military Culture and Irregular Warfare*, London, Praeger Security International, 2006.

CHANDRASEKARAN, Rajiv, *Dans la zone verte: Les Américains à bagdad*, Éditions de l'oliviers, 2008.

CHITTICK ,William, *American Foreign Policy, a Framework for Analysis*, Washington. D.C.,CQ Press, 2006.

CLARK, Wesley, *Waging modern War*, Cambridge, MA, Public Affairs, 2001.

COLSON, Bruno, *La culture stratégique américaine, L'influence de Jomini*, Paris, Economica, 1993.

DAVID ,Charles-Philippe, *La guerre et la paix, Approches contemporaines de la sécurité et de la stratégie*, Paris, Presses de Sciences PO, 2006.

DAVID, Charles-Philippe, Prémont, Karine, Toureille, Julien, *L'erreur, l'échec américain en Irak cinq ans plus tard*, Québec, Septentrion, 2008.

DER DERIAN, James, *Virtuous War*, Boulder CO, Westview Press, 2001.

DESPORTES,Vincent, *La guerre probable, penser autrement*, Paris, Économica, 2008.

_____, *L'Amérique en Armes : Anatomie d'une puissance militaire*, Paris, Économica, 2002.

_____, *L'Amérique en Arme : Anatomie d'une puissance militaire*, Paris, Économica, 2002.

DEWAR, James, August, Debra, Builder, Carl, *Army Culture and Planning in a time of Great Change*, Santa Monica, RAND Corporation, 1996.

DURAND, Étienne, « L'interarmée aux États-Unis. Rivalités bureaucratiques, enjeux opérationnels et idéologie de la *jointness*, Paris, Focus Stratégique, n° 3, IFRI, novembre 2007.

FOUCAULT, Michel, *Dits et écrits 1954-1988*, Paris, Gallimard, 1994.

_____, *Naissance de la biopolitique*, Paris, Le Seuil, 2004.

_____, *Surveiller et punir : Naissance de la Prison*, Paris, Gallimard, 1975.

FOULK, Vincent, *The Battle for Falloudja, Occupation, Resistance and Stalemate in the War in Iraq*, Caroline du Nord, McFarland and Company Publisher, 2007.

GALULA, David, *Contre-insurrection : Théories et pratiques*, Paris, Économica, 2008.

GOYA ,Michel, *Irak : Les armées du chaos*, Paris, Économica, 2008.

GORDON, Michael et TRAINOR, Bernard, *Cobra II: The Inside Story of the Invasion and Occupation of Iraq*, New York, Pantheon Books, 2006

DE LA GRANGE, Arnaud, BALENCIE, Jean-Marc, *Les guerres bâtarde, comment l'Occident perd les batailles du XXI^e siècle*, Paris, Perrin, 2008.

GRAY, Colin, *The American Way of War: Critique and Implications*, dans Anthony McIvor, Annapolis, Maryland, Naval Institute Press, 2005.

_____, *La Guerre au XXI^e siècle, un nouveau siècle de feu et de sang*, Paris, Économica, 2007.

GROS, Frédéric, *États de violence, essai sur la fin de la guerre*, Paris, Gallimard, 2006, p.149.

HAMMES Colonel Thomas X., *The Sling and the Stone, On War in the 21^e Century*, St-Paul, Zenith Press, 2006.

HARRIS, Jan LI. et TAYLOR, Paul A., *Digital Matters: Theory and Culture of the Matrix*, New York, Routledge, 2005.

HENROTIN, Joseph, *La technologie militaire en question : Le cas Américain*, Paris, Économica, 2008.

HOFFMANN, Stanley, *Gulliver empêtré : Essais sur la politique étrangère des États-Unis*, Édition du Seuil, 1971.

HOFFMAN, Stanley, *Decisive Force*, Preager, Westport, 1996.

HUNTINGTON, Samuel P., *The Soldier and the State*, Cambridge MA, The Belknap Press of Harvard University Press, 1998.

JOXE, Alain, *L'Amérique mercenaire*, Petite bibliothèque Payot, 1995.

KATZENSTEIN, Peter J., *The Culture of National Security, Norms and Identity in World Politics*, New York, Columbia University Press, 1996.

_____, *Cultural Norms and National Security: Police and Military Power in Postwar Japan*, New York, Ithaca, 1996.

KAUFMANN, Jean-Claude, *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*, Paris, Armand Colin, 2004.

KIER, Élisabeth, *Imagining War, French and British Military Doctrine Between the Wars*, New Jersey, Princeton University Press, 1997.

KREPINEVICH, Andrew, *The Army and Vietnam*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1988.

KRULAK, (Lt.gén) Victor H., *First to Fight: An Inside View of the U.S Marine Corps*, Annapolis, Naval Institute Press, 1984.

- KUBALKOVA, Vendulka, "A Constructivist Primer", dans Vendulka Kubalkova, *Foreign Policy in a constructed World*, New York, M.E Sharpe, 2001.
- KUHN, Thomas, *La Structure des Révolutions Scientifiques*, Paris, Flammarion, 1983.
- KURZWEIL, Ray, *The Age of Spiritual Machines: When Computers Exceed Human Intelligence*, New York, Viking, 1999.
- KEUCHEYAN, Razmig, *Le constructivisme, des origines à nos jours*, Paris, Hermann, 2007.
- MACLEOD, Alex et O'MEARA, Dan, *Théories des relations internationales, contestations et résistance*, Montréal, Éditions Athena, 2007.
- MCSWEENEY, Bill, *Security, Identity and Interests. A Sociology of International Relations*, New York, Cambridge University Press, 1999.
- MEAD, Walter Russell, *Sous le signe de la Providence*, Paris, Odile Jacob, 2003.
- MILLET, Allan R., *Semper Fidelis, The History of the United States Marines Corps*, New York, Free Press, 1991.
- MUSSO, Pierre, *Critique des réseaux*, Paris, Presses Universitaires de France, 2003.
- NAGL, John, *Learning to Eat Soup with a Knife: Counterinsurgency Lessons from Malaya and Vietnam*, Chicago, IL, University of Chicago Press, 2002.
- NIETZSCHE, Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Flammarion, 2006.
- PETRAEUS, David (dir), *The U.S. Army/Marine Corps Counterinsurgency Field Manual*, Chicago, University of Chicago Press, 2006.
- POSEN, Barry, *The Sources of Military Doctrines, France, Britain, and Germany Between the World Wars*, London, Cornell University Press, 1984.
- REYNOLDS, Col. Nicholas E., *Basrah, Bagdad and Beyond, The U.S Marine Corps in the Second Iraq War*, Annapolis, Maryland, Naval Institute Press, 2005.
- RICKS, Thomas, *Fiasco. The American Military Adventure in Iraq*, New York, The Penguin Press, 2006.
- _____, *Making the Corps*, Scribner, New York, 2007(réédition).
- _____, *The Gamble, general David Petraeus and the American military adventure in Iraq, 2006-2008*, New York, The Penguin Press, 2008.
- ROCHES, Jean-Jacques, *Théories des relations internationales*, Paris, Montchrestien, 2001.

ROSEN, Stephen, *Winning The Next War: Innovation and the Modern Military*, Ithaca, Cornell University Press, 1991.

ROUSSEL, Stéphane (dir), *Culture stratégique et politique de défense : l'Expérience Canadienne*, Montréal, Athéna, 2007.

SCHEFFER, Alexandra de Hoop, *Hamlet en Irak*, CNRS Éditions, Paris 2007.

SERVANT, Pierre, *Les guerres modernes, racontées aux civils et aux militaires*, Buchet Castel, Paris, 2009.

SMITH, Général Rupert, *L'Utilité de la Force, l'Art de la Guerre Aujourd'hui*, Paris, Économica, 2007.

SUMMERS, Harry G., *On Strategy, Critical Analysis of the Vietnam War*, New York, Presidio Press, 1982.

VAN CREVELD, Martin, *La transformation de la guerre*, Paris, Éditions du Rocher, 1998.

WARREN, James A., *American Spartans : The U.S Marines, a combat history from Iwo Jima to Iraq*, New York, Londres, Toronto, Pocket Books, 2005.

WEIGLEY, Russel, *The American Way of War: A History of United States Military Strategy and Policy*, New York, Macmillan, 1973.

WEIZMAN, Eyal, *Passer à travers les murs, l'architecture de la nouvelle guerre urbaine*, Paris, La Fabrique, 2008.

WELDES, Jutta, *Constructing National Interest, The United States and the Cuban Missile Crisis*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1999.

WENDT, Alexander, *Social Theory of International Politics*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999.

WEST, Bing, *No True Glory, A Frontline Account of the Battle for Falloudja*, New York, Bantam Books, 2005.

WHITWORTH, Sandra, *Men, Militarism and UN Peacekeeping: A Gendered Analysis*, Boulder, Lynne Rienner Publisher Inc, 2007.

ZEHFUSS, Maja, *Constructivism in International Relations : The Politics of Reality*, New York, Cambridge University Press, 2002.

Chapitre de livre:

GAGNON, Benoît, « Les technologies de l'information et le terrorisme », dans DAVID, Charles-Philippe (dir.), *Repenser le terrorisme, concepts, acteurs et réponses*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2007.

HOFFMAN, Frank G. « A Marine Corps for a Global Century: Expeditionary Maneuver Brigades », dans, TANGREDI, Sam J., *Globalization and Maritime Power*, National Defense University Press, 2003.

KIER, Elizabeth, « Culture and French Military Doctrine Before World War II », dans Peter J. Katzenstein, *The Culture of National Security, Norms and Identity in World Politics*, New York, Columbia University Press, 1996.

MILLET, Allan R., « Assault from the sea : the development of amphibious warfare between the wars », dans Murray Williamson, *Military Innovation in the Interwar Period*, New York, Cambridge University Press, 1996.

MUTIMER, David, « Reimagining Security: The Metaphors of Proliferation », dans Keith Krause et David Williams, *Critical Security Studies*, University of Minnesota Press, 1997.

ONU, Nicolas, « Constructivism : A User's Manual », dans Vendulka, Kubalkova, , N. Onuf et P. Kovert (eds), *International Relations in a Constructed World*, New York, M. E. Sharpe, 1998.

Périodiques :

AMOS, James F., « Marine Corps Operations in Complex Distributed Environments », *Marine Corps Gazette*, mars 2007, pp.12-15.

ANDRADE, Dale, « Westmoreland was right : learning the wrong lessons from the Vietnam War », *Small Wars and Insurgencies*, Vol.19, #2, 2008, pp.145-181.

ANDERSON, Gary W., « Fallujah and the future of urban operations », *Marine Corps Gazette*, novembre 2004, pp.52-58.

BENSAHEL, Nora , « Mission Not Accomplished: What went wrong with Iraqi reconstruction », *Journal of Strategic Studies*, vol.29, n°3, juin 2006, pp.453-473.

BERGER, Marck T., Burgess Kenneth, James Mauldin, Michael P. Sullivan, « Déjà Vu All Over Again: Counterinsurgency and the American Way of War », *Intelligence and National Security*, décembre 2007, Vol.22 #6, pp.910-931.

BIDDLE, Stephen, « Afghanistan and the Future of Warfare », *Foreign Policy*, vol. 82, n°2, mars-avril 2003, [en ligne]. <http://www.foreignaffairs.com/articles/58811/stephen-biddle/afghanistan-and-the-future-of-warfare> (page consultée le 7 mars 2009).

BOOT, Max, « The New American Way of War? », *Foreign Affairs*, Vol.82,#4, Juillet-Août, 2003, [en ligne]. <http://www.foreignaffairs.org/20030701faessay15404/max-boot/the-new-american-way-of-war.html> (page consultée le 21 novembre 2008).

BOOT , Max, « The Corps Should Look to its Small Wars Past », mars 2006,[en ligne]. <http://www.afji.com/2006/03/1813950/> (page consultée le 26 août 2008).

BURTON, Brian, NAGL, John, « Learning as we go: the US army adapts to counterinsurgency in Iraq », *Small Wars and Insurgencies*, Vol.19, n° 3,décembre 2006, pp.303-327.

CABLE, Larry, « Reinventing the round wheel: Insurgency, counter-insurgency, and peacekeeping post cold war, *Small Wars and Insurgencies* », Vol.4, #2, septembre 1993,pp.228-262.

CALVIN, Carin, « The Assaultment in an Urban Environment », *Marine Corps Gazette*, juillet 2005, pp.30-32

CASSMAN, Joel F., LAI, David, « Football vs Soccer : American Warfare in a Era of Unconventional Threats », *Armed Force Journal*, novembre 2003,pp.49-54.

CHIARELLI, Peter W., « Winning the Peace, The requirement for Full-Spectrum Operations », *Military Review*, juillet-août 2005, [en ligne]. http://findarticles.com/p/articles/mi_m0PBZ/ (Page consultée le 26 avril 2009.).

CONESA,Pierre, DEROURE, Bruno, « Existe-t-il une stratégie américaine ? », dans « États-Unis : les fragilités d'une superpuissance », *La Revue internationale et stratégique*, IRIS, n° 42, été 2001, pp.73-79.

CORUM, James S., « Rethinking US Army Counter-Insurgency Doctrine », *Contemporary Security Policy*, vol. 28, n° 1, avril 2007,pp.127-142.

CUOMO, Scott A., DONLON, Brian J., « Training a « hybrid Warrior », *Marine Corps Gazette*, février 2008, pp.50-56

DEADY, Timothy K., « Lessons from a Successful Counterinsurgency, The Philippines, 1899,1902 », *Parameters*, printemps 2005, pp.53-68.

DEMAREST, Geoffrey, Lester W. Grau, « Maginot Line of Fort Apache? Using Forts to Shape the Counterinsurgency Battlefield », *Military Review*, novembre-décembre 2005, pp.35-40

DER DERIAN ,James, « The Space of International Relations: Simulations, Surveillance, and Speed », *International Studies Quarterly*, Vol.34, n° 3, septembre 1990, pp.295-310.

DESPORTES,Vincent, « De la transformation à l'adaptation, nouveau paradigme ? », *Doctrine*, n° 12, mai 2007, pp.4-8.

DOBBINS, James, « America's Role in Nation Building : From Germany to Iraq », *Survival*, #45, hivers 2004,pp.87-110.

DOUGLAS, Frank Scott, « Waging the Incoate War: Defining, fighting, and Second-guessing the Long War », *Journal of Strategic Studies* », vol. 30, n° 3, juin 2007 pp.391-420.

DUNIVIN, Karen O., « Military Culture: Change and continuity », *Armed Forces and Society*, vol. 20, no 4, été, 1994, pp.531-547.

FINDLEY, Michael G., Fighting with Fire? How (Not) to Neutralize an insurgency, *Civil Wars*, vol. 9, n° 4, décembre 2007, pp.378-401.

AYLWIN-FOSTER, Nigel, « Changing the Army for Counterinsurgency Operations », *Military Review*, novembre-décembre 2005, pp.2-15.

GORDON R., « Break Point? Iraq and America's Military Forces », *Survival*, vol.48, n° 4, décembre 2006, pp.67-81.

GOULDING, Jr Vincent J.. « Distributed Operations », *Marine Corps Gazette*, avril 2005, pp.46-49.

_____, Vincent G., « From Cancellorsville for Kosovo, forgetting the art of war », *Parameters*, été 2000, pp.4-18.

GRAY, Colin'S, « Irregular enemies and the essence of strategy : can the American way of War adapt ? », *Strategic Studies Institute*, mars 2006, [en ligne]. <http://www.strategicstudiesinstitute.army.mil/> (Page consultée le 20 mars 2009.).

GRAU, Lester W., « Guerillas, Terrorists, and Intelligence Analysis », *Military Review*, juillet-août 2004, [en ligne]. http://findarticles.com/p/articles/mi_m0PBZ/is_4_84/ai_n7068984/?tag=content;col1 (page consultée le 20 mai 2009).

GRISSON, Adam, « The future of military innovation studies », *Journal of Strategic Studies*, vol. 29, n° 5, octobre 2006, pp.905-934

HAMMES, Thomas X., « Insurgency : Modern Warfare Evolves into a Fourth Generations », *Strategic Forum*, n° 214, janvier 2005, pp.1-8.

HANLON, Edward Jr, « Distributed Operations: The time is Now », *Marine Corps Gazette*, juillet 2004, pp.36

HILLS, Alice, « Fear and Loathing in Falloudja », *Armed Force and Society*, juillet 2006, vol. 32, n° 4, pp.623-639.

HOFFMAN, Frank G., « Small Wars Revisited : The United States and Nontraditionnal Wars », *Journal of Strategic Studies*, Vol.28 #6, décembre 2005, pp.913-940.

_____, « Conflict in the 21st century”, The Rise of Hybrid Wars », *Potomac Institute for Policy Studies*, Arlington, Virginia, décembre 2007, pp.1-65.

_____, « How Marines are preparing for hybrid wars », mars 2006, [en ligne]. <http://www.afji.com/2006/03/1813952/> (page consultée le 26 août 2006).

_____, « Small Wars revisited: The United States and Non traditional Wars », *Journal of Strategic Studies*, Vol.28, n° 6, décembre 2005, pp.913-940

_____, « Complex irregular warfare : The Next Revolution in military affairs », *Foreign policy Research Institute*, (été 2006).

HOOKS, Gregory, MOSHER, Clayton, « Outrages against personal dignity: rethinking abuse and torture in the war of terror », *Social Forces*, Vol. 83, n° 4, juin 2005, pp.1627-1646.

HUGUES, Thomas Alexander, « The Cult of the Quick », *Aerospace Power Journal*, vol.15, n° 4, hiver 2001, pp.57-68.

JOHNSTON, Alistair, « Thinking about Strategic Culture », *International Security*, (printemps), 1995, pp.32-64.

KAGAN, Frederick, « War and Aftermath », *Policy Review*, n° 120, août-septembre 2003, [en ligne], <http://www.hoover.org/publications/policyreview/3448101.html>, (page consultée le 30 mars 2009).

KAHL, Colin H., « COIN of the Realm; Is the future for counterinsurgency? », *Foreign Affairs*, , vol. 86, n° 6, novembre-décembre 2007, pp.169-174.

KEITHLY, David, « Past and Prologue: USMC small wars doctrine », *Small Wars and Insurgencies*, Vol. 8, n° 2, septembre 1997, pp.87-108.

KREPINEVICH, Andrew F., « How to Win in Iraq », *Foreign Affairs*, New York, vol. 84, n° 5, sept.-oct. 2005, pp.87-98.

_____, « The Strategic Corporal: Leadership in the Three Block War », *Marine Magazine*, janvier 1999, [en ligne], http://www.au.af.mil/au/awc/awcgate/usmc/strategic_corporal.htm, (Page consultée le 2 juin 2009.).

LIND , William S., « Understanding Fourth Generation War », janvier 2004, [en ligne]. <http://www.lewrockwell.com/lind/lind3b.html> (page consultée le 30 novembre 2008).

LINDEMANN, Thomas, « Faire la guerre mais laquelle? Les institutions militaires des Etats-Unis entre identités bureaucratiques et préférences stratégiques », *Revue française de sciences politiques*, Vol.53, #5, octobre 2003, pp.675 à 706.

_____, « Des guerriers pour faire la paix, l'armée américaine en Irak », *Culture et Conflit*, #67, automne 2007, [en ligne]. <http://www.conflits.org/index3114.html> (page consultée le 5 avril 2009).

LINSTEAD, Stephen, « Time, Creativity and Culture: Introducing Bergson », *Culture and Organization*, Mars 2003, Vol.9, #1, pp.3-13.

GRAHAM, Stephen, «Vertical Geopolitics: Baghdad and after», *Antipode*, Vol.36, #1, janvier 2004, pp.12-23

LUBOLD, Gordon, «Kung-Fu Corps: The plan to make every Marine a black belt », *Marine Corps Times*, [en ligne], <http://www.tecom.usmc.mil/mace/media/docs/gazette.htm>, (Page consultée le 20 mai 2009.)

MELSHEN, Paul, «Mapping out a Counterinsurgency Campaign Plan: Critical Consideration in Counterinsurgency Campaigning », *Small Wars and Insurgencies*, Vol.18,#4, décembre 2007,pp.665- 698.

METZ, Steven, «America Defense Transformation: A Conceptual and Political History », *Defense Studies*, Vol.6#1,pp.1-25.

MILLET, Allan R., «The U.S Marine Corps: Adaptation in the Post-Vietnam Era », *Armed Forces and Society*, Vol. 9, #3, printemps 1983, pp.363-392.

MILLER, Stephen W., «It's time to mechanize amphibious forces », *Marine Corps Gazette*, juin 1978, p.39

MANN, Michael, «Impérialisme américain : des réalités passées aux prétextes présents », *Études internationales*, vol. XXXI, #4, décembre 2005,p.446-467.

MALKASIAN, Carter, «Signaling resolve, democratization, and the first battle of Fallujah », *Journal of Strategic Studies*, Vol.29 #3, 2006,pp.423-452.

MATTAIR, Thomas R., «Exiting Iraq : Competing Strategies », *Middle East Policy*, Vol. XIII, No.1, printemps 2006,pp.69-82.

METZ, Steven et MILLEN, Raymond, «Intervention, Stabilization, et Transformation Operations: The Role of Landpower in the New Strategic Environment », *Parameters*, Vol.35 #1,pp.41-52.

_____, «America Defense Transformation: A Conceptual and Political History», *Defense Studies*, vol.6 n° 1, (mars 2006), pp.1-25

W. MILLER, Stephen, «It's Time to Mechanize Amphibious Force », *Marine Corps Gazette*, juin 1978, pp. 39-45.

MILLES, Stephen W., «Marine: A question of identity », *Marine Corps Gazette*, janvier 1998, pp.14-15.

OLSSON, Christian, «Guerre totale et/ou force minimale ? Histoire et paradoxes des cœurs et des esprits », *Culture et conflits*, n° 67, automne 2007, [en ligne], <http://www.conflits.org/index3102.html>, (Page consultée le 31 mai 2009.)

PENGELLEY, Rupert, «Armed Forces Drive Advanced Solutions to Convoy Protection », *Jane's Intelligence Review*, vol. 39, mars 2006, [en ligne].

<http://www.janes.com/articles/International-Defence-Review-2006/Armed-forces-drive-advanced-solutions-to-convoy-protection.html> (page consultée le 14 mars 2009)

PETERS, Ralph, « Our Soldiers, Their cities », *Parameters*, vol. 26, n° 1, printemps 1996, pp.43-50

PETRAEUS, David H., « Learning Counterinsurgency : Observations from Soldiering », *Military Review*, janvier-février 2006, pp.2-12.

RECORD, Jeffrey, « Why the Strong Lose », *Parameters*, Vol.35,#4, hivers 2005-2006, pp.17-31.

SCALES, Robert H., « Culture-Centric-Warfare », *U.S Naval Institute Proceedings*, Vol.130, n° 10, octobre 2004, pp.32-36

SCHMIDLE, Robert E., « Distributed Operations: From the Sea », *Marine Corps Gazette*, juillet 2004, pp.37-43.

SEPP, Kalev I., « From Shock and Awe to Hearts and Minds: The Fall and Rise of US Counterinsurgency Capability in Iraq », *Third World Quarterly*, vol. 28, n° 2, mars 2007, pp.217-233.

SINGH, Jasjit, « Dynamics of Limited War », *Strategic Analysis*, vol.24, n° 7, 2000, p. 1205-1220.

SINOT, Hilary, « State-building in southern Iraq », *Survival*, Vol.47, no2, juin 2005, pp.33-56

SIMON, Steven, « The Price of the Surge: How US Strategy is Hastening Iraq's Demise », *Foreign Affairs*, Vol. 87, n° 3, mai-juin 2008, [en ligne], <http://www.foreignaffairs.com/articles/63398/steven-simon/the-price-of-the-surge> (Page consultée le 10 juin 2009.)

SPARKS, Randall G., « The American way of War, Small Wars and U.S Military Transformation », *Air Command and Staff College*, Alabama, avril 2006, pp.1-38.

STYHRE, Alexander, « Knowledge as a Virtual Asset: Bergson's Notion of Virtuality and Organizational Knowledge », *Culture and Organization*, mars 2003, Vol.9, #1, pp.15-26.

TERRIF, Terry, « Innovate or Die: Organizational Culture and the Origins of Maneuver Warfare in the United States Marine Corps », *Journal of Strategic Studies*, juin 2006, vol. 29, n° 3, juin 2006, pp.475-503.

TERRIF, Terry, « Of Romans and Dragons: Preparing the US Marine Corps for Future Warfare », *Contemporary Security Policy*, avril 2007, vol.28, n° 1, avril 2007, pp.143-162.

TERRIF, Terry, « Warriors and Innovators: Military Change and Organizational Culture in the US Marine Corps », *Defense Studies*, juin 2006, vol. 6, n° 2, pp.215-247.

TOMES, Robert, « Relearning Counterinsurgency Warfare », *Parameters*, Vol.24, no1, printemps 2004, pp.16-28.

UCKO, David, « Countering Insurgents Through Distributed Operations: Insights from Malaya 1948-1960 », *Journal of Strategic Studies*, février 2007, vol. 30, n° 1, pp.47-72.

_____, « Innovation of Inertia: The U.S Military and the Learning of Counterinsurgency », *Journal of Strategic Studies*, mars 2008, vol. 34, n° 1, pp.290 à 310.

UCKO, David, « Militias, tribes and insurgents: The Challenge of Political reintegration in Iraq », *Conflict and Security Development*, Vol. 8, n° 3, octobre 2008, pp.341-373

WATSON, Sean, « Bodily Entanglement: Bergson and the Thresholds in the Sociology of Affect », *Culture and Organization*, mars 2003, Vol.9, #1, pp.27-41.

WEINBERGER, Caspar W., « The Use of Military Power », *National Press Club*, Washington D.C, novembre 1984, pp.1-7.

WEIZMAN, Eyal, « Passer à travers les murs », *Multitudes*, Vol.1, #28,2007, pp.31-44.

WELDES, Jutta., « Bureaucratic Politics : A Critical Constructivist Assessment », *Mershon International Studies Review*, # 42, 1998, pp.216-225.

WEST, Bing, « The Fall of Fallujah », *Marine Corps Gazette*, juillet 2005, pp.52-59

YI, Jamison, « MCMAP and the Marine Warrior Ethos », *Military Review*, nov.-déc., 2004, pp.17-24

ZEHFUSS, Maja, « Constructivism and Identity : A dangerous Liaison », *European Journal of International Relations*, Vol.7, #3, 2001, pp.315-348.

WILSON, Paul, « U.S Marine Corps: separate but not equal », *Marine Corps Gazette*, janvier 1979, p.20

« Lessons from the Iraqi Insurgency », *Strategic Comments*, February 2005, vol.11, n° 1, pp.1-2.

Articles de quotidien:

« Une nouvelle doctrine antiguerilla », *Le Figaro*, 7 décembre 2006.

« Le général Petraeus, dernier atout de Bush en Irak », *Le Figaro*, 2 octobre 2007.

BRYCE, Robert, « The multi-billion dollars IED boondoggles continue », *The Washington Spectator*, 24 septembre 2007.

LYMAN, Rick, FILKINS, Dexter, « The Conflict in Iraq: Military; Aided by Iraqis, U.S. Seizes Part of Rebel Town », *The New York Times*, 2 octobre 2004.

GARRE, Joel, « Disconnect the Dots ; Maybe We Can't Cut Off Terror's Head, but We Can Take Out its Nodes », *The Washington Post*, 17 septembre 2001.

GODEAU, Rémi, « Un malaise grandissant chez les militaires », *Le Figaro*, 22 février 2007.

ISNARDS, Jacques, « Le Pentagone a négligé le renseignement humain et manque d'indicateurs pour repérer les extrémistes », *Le Monde*, 30 octobre 2003

JAULMES, Adrien, « Irak, La bataille de Bagdad a commencé », *Le figaro*, 15 février 2007.

MALBRUNOT, Georges, « Sanglante offensive contre la guérilla en Irak » *Le Figaro*, 15 juin 2006.

PERRY, Tony, « The conflict in Iraq; a Marine General urges Marines to add a friendly wave to their arsenal », *Los Angeles Times*, mai 2007.

WONG, Edward, « U.S Forces in Big Assaults Near Samarra », *The New York Times*, 17 mars 2006

Sources officielles:

« Iraq Liberation Act: To Establish a program to Support a Transition to Democracy in Iraq », octobre 1998, [en ligne]. <http://f11.findlaw.com/news.findlaw.com/hdocs/docs/iraq/libact103198.pdf> (page consulté le 9 août 2008)

« The November 15 Agreement: Timeline to a Sovereign, Democratic and Secure Iraq », novembre 2003, [en ligne]. <http://www.globalpolicy.org/security/issues/iraq/document/2003/1115nov15agreement.htm> (page consultée le 9 août 2008)

« Law of Administration for the State of Iraq for the Transitional Period(TAL) », mars 2004, [en ligne]. <http://www.cpa-iraq.org/government/TAL.html> (page consultée le 11 août 2008).

« Military Support for Stability, Security, Transition and Reconstruction(SSTR) Operations », novembre 2005, [en ligne]. <http://www.dtic.mil/whs/directives/corres/html/300005.htm> (page consultée le 23 août 2008).

US Department of the Army, « Army Strategic Planning Guidance 99 », 1999
U.S Marine Corps Command Development Command, Tentative Manual for Countering Irregular Threats, Quantico, U.S Marine Corps, juin 2006

United States Marine Corps Concepts and Issues, Requirement and Programs Division, Headquarters, Washington D.C , U.S Marine Corps, 2003

Warfighting, Washington D.C, U.S Marine Corps, 1997

ALBERTS, D.S., GARSTKA, J.J., Stein, F.P, « Network Centric Warfare, Developing and Leveraging Information Superiority », *CCRE Publication Series*, Février 2000. [en ligne]. http://www.carlisle.army.mil/DIME/documents/Alberts_NCW.pdf (page consultée le 12 mars 2009)

BAKER, James A., HAMILTON, Lee H., « *Iraq Study Group Report* », 6 décembre 2006, [en ligne]. http://www.usip.org/isg/iraq_study_group_report/report/1206/iraq_study_group_report.pdf (page consulté le 3 septembre 2008).

Frederick Kagan, « Choosing Victory: A Plan for Success in Iraq », *American Enterprise Institute*, 14 décembre 2006

KRULAK, Charles, « Operational Maneuver from the Sea », U.S Marine Corps Headquarters, Washington D.C, Janvier 1996, [en ligne]. <http://www.dtic.mil/jv2010/usmc/omfts.pdf> (page consultée le 30 août 2008).

PETRAEUS, David, CRANE, Conrad, « Counterinsurgency, Headquarters, Department of the Army », Washington D.C, juin 2006, [en ligne]. <http://www.fas.org/irp/doddir/army/fm3-24fd.pdf> (page consulté le 25 septembre 2008).

Sites Internet:

BONHOMME, Julien, « Anthropologues embarqués », décembre 2007, [en ligne]. <http://www.laviedesidees.fr/Anthropologues-embarques.html> (page consultée le 7 avril 2009)

DUNIGAN, James, « Why the car bomb is king in Iraq », 26 juin 2006, [en ligne]. <http://www.strategypage.com/dls/articles2005/200562614746.asp> (Page consultée le 1er mars 2009.)

FOGLEMEN Ronald R., « Global Engagement: A Vision of the 21st Century Air Force », [en ligne]. <http://www.au.af.mil/au/awc/awcgate/global/nuvis.htm> (page consultée le 6 février 2009).

MORRIS, David J., « Inside the Iraqi Forces Fiasco », 22 août 2006, [en ligne]. http://www.salon.com/news/feature/2006/08/14/military_advisors/index.html (Page consultée le 2 mars 2009.)

O'HANLON, Michael et CAMPBELL, Jason, Iraq Index. « Tracking Variables of Reconstruction and Security in Post-Saddam Iraq, Brookings Institution, Washington D.C, décembre 2007 [en ligne]. <http://www.brookings.edu/saban/iraq-index.aspx>, (page consultée le 30 novembre 2008).

SWANNACK, Général, « 82nd Airborne Division Commanding General's Briefing from Iraq », [en ligne]. 10 mars 2004. <http://www.defenselink.mil/transcripts/2004> (Page consultée le 4 janvier 2009)

VAUGHN, Russ, « Letters From Iraq: Fobbits! », novembre 2006, [en ligne]. <http://www.armchairgeneral.com/letters-from-iraq-part-4.htm> (Page consultée le 2 mars 2009.).

Mondialisation.ca, , « Un nouveau mur à Bagdad qui sépare et inquiète », 18 septembre 2007, [en ligne]. <http://www.mondialisation.ca/index.php?context=va&aid=6812>, (Page consultée le 10 juin 2009.)